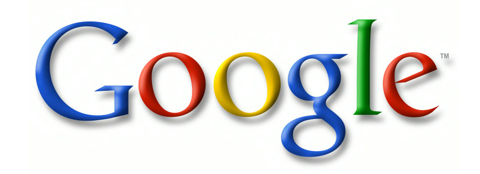





VE RI
TAS



VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT

Les voyages du capitaine LEMUEL GULLIVER, par le Jonathan Docteur SWIFT, traduits par l'abbé DESFONTAINE.

Pierre François Guyot

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME QUATORZIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux*.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

VOYAGES
DU CAPITAINE
LEMUEL GULLIVER,

Par le docteur SWIFT,

Traduits par l'abbé DESFONTAINE.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
DES VOYAGES IMAGINAIRES.

DE tous les ouvrages dont cette classe est composée, nous ne croyons pas en présenter un qui mérite mieux les suffrages de nos lecteurs, que les voyages du capitaine Lemuel Gulliver. A peine cette production parut-elle en Angleterre, qu'elle y fut accueillie avec l'empressement que l'on témoigne pour les chef-d'œuvres : plusieurs éditions épuisées en peu de tems satisfirent à peine l'avidité du public. L'abbé Desfontaine conçut le dessein de faire passer cet ouvrage dans notre langue ; mais il hésita quelque tems ; il craignit que la finesse du critique anglois ne nous échappât & ne perdît de son mérite sous

un idiôme étranger ; il fut auſſi rebuté par l'exceſſive invraiſemblance de la fiction. Une fable qui heurte avec auſſi peu de ménagement toutes les règles de la poſſibilité phyſique, lui parut le fruit d'une imagination trop hardie, qui avoit pu plaire en Angleterre, mais qui choqueroit notre délicateſſe. Heureuſement ce traducteur s'eſt trompé ; ſa traduction a eu un ſuccès auſſi complet que l'ouvrage original, & lui a appris que nous avions ſu, auſſi-bien que les Anglois, démêler le fond de critique, de morale & de philoſophie que le docteur Swift avoit enveloppé de la plus extravagante de toutes les fables. La fiction en elle-même ne nous a pas paru indigne d'amuſer les gens de goût ; on y a trouvé de l'eſprit, de la gaieté & des idées neuves, qui ne pouvoient avoir été produites que par une imagination vive & agréablement variée.

C'eſt donc un vrai ſervice que l'abbé Desfontaine a rendu à notre littérature

en traduisant les voyages de Gulliver, & il n'a pas tardé à en être convaincu. La première édition donnée en 1728 a été bientôt épuisée ; de nouvelles se sont succédées rapidement, & c'est un des ouvrages que l'on réimprime le plus fréquemment.

Le docteur Jonathan Swift, auteur des voyages de Gulliver, est né à Dublin en 1667. Quelques personnes ont cru qu'il étoit fils naturel du chevalier Temple ; mais cette opinion, fondée sur des liaisons d'intimité qui étoient entre sa mère & le chevalier, n'a pas été généralement adoptée. La mère du docteur étoit parente du chevalier, & leur intimité, fondée sur les liens du sang, a pu ne pas aller au-delà des bornes de l'estime & de l'amitié. Quoi qu'il en soit, le chevalier a pris un soin particulier du jeune Swift ; il a fourni aux frais de son éducation ; &, cette éducation finie, il s'est occupé de son avancement.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

ouvrages de critique & de satyre qui font beaucoup d'honneur à son esprit, mais qui en font peu à son caractère & à son goût.

Le traducteur des voyages de Gulliver est l'Abbé Desfontaine ; en enrichissant notre littérature de ce charmant ouvrage, il en a retranché plusieurs plaisanteries fades, des réflexions trop hardies, & des satyres personnelles, qui n'auroient eu parmi nous aucun agrément.

Il a paru, il y a quelques années, une nouvelle édition des voyages de Gulliver, dans laquelle on a donné, par forme de supplément, un second *voyage à Brobdingnag* & le *voyage des Sevarambes.* Nous nous sommes bien gardés d'employer ce supplément, qui n'appartient, ni au docteur Swift, ni à son traducteur, & n'est digne, ni de l'un, ni de l'autre ; le voyage des Sevarambes, entr'autres, est un mauvais abrégé de l'histoire des Sevarambes que l'on a lue dans le cinquième volume de cette collection.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR,

Mise à la tête de l'édition de 1728.

L'AUTEUR de cet ouvrage est le célèbre M. Swift, Anglois, doyen de l'église de S. Patrice à Dublin, dont tous les écrits, soit dans le genre de belles-lettres, soit sur les matières de politique, sont connus & très-estimés en Angleterre.

Il y a environ dix-sept ans qu'il fit imprimer à Londres un volume *in*-8°. d'œuvres mêlées. En 1701, il donna au public l'histoire des dissentions qui s'élevèrent autrefois dans les républiques d'Athènes & de Rome, entre la noblesse & le peuple, ouvrage où il faisoit allusion aux accusations intentées, en 1700, par la Chambre-Basse, contre les milords Somers, Halifax & Oxford. Sans parler de plusieurs de ses écrits qui regardent les affaires d'état & les intérêts

des princes de l'Europe, il y a quatre ou cinq ans qu'il publia ſept petits traités au ſujet d'une certaine monnoie de cuivre que le gouvernement vouloit introduire en Irlande. Ces écrits, également ingénieux & ſenſés, firent tant d'impreſſion ſur les eſprits, que le lord Carteret, envoyé en Irlande pour faire exécuter les intentions de la cour, eut ordre d'abolir la nouvelle monnoie de cuivre.

On connoît aſſez en France le *conte du Tonneau*, dont le même M. Swift eſt l'auteur, & dont la traduction, qui fut débitée à Paris, il y a cinq ou ſix ans, quoiqu'aſſez mauvaiſe, eut beaucoup de ſuccès.

Sur la fin de l'année dernière, M. Swift publia à Londres les *voyages du capitaine Lemuel Gulliver*, dont il s'agit. Un ſeigneur anglois, qui réſide à Paris, les ayant preſque auſſitôt reçus d'Angleterre, me fit l'honneur de m'en parler comme d'un livre agréable & plein d'eſprit. Le ſuffrage

suffrage de ce seigneur, qui a lui-même beaucoup d'esprit, de goût & de littérature, me prevint en faveur du livre. Quelques autres Anglois de ma connoissance, dont j'estime aussi beaucoup les lumières, en portèrent le même jugement; & comme ils savoient que depuis quelque tems j'avois un peu appris leur langue, ils m'exhortèrent à faire connoître cet ouvrage ingénieux à la France, par une traduction qui pût répondre à l'original.

Dans ce même tems, un ami de M. de Voltaire me montra une lettre de fraîche date, écrite de Londres, où cet illustre poëte vantoit beaucoup le livre nouveau de M. Swift, & assuroit qu'il n'avoit jamais rien lu de plus amusant & de plus spirituel; & que, s'il étoit bien traduit en françois, il auroit un succès éclatant.

Tout cela me fit naître, au commencement du mois de février de cette année, non-seulement l'envie de le lire, mais même le dessein de le traduire, en

cas que je m'en sentisse capable, & que je le trouvasse conforme à mon goût. Je le lus & n'y trouvai aucune obscurité. Mais j'avoue que les trente premières pages ne me firent aucun plaisir. L'arrivée de Gulliver dans l'empire de Lilliput, la description de ce pays & de ses habitans qui n'avoient que six pouces de hauteur, & le détail circonstancié de leurs sentimens & de leur conduite à l'égard d'un étranger qui étoit pour eux un géant, tout cela me parut assez froid & d'un mérite médiocre, & me fit craindre que tout l'ouvrage ne fût du même goût.

Mais, quand j'eus un peu plus avancé dans la lecture du livre, mes idées changèrent, & je reconnus qu'on avoit eu raison de me le vanter. J'y trouvai des choses amusantes & judicieuses, une fiction soutenue, de fines ironies, des allégories plaisantes, une morale sensée & libre, & par-tout une critique badine & pleine de sel; je trouvai, en un mot, un livre tout-à-fait neuf & original dans son genre. Je ne balançai plus; je me mis à

le traduire, uniquement pour ma propre utilité, c'est-à-dire, pour me perfectionner dans la connoissance de la langue angloise, qui commence à être à la mode à Paris, & que plusieurs personnes de distinction & de mérite ont depuis peu apprise.

Je lus quelques morceaux de ma traduction à des amis éclairés, & qui se connoissent en bonnes plaisanteries. J'observai la première impression que cela produisoit sur eux, & y fis, selon ma coutume, bien plus d'attention qu'aux réflexions avantageuses qui suivirent. Enfin, déterminé par leurs suffrages & leurs conseils, je résolus d'achever ma traduction, & de risquer de la donner au public.

Je ne puis néanmoins dissimuler ici que j'ai trouvé dans l'ouvrage de M. Swift des endroits foibles & même très-mauvais, des allégories impénétrables, des allusions insipides, des détails puériles, des réflexions triviales, des pensées basses, des redites ennuyeuses, des polissonne-

ries groſſières, des plaiſanteries fades; en un mot, des choſes qui, rendues littéralement en françois, auroient paru indécentes, pitoyables, impertinentes, auroient révolté le bon goût qui règne en France, m'auroient même couvert de confuſion, & m'auroient infailliblement attiré de juſtes reproches, ſi j'avois été aſſez foible & aſſez imprudent pour les expoſer aux yeux du public.



Je ſais que quelques-uns répondent que tous ces endroits qui choquent, ſont allégoriques, & ont du ſel pour ceux qui les entendent. Pour moi qui n'en ai point la clef, non plus que ces meſſieurs même qui en font l'apologie, & qui ne puis ni ne veux trouver l'explication de tous ces beaux myſtères, je déclare que j'ai cru devoir prendre le parti de les ſupprimer entièrement. Si j'ai, peut-être, laiſſé encore quelque choſe de ce genre dans ma traduction, je prie le public de ſonger qu'il eſt naturel à un traducteur de ſe laiſſer gagner, & d'avoir quelquefois un peu trop d'indulgence pour ſon auteur. Au

reste, je me suis figuré que j'étois capable de suppléer à ces défauts, & de réparer ces pertes par le secours de mon imagination, & par de certains tours que je donnerois aux choses même qui me déplaisoient. J'en dis assez pour faire connoître le caractère de la traduction.

J'apprends qu'on en imprime actuellement une en Hollande. Si elle est littérale, & si elle est faite par quelque traducteur ordinaire de ce pays-là, je prononce, sans l'avoir vue, qu'elle est fort mauvaise, & je suis bien sûr que quand elle paroîtra, je ne serai ni démenti, ni détrompé.

J'ai dit que cet ouvrage de M. Swift étoit neuf & original en son genre. Je n'ignore pas cependant que nous en avons déja de cette espèce. Sans parler de la *République* de Platon, de l'*Histoire véritable* de Lucien, & du *supplément* à cette histoire, on connoît l'*Utopie* du chancelier Morus, *la nouvelle Atlantis* du chancelier Bacon, l'*histoire des Sevarambes*,

les *voyages de Sadeur & de Jacques Macé*, & enfin le *voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac. Mais tous ces ouvrages ſont d'un goût fort différent, & ceux qui voudront les comparer à celui-ci, trouveront qu'ils n'ont rien de commun avec lui, que l'idée d'un voyage imaginaire & d'un pays ſuppoſé.

Certains eſprits ſérieux & d'une ſolidité peſante, ennemis de toute fiction, ou qui daignent tout au plus tolérer les fictions ordinaires, ſeront, peut-être, rebutés par la hardieſſe & la nouveauté des ſuppoſitions qu'ils verront ici. Des pigmées de ſix pouces; des géans hauts de cent cinquante pieds; une île aërienne, dont tous les habitans ſont géomètres & aſtronomes; une académie de ſyſtêmes & de chimères; une île de magiciens, des hommes immortels; enfin des chevaux qui ont la raiſon en partage dans un pays où les animaux qui ont la figure humaine, ne ſont point raiſonnables, tout cela révoltera ces eſprits ſolides qui veulent par-tout de la vérité & de la

réalité, ou au moins de la vraisemblance & de la possibilité.

Mais je leur demande s'il y a beaucoup de vraisemblance & de possibilité dans la supposition des fées, des enchanteurs & des hippogryphes. Combien cependant n'avons-nous pas d'ouvrages estimés, qui ne sont fondés que sur la supposition de ces êtres chimériques? L'Arioste & le Tasse sont pleins de ces fictions qui choquent la vraisemblance. Que dirai-je des fictions les plus ordinaires des poëtes? N'y trouve-t-on pas des centaures, des syrènes, des tritons, des driades, des naïades, des muses, un pégase, des gorgones, des faunes, des satyres, des fleuves animés, des génies, enfin des pigmées & des géans, comme ici? Voilà le systême poëtique: si on le condamne, il faut réduire aujourd'hui toutes les fictions aux intrigues ennuyeuses des romans; il faut regarder avec le dernier mépris les métamorphoses d'Ovide, & celles qui sont répandues dans les poëmes d'Homère & de Virgile,

puiſque tout cela n'eſt fondé que ſur des imaginations qui n'ont aucune vraiſemblance.

Mais le *Pantagruel* de Rabelais doit paroître auſſi un livre inſipide & déteſtable dans les endroits mêmes que les connoiſſeurs admirent. Gargantua n'eſt-il pas un géant plus grand encore que ceux de Brobdingnag ? On le voit monté ſur une jument qui eſt capable de porter les deux groſſes cloches de Notre-Dame de Paris, & d'abattre avec ſa queue la moitié de la forêt d'Orléans. Que cette image doit peu plaire à nos critiques !

Le voyage dans l'île aërienne eſt-il plus abſurde dans ſa ſuppoſition, que le voyage dans la lune de Cyrano de Bergerac ? Cependant cette imagination burleſque a été goûtée de tout le monde. A l'égard du voyage dans le pays des chevaux raiſonnables, ou des Houyhnhnms, j'avoue que c'eſt la fiction la plus hardie; mais c'eſt auſſi celle où l'art & l'eſprit brille le plus. Pour moi, en commençant à lire ce voyage, j'avois de la peine

à concevoir comment l'auteur pourroit ſoutenir & orner cette fiction biſarre, & lui donner au moins un air de vraiſemblance fabuleuſe. Des chevaux raiſonnables, & s'entretenant avec un voyageur, me paroiſſoient une imagination inſoutenable. Je me ſus pourtant bon gré enſuite d'avoir admis l'hypothèſe : l'homme, en effet, pour être bien peint, doit l'être par un autre animal que l'homme. Au reſte, dans le ſupplément de l'hiſtoire de Lucien, on trouve une république d'animaux ; & les fables d'Eſope, de Phèdre, de la Fontaine, & quelques-unes auſſi de M. de la Motte, font parler & raiſonner ſes bêtes.

Je crois donc que, pour toutes ces raiſons, on ne doit pas cenſurer les *voyages de Gulliver*, préciſément parce que les fictions n'en ſont pas croyables. Ce ſont, il eſt vrai, des fictions chimériques, mais qui fourniſſent de l'exercice à l'imagination, & donnent beau jeu à un écrivain, & qui, par cet endroit ſeul, doivent être goûtées, ſi elles ſont

conduites avec jugement, si elles amusent, & sur-tout si elles amenent une morale sensée. Or c'est ce qui me paroît se trouver ici. Cependant, comme un auteur & un traducteur ne sont qu'un, je n'exige pas qu'on me croye sur ma parole.

Les deux premiers voyages sont fondés sur l'idée d'un principe de physique très-certain : savoir, qu'il n'y a point de grandeur absolue, & que toute mesure est relative. L'auteur a travaillé sur cette idée, & en a tiré tout ce qu'il a pu, pour réjouir & instruire ses lecteurs, & pour leur faire sentir la vanité des grandeurs humaines. Dans ces deux voyages, il semble, en quelque sorte, considérer les hommes avec un télescope. D'abord il tourne le verre objectif du côté de l'œil, & les voit par conséquent très-petits : c'est le voyage de Lillipur. Il retourne ensuite son télescope, & alors il voit les hommes très-grands : c'est le voyage de Brobdingnag. Cela lui fournit des images plaisantes, des allusions, des réflexions.

A l'égard des autres voyages, l'auteur a eu dessein, encore plus que dans les deux premiers, de censurer plusieurs usages de son pays. L'île aërienne de Laputa paroît être la cour d'Angleterre, & ne peut avoir de rapport à aucune autre cour. On sent aussi que, dans ce troisième voyage, l'auteur en veut à certaines maximes des voyageurs hollandois qui commercent au Japon; maximes qui ne sont que trop réellement pratiquées, & qu'il est à présumer que la république n'autorise point.

Dans tous ces voyages, & sur-tout dans celui au pays des Houyhnhnms, l'auteur atttaque l'homme en général, & fait sentir le ridicule & la misère de l'esprit humain. Il nous ouvre les yeux sur des vices énormes que nous sommes accoutumés à regarder, tout au plus, comme de légers défauts, & il nous fait sentir le prix d'une raison épurée, & plus parfaite que la nôtre.

Je ne suis point surpris d'apprendre qu'en trois semaines, dix mille exem-

plaires de l'original anglois des *voyages de Gulliver*, ont été débités à Londres & répandus en Angleterre & ailleurs. Comme tout ce que ce livre contient, a un rapport direct & immédiat aux usages des trois royaumes & aux mœurs de leurs habitans, & ne regarde nos coutumes & nos mœurs, qu'autant qu'il s'y agit de l'homme en général, je suis bien éloigné de penser que ma traduction puisse avoir en ce pays-ci un aussi prodigieux succès. Je puis néanmoins dire, sans trop me flatter, qu'elle a un certain mérite que l'original n'a point: j'en ai dit les raisons ci-dessus.

Je prie le lecteur de me pardonner, s'il m'est échappé quelques anglicismes. Quoique j'aie eu soin de les éviter, je crains qu'on n'en découvre ici, & qu'on n'ait de la peine à y reconnoître ce style, dont je fais peu de cas, & qu'on veut quelquefois trouver, malgré moi, dans des ouvrages qui ne m'appartiennent point. Je ne désavouerai jamais ceux que j'ai écrits & publiés, de quelque nature

qu'ils ſoient, parce que je n'écris rien dont je doive me défendre; &, quoique celui-ci ne ſoit pas fort conforme au genre de mes études, à mon génie & au peu de talent que la nature m'a donné pour autre choſe, je ne rougirai cependant point d'un travail dont j'ai expliqué les motifs, & je m'en cacherai d'autant moins, que c'eſt une traduction: ouvrage ingrat qui ne flatte point la vanité, & qui n'en peut jamais inſpirer qu'à un eſprit extrêmement foible & ſuperficiel.

Mais, ce que je déſavoue d'avance, ce ſont les applications malignes & injuſtes qu'on voudroit, peut-être, faire de quelques endroits de cet ouvrage. Le monde eſt aujourd'hui plein de faiſeurs d'alluſions, d'hommes ſubtils & chimériques, qui, pleins d'intentions mauvaiſes, en prêtent le plus qu'ils peuvent aux autres, & ſe livrent avec plaiſir aux interprétations les plus odieuſes & les plus forcées. Si on condamne tout ce qui peut occaſionner des alluſions éloignées

& de fantaisie, il faut condamner, non-seulement la plupart des livres d'imagination, mais presque toutes les histoires, où l'on trouve nécessairement des portraits qui ressemblent un peu à des personnes modernes, & des faits qui se rapportent à ce qui se passe sous nos yeux.

Il est clair que ce livre n'a point été écrit pour la France, mais pour l'Angleterre; & que ce qu'il renferme de satyre particulière & directe, ne nous touche point. Après cela, je proteste que si j'eusse trouvé dans mon auteur des traits piquans, dont l'allusion m'eût paru marquée & naturelle, & dont j'eusse senti le rapport injurieux à quelque personne de ce pays-ci, je les aurois supprimés sans balancer, comme j'ai retranché tout ce qui m'a paru grossier & indécent.

Ce qui m'a fait plaisir dans l'original, c'est que je n'y ai rien apperçu qui pût blesser la vraie Religion. Ce que l'auteur dit des Gros-boutiens, des Hauts-talons & des Bas-talons dans l'empire de

Lilliput, regarde évidemment ces malheureuſes diſputes qui diviſent l'Angleterre en conformiſtes, en torys & en wigts: ſpectacle ridicule aux yeux d'un philoſophe profane, mais qui excite la compaſſion d'un philoſophe chrétien, attaché à la vraie religion & à l'unité qui ne ſe trouve que dans l'égliſe romaine. Je n'inſiſte point ſur cette réflexion qui eſt trop ſérieuſe pour la préface d'un livre tel que celui-ci.

Je crois, au reſte, qu'on ne ſera point bleſſé de certains détails de marine, ni de quelques petites circonſtances indifférentes que l'auteur rapporte, & que j'ai laiſſées dans ma traduction. Il paroît qu'il a affecté en cela de contrefaire les voyageurs, & qu'il a prétendu ſe moquer de leur ſcrupuleuſe exactitude, & des minuties dont ils chargent leurs relations.

La manière dont Gulliver termine le récit de deux de ſes voyages, eſt une peinture naturelle des effets de l'habitude. Au ſortir du royaume de Brobdin-

gnag, tous les hommes lui semblent des pigmées; & après avoir quitté le pays des Houyhnhnms, où il a entendu dire tant de mal de la nature humaine, il ne la peut plus supporter lorsqu'il retourne parmi les hommes. Mais il fait bien sentir ensuite que toutes les impressions s'effacent avec le tems.

Quoique j'ai fait mon possible pour ajouter l'ouvrage de M. Swift au goût de la France, je ne prétends pas cependant en avoir fait un ouvrage françois. Un étranger est toujours étranger; quelque esprit & quelque politesse qu'il ait, il conserve toujours un peu de son accent & de ses manières.

Si cette préface paroît longue, le public doit pardonner cette prolixité à un écrivain qui va faire le personnage de traducteur, & ne dire presque rien de lui-même dans deux volumes.



VOYAGES DE GULLIVER.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGE *A LILLIPUT.*

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur rend un compte succinct des premiers motifs qui le portèrent à voyager. Il fait naufrage, & se sauve à la nage dans le pays de Lilliput. On l'enchaîne, & on le conduit en cet état plus avant dans les terres.

MON père, dont le bien situé dans la province de Nottingham, étoit médiocre, avoit cinq fils; j'étois le troisième, & il m'envoya

au collège d'Emmanuel à Cambridge, à l'âge de quatorze ans. J'y demeurai trois années que j'employai utilement; mais la dépense de mon entretien au collège étant trop grande, on me mit en apprentissage sous monsieur Jacques Bates, fameux chirurgien à Londres, chez qui je demeurai quatre ans. Mon père m'envoyant de tems en tems quelques petites sommes d'argent, je les employois à apprendre le pilotage & les autres parties des mathématiques les plus nécessaires à ceux qui forment le dessein de voyager sur mer, ce que je prévoyois être ma destinée. Ayant quitté M. Bates, je retournai chez mon père, & tant de lui que de mon oncle Jean & de quelques autres parens, je tirai la somme de quarante livres sterling, avec la promesse de trente autres livres sterling par an, pour me soutenir à Leyde. Je m'y rendis & m'y appliquai à l'étude de la médecine pendant deux ans & sept mois, persuadé qu'elle me seroit un jour très-utile dans mes voyages.

Bientôt après mon retour de Leyde, j'eus, à la recommandation de mon bon maître M. Bates, l'emploi de chirurgien sur l'hirondelle, où je restai trois ans & demi sous le capitaine Abraham Panell, commandant. Je fis pendant ce tems-là des voyages au levant & ailleurs.

A mon retour je résolus de m'établir à Londres, M. Bates m'encouragea à prendre ce parti, & me recommanda à ses malades : je louai un appartement dans un petit hôtel, situé dans le quartier appellé Old-Jewry; & bientôt après j'épousai mademoiselle Marie Burton, seconde fille de M. Edouard Burton, marchand dans la rue de Newgate, laquelle m'apporta quatre cent livres sterling en mariage.

Mais mon cher maître M. Bates étant mort deux ans après, & n'ayant plus de protecteur, ma pratique commença à diminuer : ma conscience ne me permettoit pas d'imiter la conduite de la plupart des chirurgiens, dont la science est trop semblable à celle des procureurs. C'est pourquoi, après avoir consulté ma femme, & quelques autres de mes intimes amis, je pris la résolution de faire encore un voyage de mer. Je fus chirurgien successivement dans deux vaisseaux; & plusieurs autres voyages que je fis, pendant six ans, aux indes orientales & occidentales, augmentèrent un peu ma petite fortune. J'employois mon loisir à lire les meilleurs auteurs anciens & modernes, étant toujours fourni d'un certain nombre de livres; & quand je me trouvois à terre, je ne négligeois pas de remarquer les mœurs & les coutumes des peuples, & d'apprendre en même-

tems la langue du pays, ce qui me coûtoit peu, ayant la mémoire très-bonne.

Le dernier de ces voyages n'ayant pas été heureux, je me trouvai dégoûté de la mer, & je pris le parti de rester chez moi avec ma femme & mes enfans. Je changeai de demeure, & me transportai de l'Old-Jewry à la rue de Fetterlane, & delà à Wapping, dans l'espérance d'avoir de la pratique parmi les matelots; mais je n'y trouvai pas mon compte.

Après avoir attendu trois ans, & espéré en vain que mes affaires iroient mieux, j'accéptai un parti avantageux qui me fut proposé par le capitaine Guillaume Prichard, prêt à monter l'Antelope, & à partir pour la mer du sud. Nous nous embarquâmes à Bristol le 4 de mai 1699, & notre voyage fut d'abord très-heureux.

Il est inutile d'ennuyer le lecteur par le détail de nos aventures dans ces mers: c'est assez de lui faire savoir que dans notre passage aux indes orientales, nous essuyâmes une tempête dont la violence nous poussa vers le nord-ouest de la terre de Van-Diemen. Par une observation que je fis, je trouvai que nous étions à trente degrès deux minutes de latitude méridionale. Douze de notre équipage étoient morts par le travail excessif & par la mauvaise nour-

riture. Le cinquième de novembre, qui étoit le commencement de l'été dans ces pays-là, le tems étant un peu noir, les mariniers apperçurent un roc qui n'étoit éloigné du vaisseau que de la longueur d'un cable; mais le vent étoit si fort, que nous fûmes poussés directement contre l'écueil, & que nous échouâmes dans un moment. Six de l'équipage dont j'étois un, s'étant jettés à propos dans la chaloupe, trouvèrent le moyen de se débarrasser du vaisseau & du roc. Nous allâmes à la rame environ trois lieues; mais à la fin la lassitude ne nous permit plus de ramer. Entiérement épuisés, nous nous abandonnâmes au gré des flots, & bientôt nous fûmes renversés par un coup de vent du nord.

Je ne sais quel fut le sort de mes camarades de la chaloupe, ni de ceux que se sauvèrent sur le roc, ou qui restèrent dans le vaisseau; mais je crois qu'ils périrent tous: pour moi je nageai à l'aventure, & fus poussé vers la terre par le vent & la marée: je laissai souvent tomber mes jambes, mais sans toucher le fond. Enfin, étant prêt de m'abandonner, je trouvai pied dans l'eau, & alors la tempête étoit bien diminuée. Comme la pente étoit presque insensible, je marchai une demi-lieue dans la mer avant que j'eusse pris terre. Je fis environ un quart de

lieue, sans découvrir aucune maison, ni aucun vestige d'habitans, quoique ce pays fût très-peuplé. La fatigue, la chaleur, & une demi-pinte d'eau-de-vie que j'avois bue en abandonnant le vaisseau; tout cela m'excita à dormir. Je me couchai sur l'herbe qui étoit très-fine, où je fus bientôt enseveli dans un profond sommeil qui dura neuf heures. Au bout de ce tems-là m'étant éveillé, j'essayai de me lever; mais ce fut en vain. Je m'étois couché sur le dos; je trouvai mes bras & mes jambes attachés à la terre de l'un & de l'autre côté, & mes cheveux attachés de la même manière, je trouvai même plusieurs ligatures très-minces qui entouroient mon corps depuis mes aisselles jusqu'à mes cuisses. Je ne pouvois que regarder en haut; le soleil commençoit à être fort chaud, & sa grande clarté blessoit mes yeux. J'entendis un bruit confus autour de moi; mais dans la posture où j'étois, je ne pouvois voir que le soleil. Bientôt je sentis remuer quelque chose sur ma jambe gauche, & cette chose avançant doucement sur ma poitrine, monter presque jusqu'à mon menton. Quel fut mon étonnement, lorsque j'apperçus une petite figure de créature humaine, haute tout au plus de six pouces, un arc & une fléche à la main, avec un carquois sur le dos! J'en vis en même-tems au moins qua-



Quel fut mon étonnement, lorsque j'apperçus une petite figure de créature humaine, haute tout au plus de six pouces.

C. P. Marillier del. L. Croutelle sculp.

qu'ils ſoient, parce que je n'écris rien dont je doive me défendre; &, quoique celui-ci ne ſoit pas fort conforme au genre de mes études, à mon génie & au peu de talent que la nature m'a donné pour autre choſe, je ne rougirai cependant point d'un travail dont j'ai expliqué les motifs, & je m'en cacherai d'autant moins, que c'eſt une traduction: ouvrage ingrat qui ne flatte point la vanité, & qui n'en peut jamais inſpirer qu'à un eſprit extrêmement foible & ſuperficiel.

Mais, ce que je déſavoue d'avance, ce ſont les applications malignes & injuſtes qu'on voudroit, peut-être, faire de quelques endroits de cet ouvrage. Le monde eſt aujourd'hui plein de faiſeurs d'alluſions, d'hommes ſubtils & chimériques, qui, pleins d'intentions mauvaiſes, en prêtent le plus qu'ils peuvent aux autres, & ſe livrent avec plaiſir aux interprétations les plus odieuſes & les plus forcées. Si on condamne tout ce qui peut occaſionner des alluſions éloignées

humains se mirent en fuite, & poussèrent des cris très-aigus. Ce bruit cessant, j'entendis un d'eux s'écrier, Tolgo Phonac, & aussi-tôt je me sentis percé à la main gauche de plus de cent fleches, qui me piquoient comme autant d'aiguilles. Ils firent ensuite une autre décharge en l'air, comme nous tirons des bombes en Europe, dont plusieurs, je crois, tomboient paraboliquement sur mon corps, quoique je ne les apperçusse pas, & d'autres sur mon visage que je tâchai de couvrir avec ma main droite. Quand cette grêle de fleches fut passée, je m'efforçai encore de me détacher; mais on fit alors une autre décharge plus grande que la première, & quelques-uns tâchoient de me percer de leurs lances; mais par bonheur je portois une veste impénétrable de peau de buffle. Je crus donc que le meilleur parti étoit de me tenir en repos, & de rester comme j'étois jusqu'à la nuit; qu'alors dégageant mon bras gauche, je pourrois me mettre tout-à-fait en liberté; & à l'égard des habitans, c'étoit avec raison que je me croyois d'une force égale aux plus puissantes armées qu'ils pourroient mettre sur pied pour m'attaquer, s'ils étoient tous de la même taille que ceux que j'avois vus jusques-là. Mais la fortune me réservoit un autre sort.

Lilliput, regarde évidemment ces malheureuses disputes qui divisent l'Angleterre en conformistes, en torys & en wigts: spectacle ridicule aux yeux d'un philosophe profane, mais qui excite la compassion d'un philosophe chrétien, attaché *à la vraie religion* & à l'unité qui ne se trouve que dans l'église romaine. Je n'insiste point sur cette réflexion qui est trop sérieuse pour la préface d'un livre tel que celui-ci.

Je crois, au reste, qu'on ne sera point blessé de certains détails de marine, ni de quelques petites circonstances indifférentes que l'auteur rapporte, & que j'ai laissées dans ma traduction. Il paroît qu'il a affecté en cela de contrefaire les voyageurs, & qu'il a prétendu se moquer de leur scrupuleuse exactitude, & des minuties dont ils chargent leurs relations.

La manière dont Gulliver termine le récit de deux de ses voyages, est une peinture naturelle des effets de l'habitude. Au sortir du royaume de Brobdin-

gnag, tous les hommes lui semblent des pigmées; & après avoir quitté le pays des Houyhnhnms, où il a entendu dire tant de mal de la nature humaine, il ne la peut plus supporter lorsqu'il retourne parmi les hommes. Mais il fait bien sentir ensuite que toutes les impressions s'effacent avec le tems.

Quoique j'ai fait mon possible pour ajouter l'ouvrage de M. Swift au goût de la France, je ne prétends pas cependant en avoir fait un ouvrage françois. Un étranger est toujours étranger; quelque esprit & quelque politesse qu'il ait, il conserve toujours un peu de son accent & de ses manières.

Si cette préface paroît longue, le public doit pardonner cette prolixité à un écrivain qui va faire le personnage de traducteur, & ne dire presque rien de lui-même dans deux volumes.

✠



VOYAGES DE GULLIVER.

PREMIERE PARTIE.

VOYAGE *A LILLIPUT.*

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur rend un compte ſuccinct des premiers motifs qui le portèrent à voyager. Il fait naufrage, & ſe ſauve à la nage dans le pays de Lilliput. On l'enchaîne, & on le conduit en cet état plus avant dans les terres.

MON père, dont le bien ſitué dans la province de Nottingham, étoit médiocre, avoit cinq fils; j'étois le troiſième, & il m'envoya

& à gauche pour éviter le déluge. Quelque tems auparavant, on m'avoit frotté charitablement le visage & les mains d'un espèce d'onguent d'une odeur agréable, qui dans très peu de tems me guérit de la piquure des fleches. Ces circonstances, jointes aux rafraîchissements que j'avois reçus, me disposèrent à dormir, & mon sommeil fut environ de huit heures, sans me réveiller; les médecins, par ordre de l'empereur, ayant frelatté le vin, & y ayant mêlé des drogues soporifiques.

Tandis que je dormois, l'empereur de Lilliput, (c'étoit le nom de ce pays) ordonna de me faire conduire vers lui. Cette résolution semblera peut être hardie & dangereuse, & je suis sûr qu'en pareil cas, elle ne seroit du goût d'aucun souverain de l'Europe; cependant, à mon avis, c'étoit un dessein également prudent & généreux; car en cas que ces peuples eussent tenté de me tuer avec leurs lances & leurs fleches, pendant que je dormois, je me serois certainement éveillé au premier sentiment de douleur; ce qui auroit excité ma fureur & augmenté mes forces à un tel degré, que je me serois trouvé en état de rompre le reste des cordons; & après cela, comme ils n'étoient pas capables de me résister, je les aurois tous écrasés & foudroyés.

A mon retour je résolus de m'établir à Londres, M. Bates m'encouragea à prendre ce parti, & me recommanda à ses malades : je louai un appartement dans un petit hôtel, situé dans le quartier appellé Old-Jewry; & bientôt après j'épousai mademoiselle Marie Burton, seconde fille de M. Edouard Burton, marchand dans la rue de Newgate, laquelle m'apporta quatre cent livres sterling en mariage.

Mais mon cher maître M. Bates étant mort deux ans après, & n'ayant plus de protecteur, ma pratique commença à diminuer : ma conscience ne me permettoit pas d'imiter la conduite de la plupart des chirurgiens, dont la science est trop semblable à celle des procureurs. C'est pourquoi, après avoir consulté ma femme, & quelques autres de mes intimes amis, je pris la résolution de faire encore un voyage de mer. Je fus chirurgien successivement dans deux vaisseaux; & plusieurs autres voyages que je fis, pendant six ans, aux indes orientales & occidentales, augmentèrent un peu ma petite fortune. J'employois mon loisir à lire les meilleurs auteurs anciens & modernes, étant toujours fourni d'un certain nombre de livres; & quand je me trouvois à terre, je ne négligeois pas de remarquer les mœurs & les coutumes des peuples, & d'apprendre en même-

chemin, lorsque je fus subitement éveillé par un accident assez ridicule. Les voituriers s'étant arrêtés un peu de tems pour raccommoder quelque chose, deux ou trois habitans du pays avoient eu la curiosité de regarder ma mine, pendant que je dormois, & s'avançant très-doucement jusqu'à mon visage, l'un d'entr'eux, capitaine aux gardes, avoit mis la pointe aiguë de son esponton bien avant dans ma narine gauche; ce qui me chatouilla le nez, m'éveilla & me fit éternuer trois fois. Nous fîmes une grande marche le reste de ce jour-là, & nous campâmes la nuit avec cinq cents gardes, une moitié avec des flambeaux, & l'autre avec des arcs & des fleches prêtes à tirer, si j'eusse essayé de me remuer. Le lendemain au lever du soleil, nous continuâmes notre voyage, & nous arrivâmes sur les midi à cent toises des portes de la ville. L'empereur & toute la cour sortirent pour nous voir; mais les grands officiers ne voulurent jamais consentir que sa majesté hazardât sa personne en montant sur mon corps, comme plusieurs autres avoient osé faire.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avoit un temple ancien, estimé le plus grand de tout le royaume, lequel ayant été souillé quelques années auparavant par un meurtre, étoit, selon la prévention de ces peuples, regardé comme

profane, & pour cette raison employé à divers usages. Il fut résolu que je serois logé dans ce vaste édifice. La grande porte regardant le nord, étoit environ de quatre pieds de haut, & presque de deux pieds de large. De chaque côté de la porte, il y avoit une petite fenêtre élevée de six pouces. A celle qui étoit du côté gauche, les serruriers du roi attachèrent quatre-vingt-onze chaînes, semblables à celles qui sont attachées à la montre d'une dame d'Europe, & presque aussi larges: elles furent par l'autre bout attachées à ma jambe gauche, avec trente-six cadenats. Vis-à-vis de ce temple, de l'autre côté du grand chemin, à la distance de vingt pieds, il y avoit une tour au moins de cinq pieds de haut: c'étoit-là que le roi devoit monter avec plusieurs des principaux seigneurs de sa cour, pour avoir la commodité de me regarder à son aise. On compte qu'il y eut plus de cent mille habitans qui sortirent de la ville, attirés par la curiosité; & malgré mes gardes, je crois qu'il n'y auroit pas eu moins de dix mille hommes, qui à différentes fois auroient monté sur mon corps par des échelles, si on n'eût publié un arrêt du conseil d'état pour le défendre. On ne peut s'imaginer le bruit & l'étonnement du peuple, quand il me vit debout & me promener: les chaînes qui tenoient mon pied gau-

che, étoient environ de six pieds de long, & me donnoient la liberté d'aller & de venir dans un demi-cercle.

CHAPITRE II.

L'empereur de Lilliput, accompagné de plusieurs de ses courtisans, vient pour voir l'auteur dans sa prison. Description de la personne & de l'habit de sa majesté. Gens savans nommés pour apprendre la langue à l'auteur. Il obtient des graces par sa douceur. Ses poches sont visitées.

L'EMPEREUR à cheval s'avança un jour vers moi, ce qui pensa lui coûter cher. A ma vue, son cheval étonné se cabra; mais ce prince, qui est un cavalier excellent, se tint ferme sur ses étriers, jusqu'à ce que sa suite accourût & prît la bride. S. M. après avoir mis pied à terre, me considéra de tous côtés avec une grande admiration; mais pourtant se tenant toujours par précaution hors de la portée de ma chaîne.

L'impératrice, les princes & princesses du sang, accompagnés de plusieurs dames, s'assirent à quelque distance dans des fauteuils. L'empereur est plus grand qu'aucun de sa cour, ce qui le



Quel fut mon étonnement, lorsque j'apperçus une petite figure de créature humaine, haute tout au plus de six pouces.

C. P. Marillier del. L. Crutelli Sculp.

ſoit à mes yeux comme une belle jupe étendue ſur la terre, & brodée de figures d'or & d'argent. Sa majeſté impériale me fit l'honneur de me parler ſouvent, & je lui répondis toujours, mais nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre.

Au bout de deux heures, la cour ſe retira, & on me laiſſa une forte garde, pour empêcher l'impertinence, & peut-être la malice de la populace, qui avoit beaucoup d'impatience de ſe rendre en foule autour de moi pour me voir de près. Quelques-uns d'entr'eux eurent l'effronterie & la témérité de me tirer des flèches, dont une penſa me crêver l'œil gauche ; mais le colonel fit arrêter ſix des principaux de cette canaille, & ne jugea point de peine mieux proportionnée à leur faute, que de les livrer liés & garottés dans mes mains. Je les pris donc dans ma main droite, & en mis cinq dans la poche de mon juſte-au-corps ; & à l'égard du ſixième, je feignis de le vouloir manger tout vivant. Le pauvre petit homme pouſſoit des hurlemens horribles, & le colonel avec ſes officiers étoient fort en peine, ſur-tout quand ils me virent tirer mon canif. Mais je fis bientôt ceſſer leur frayeur ; car, avec un air doux & humain, coupant promptement les cordes dont il étoit garotté,

je le mis doucement à terre, & il prit la fuite. Je traitai les autres de la même façon, les tirant successivement l'un après l'autre de ma poche. Je remarquai avec plaisir que les soldats & le peuple avoient été très-touchés de cette action d'humanité, qui fut rapportée à la cour d'une manière avantageuse, & qui me fit honneur.

La nouvelle de l'arrivée d'un homme prodigieusement grand, s'étant répandue dans tout le royaume, attira un nombre infini de gens oisifs & curieux ; en sorte que les villages furent presque abandonnés, & que la culture de la terre en auroit souffert, si sa majesté impériale n'y avoit pourvu par différens édits & ordonnances. Elle ordonna donc que tous ceux qui m'avoient déja vu, retourneroient incessamment chez eux, & n'approcheroient point, sans une permission particulière, du lieu de mon séjour. Par cet ordre les commis des secretaires d'état gagnèrent des sommes très-considérables.

Cependant l'empereur tint plusieurs conseils, pour délibérer sur le parti qu'il falloit prendre à mon égard : j'ai su depuis que la cour avoit été fort embarrassée. On craignoit que je ne vinsse à briser mes chaînes, & à me mettre en liberté. On disoit que ma nourriture, causant

bonne conduite, son estime & celle de ses peuples. Il m'avertit de ne lui savoir point mauvais gré, s'il donnoit ordre à certains officiers de me visiter; parce que vraisemblablement je pourrois porter sur moi plusieurs armes dangereuses & préjudiciables à la sûreté de ses états. Je répondis que j'étois prêt à me dépouiller de mon habit, & à vuider toutes mes poches en sa présence. Il me répartit que, par les loix de l'empire, il falloit que je fusse visité par deux commissaires; qu'il savoit bien que cela ne pouvoit se faire sans mon consentement; mais qu'il avoit si bonne opinion de ma générosité & de ma droiture, qu'il confieroit sans crainte leurs personnes entre mes mains; que tout ce qu'on m'ôteroit, me seroit rendu fidélement, quand je quitterois le pays, ou que je serois rembourfé selon l'évaluation que j'en ferois moi-même.

Lorsque les deux commissaires vinrent pour me fouiller, je pris ces messieurs dans mes mains; je les mis d'abord dans les poches de mon juste-au-corps, & ensuite dans toutes mes autres poches.

Ces officiers du prince, ayant des plumes, de l'encre & du papier sur eux, firent un inventaire très-exact de tout ce qu'ils virent; &, quand ils eurent achevé, ils me prièrent de les

Quand ces gens eurent remarqué que j'étois tranquille, ils cessèrent de me décocher des fleches; mais par le bruit que j'entendis, je connus que leur nombre s'augmentoit considérablement; &, environ à deux toises loin de moi, vis-à-vis de mon oreille gauche, j'entendis un bruit pendant plus d'une heure, comme de gens qui travailloient. Enfin tournant un peu ma tête de ce côté-là, autant que les chevilles & les cordons me le permettoient, je vis un échafaud élevé de terre d'un pied & demi, où quatre de ces petits hommes pouvoient se placer, & une échelle pour y monter; d'où un d'entr'eux, qui me sembloit être une personne de condition, me fit une harangue assez longue, dont je ne compris pas un mot. Avant que de commencer, il s'écria trois fois: Langro Dehul san. Ces mots furent répétés ensuite, & expliqués par des signes pour me les faire entendre. Aussi-tôt cinquante hommes s'avancèrent, & coupèrent les cordons qui attachoient le côté gauche de ma tête, ce qui me donna la liberté de la tourner à droite, & d'observer la mine & l'action de celui qui devoit parler. Il me parut être de moyen âge, & d'une taille plus grande que les trois autres qui l'accompagnoient, dont l'un qui avoit l'air d'un page, tenoit la queue de sa robe, & les deux autres

» longues, qui ressemblent aux palissades qui
» sont devant la cour de votre majesté. Dans
» la grande poche du côté droit de son couvre-
» milieu (c'est ainsi que je traduis le mot *ran-*
» *fulo*, par lequel l'on vouloit entendre ma
» culotte), nous avons vu un grand pilier de
» fer, creux, attaché à une grosse pièce de
» bois plus large que le pilier; &, d'un côté
» du pilier, il y avoit d'autres pièces de fer
» en relief, serrant un caillou coupé en talus:
» nous n'avons su ce que c'étoit; &, dans la
» poche gauche, il y avoit encore une ma-
» chine de la même espèce. Dans la plus petite
» poche du côté droit, il y avoit plusieurs
» pièces rondes & plates, de métal rouge &
» blanc, & d'une grosseur différente: quel-
» ques-unes des pièces blanches, qui nous ont
» paru être d'argent, étoient si larges & si
» pesantes, que mon confrère & moi avons eu
» de la peine à les lever. *Item*, deux sabres de
» poche, dont la lame s'emboitoit dans une
» rainure du manche, & qui avoit le fil fort
» tranchant: ils étoient placés dans une grande
» boîte ou étui. Il restoit deux poches à visiter:
» celles-ci, il les appelloit goussets. C'étoit
» deux ouvertures coupées dans le haut de son
» couvre-milieu, mais fort serrées par son
» ventre qui les pressoit. Hors du gousset droit,

» pendoit une grande chaîne d'argent avec une
» machine très-merveilleuse au bout. Nous lui
» avons commandé de tirer hors du gousset
» tout ce qui tenoit à cette chaîne : cela pa-
» roissoit être un globe, dont la moitié étoit
» d'argent, & l'autre moitié d'un métal trans-
» parent. Sur le côté transparent, nous avons
» vu certaines figures étranges, tracées dans
» un cercle ; nous avons cru que nous pour-
» rions les toucher ; mais nos doigts ont été
» arrêtés par une substance lumineuse. Nous
» avons appliqué cette machine à nos oreilles ;
» elle faisoit un bruit continuel à-peu-près
» comme celui d'un moulin à eau ; & nous
» avons conjecturé que c'est, ou quelque ani-
» mal inconnu, ou la divinité qu'il adore ; mais
» nous penchons plus du côté de la dernière
» opinion, parce qu'il nous a assurés (si nous
» l'avons bien entendu, car il s'exprimoit
» fort imparfaitement) qu'il faisoit rarement
» aucune chose sans l'avoir consultée ; il l'ap-
» pelloit son oracle, & disoit qu'elle désignoit
» le tems pour chaque action de sa vie. Du
» gousset gauche, il tira un filet presque assez
» large pour servir à un pêcheur, mais qui
» s'ouvroit & se fermoit : nous avons trouvé
» au-dedans plusieurs pièces massives, d'un
» métal jaune ; si c'est du véritable or, il

chemin, lorſque je fus ſubitement éveillé par un accident aſſez ridicule. Les voituriers s'étant arrêtés un peu de tems pour raccommoder quelque choſe, deux ou trois habitans du pays avoient eu la curioſité de regarder ma mine, pendant que je dormois, & s'avançant très-doucement juſqu'à mon viſage, l'un d'entr'eux, capitaine aux gardes, avoit mis la pointe aiguë de ſon eſponton bien avant dans ma narine gauche; ce qui me chatouilla le nez, m'éveilla & me fit éternuer trois fois. Nous fîmes une grande marche le reſte de ce jour-là, & nous campâmes la nuit avec cinq cents gardes, une moitié avec des flambeaux, & l'autre avec des arcs & des fleches prêtes à tirer, ſi j'euſſe eſſayé de me remuer. Le lendemain au lever du ſoleil, nous continuâmes notre voyage, & nous arrivâmes ſur les midi à cent toiſes des portes de la ville. L'empereur & toute la cour ſortirent pour nous voir; mais les grands officiers ne voulurent jamais conſentir que ſa majeſté hazardât ſa perſonne en montant ſur mon corps, comme pluſieurs autres avoient oſé faire.

A l'endroit où la voiture s'arrêta, il y avoit un temple ancien, eſtimé le plus grand de tout le royaume, lequel ayant été ſouillé quelques années auparavant par un meurtre, étoit, ſelon la prévention de ces peuples, regardé comme

profane, & pour cette raison employé à divers usages. Il fut résolu que je serois logé dans ce vaste édifice. La grande porte regardant le nord, étoit environ de quatre pieds de haut, & presque de deux pieds de large. De chaque côté de la porte, il y avoit une petite fenêtre élevée de six pouces. A celle qui étoit du côté gauche, les serruriers du roi attachèrent quatre-vingt-onze chaînes, semblables à celles qui sont attachées à la montre d'une dame d'Europe, & presque aussi larges: elles furent par l'autre bout attachées à ma jambe gauche, avec trente-six cadenats. Vis-à-vis de ce temple, de l'autre côté du grand chemin, à la distance de vingt pieds, il y avoit une tour au moins de cinq pieds de haut: c'étoit-là que le roi devoit monter avec plusieurs des principaux seigneurs de sa cour, pour avoir la commodité de me regarder à son aise. On compte qu'il y eut plus de cent mille habitans qui sortirent de la ville, attirés par la curiosité; & malgré mes gardes, je crois qu'il n'y auroit pas eu moins de dix mille hommes, qui à différentes fois auroient monté sur mon corps par des échelles, si on n'eût publié un arrêt du conseil d'état pour le défendre. On ne peut s'imaginer le bruit & l'étonnement du peuple, quand il me vit debout & me promener: les chaînes qui tenoient mon pied gau-

lui-même qu'après quelque tems. Je lui remis mes deux pistolets de la même manière que mon sabre, avec mes sacs de plomb & de poudre, l'avertissant de ne pas approcher le sac de poudre du feu, s'il ne vouloit voir son palais impérial sauter en l'air : ce qui le surprit beaucoup. Je lui remis aussi ma montre, qu'il fut fort curieux de voir ; & il commanda à deux de ses gardes les plus grands de la porter sur leurs épaules, suspendue à un grand bâton, comme les charretiers des brasseurs portent un baril de bière en Angleterre. Il étoit étonné du bruit continuel qu'elle faisoit, & du mouvement de l'aiguille qui marquoit les minutes : il pouvoit aisément la suivre des yeux, la vue de ces peuples étant bien plus perçante que la nôtre. Il demanda sur ce sujet le sentiment de ses docteurs, qui furent très-partagés, comme le lecteur peut bien s'imaginer.

Ensuite je livrai mes pièces d'argent & de cuivre, ma bourse avec neuf grosses pièces d'or, & quelques-unes plus petites ; mon peigne, ma tabatière d'argent, mon mouchoir, & mon journal. Mon sabre, mes pistolets de poche, & mes sacs de poudre & de plomb furent transportés à l'arsenal de sa majesté ; mais tout le reste fut laissé chez moi.

J'avois une poche en particulier, qui ne fut

point visitée, dans laquelle il y avoit une paire de lunettes, dont je me sers quelquefois à cause de la foiblesse de mes yeux, un télescope avec plusieurs autres bagatelles, que je crus de nulle conséquence pour l'empereur, & que pour cette raison je ne découvris point aux commissaires, appréhendant qu'elles ne fussent gâtées ou perdues, si je venois à m'en dessaisir.

CHAPITRE III.

L'auteur divertit l'empereur & les grands de l'un & l'autre sexe, d'une manière fort extraordinaire. Description des divertissemens de la cour de Lilliput. L'auteur est mis en liberté à certaines conditions.

L'EMPEREUR voulut un jour me donner le divertissement de quelque spectacle, en quoi ces peuples surpassent toutes les nations que j'ai vues, soit pour l'adresse, soit pour la magnificence; mais rien ne me divertit davantage, que lorsque je vis des danseurs de corde voltiger sur un fil blanc bien mince, long de deux pieds onze pouces.

Ceux qui pratiquent cet exercice, sont les personnes qui aspirent aux grands emplois, &

ſouhaitent de devenir les favoris de la cour : ils ſont pour cela formés dès leur jeuneſſe à ce noble exercice, qui convient ſur-tout aux perſonnes de haute naiſſance. Quand une grande charge eſt vacante, ſoit par la mort de celui qui en étoit revêtu, ſoit par ſa diſgrace (ce qui arrive très-ſouvent) cinq ou ſix prétendans à la charge, préſentent une requête à l'empereur, pour avoir la permiſſion de divertir ſa majeſté & ſa cour d'une danſe ſur la corde ; & celui qui ſaute le plus haut ſans tomber, obtient la charge. Il arrive très-ſouvent qu'on ordonne aux grands magiſtrats & aux principaux miniſtres de danſer auſſi ſur la corde pour montrer leur habileté, & pour faire connoître à l'empereur qu'ils n'ont pas perdu leur talent. Flimnap, grand tréſorier de l'empire, paſſe pour avoir l'adreſſe de faire une capriole ſur la corde, au moins un pouce plus haut qu'aucun autre ſeigneur de l'empire. Je l'ai vu pluſieurs fois faire le ſaut périlleux (que nous appellons le ſommerſet) ſur une petite planche de bois attachée à la corde, qui n'eſt pas plus groſſe qu'une ficelle ordinaire.

Ces divertiſſemens cauſent ſouvent de accidens funeſtes, dont la plupart ſont enregiſtrés dans les archives impériales. J'ai vu moi-même deux ou trois prétendans s'eſtropier ; mais le

péril eſt beaucoup plus grand quand les miniſtres eux-mêmes reçoivent ordre de ſignaler leur adreſſe ; car, en faiſant des efforts extraordinaires pour ſe ſurpaſſer eux-mêmes, & pour l'emporter ſur les autres, ils font preſque toujours des chûtes dangereuſes. On m'aſſura qu'un an avant mon arrivée, Flimnap ſe feroit infailliblement caſſé la tête en tombant, ſi un des couſſins du roi ne l'eût préſervé.

Il y a un autre divertiſſement qui n'eſt que pour l'empereur, l'impératrice, & pour le premier miniſtre. L'empereur met ſur une table trois fils de ſoie fort déliée, longs de ſix pouces; l'un eſt cramoiſi, le ſecond jaune, & le troiſième blanc. Ces fils ſont propoſés comme des prix, à ceux que l'empereur veut diſtinguer par une marque ſingulière de ſa faveur. La cérémonie eſt faite dans la grande chambre d'audience de ſa majeſté, où les concurrens ſont obligés de donner une preuve de leur habileté, telle que je n'ai rien vu de ſemblable dans aucun autre pays de l'ancien ou du nouveau monde.

L'empereur tient un bâton, les deux bouts paralleles à l'horizon, tandis que les concurrents s'avançant ſucceſſivement, ſautent pardeſſus le bâton. Quelquefois l'empereur tient un bout, & ſon premier miniſtre tient l'autre ; quelquefois le miniſtre le tient tout ſeul. Celui

qui réussit mieux, & montre plus d'agilité & de souplesse en sautant est, récompensé de la soie cramoisie. La jaune est donnée au second, & la blanche au troisième. Ces fils, dont ils font des baudriers, leur servent dans la suite d'ornement, & les distinguant du vulgaire, leur inspirent une noble fierté.

L'empereur ayant un jour donné ordre à une partie de son armée, logée dans sa capitale & aux environs, de se tenir prête, voulut se réjouir d'une façon très-singulière. Il m'ordonna de me tenir debout comme un colosse, mes deux pieds aussi éloignés l'un de l'autre que je les pourrois étendre commodément. Ensuite il commanda à son général, vieux capitaine fort expérimenté, de ranger les troupes en ordre de bataille, & de les faire passer en revue entre mes deux jambes, l'infanterie par vingt-quatre de front, & la cavalerie par seize, tambours battans, enseignes déployées, & piques hautes. Ce corps étoit composé de trois mille hommes d'infanterie, & de mille de cavalerie. Sa majesté prescrivit, sous peine de mort, à tous les soldats, d'observer dans la marche la bienséance la plus exacte à l'égard de ma personne, ce qui néanmoins n'empêcha pas quelques-uns des jeunes officiers, de lever en haut leurs yeux, en passant au-dessous de moi. Et pour confesser

la vérité, ma culotte étoit alors dans un si mauvais état, qu'elle leur donna occasion d'éclater de rire.

J'avois présenté ou envoyé tant de mémoires & de requêtes pour ma liberté, que sa majesté à la fin proposa l'affaire, premiérement au conseil des dépêches, & puis au conseil d'état, où il n'y eut d'opposition que de la part du ministre Skyresh-Bolgolam, qui jugea à propos, sans aucun sujet, de se déclarer contre moi. Mais tout le reste du conseil me fut favorable, & l'empereur appuya leur avis. Ce ministre, qui étoit Galbet, c'est-à-dire, grand amiral, avoit mérité la confiance de son maître, par son habileté dans les affaires; mais il étoit d'un esprit aigre & fantasque. Il obtint que les articles, touchant les conditions auxquelles je devois être mis en liberté, seroient dressés par lui-même. Ces articles me furent apportés par Skyresh-Bolgolam en personne, accompagné de deux sous-secrétaires, & de plusieurs gens de distinction. On me dit d'en promettre l'observation par serment, prêté d'abord à la façon de mon pays, & ensuite à la manière ordonnée par leurs loix, qui fut de tenir l'orteil de mon pied droit dans ma main gauche, de mettre le doigt du milieu de ma main droite sur le haut de ma tête, & le pouce sur la pointe de mon

oreille droite. Mais comme le lecteur peut être curieux de connoître le ſtyle de cette cour, & de ſavoir les articles préliminaires de ma délivrance, j'ai fait une traduction de l'acte entier, mot pour mot.

GOLBASTO MOMAREN EULAMÉ GURDILO SHEFIN MULLY ULLY GUÉ, très-puiſſant empereur de Lilliput, les délices & la terreur de l'univers, dont les états s'étendent cinq mille bluſtrugs (c'eſt-à-dire, environ ſix lieues en circuit) aux extrémités du globe; ſouverain de tous les ſouverains, plus haut que les fils des hommes, dont les pieds preſſent la terre juſqu'au centre, dont la tête touche le ſoleil, dont un clin d'œil fait trembler les genoux des potentats; aimable comme le printems, agréable comme l'été, abondant comme l'automne, terrible comme l'hyver: à tous nos ſujets amés & féaux, ſalut. Sa très-haute majeſté propoſe à l'homme-Montagne les articles ſuivans, leſquels, pour préliminaire, il ſera obligé de ratifier par un ſerment ſolemnel.

I, L'homme-Montagne ne ſortira point de nos vaſtes états, ſans notre permiſſion ſcellée du grand ſceau.

II, Il ne prendra point la liberté d'entrer dans notre capitale, ſans notre ordre exprès, afin que les habitans ſoient avertis deux

heures auparavant de se tenir renfermés chez eux.

III, Ledit homme-Montagne bornera ses promenades à nos principaux grands chemins, & se gardera de se promener ou de se coucher dans un pré ou pièce de bled.

IV, En se promenant par lesdits chemins, il prendra tout le soin possible de ne fouler aux pieds les corps d'aucuns de nos fidèles sujets, ni de leurs chevaux ou voitures; & il ne prendra aucuns de nosdits sujets dans ses mains, si ce n'est de leur consentement.

V, S'il est nécessaire qu'un courrier du cabinet fasse quelque course extraordinaire, l'homme-Montagne sera obligé de porter dans sa poche ledit courrier durant six journées, une fois toutes les lunes, & de remettre ledit courrier, (s'il en est requis) sain & sauf en notre présence impériale.

VI, Il sera notre allié contre nos ennemis de l'île de Blefuscu, & fera tout son possible pour faire périr la flotte, qu'ils arment actuellement pour faire une descente sur nos terres.

VII, Ledit homme-Montagne, à ses heures de loisir, prêtera son secours à nos ouvriers, en les aidant à élever certaines grosses pierres, pour achever les murailles de notre grand parc, & de nos bâtiments impériaux.

VIII. Après avoir fait le serment solemnel d'observer les articles ci-dessus énoncés, ledit homme-Montagne aura une provision journalière de viande & de boisson suffisante à la nourriture de dix-huit cents soixante & quatorze de nos sujets, avec un accès libre auprès de notre personne impériale, & autres marques de notre faveur. Donné en notre palais à Belsaborac, le douzième jour de la quatre-vingt-onzième lune de notre règne.

Je prêtai le serment, & signai tous ces articles avec une grande joie, quoique quelques-uns ne fussent pas aussi honorables que je l'eusse souhaité : ce qui fut l'effet de la malice du grand amiral Skyresh-Bolgolam. On m'ôta mes chaînes, & je fus mis en liberté. L'empereur me fit l'honneur de se rendre en personne, & d'être présent à la cérémonie de ma délivrance. Je rendis de très-humbles actions de grace à sa majesté, en me prosternant à ses pieds; mais il me commanda de me lever, & cela dans les termes les plus obligeans.

Le lecteur a pu observer que dans le dernier article de l'acte de ma délivrance, l'empereur étoit convenu de me donner une quantité de viande & de boisson qui pût suffire à la subsistance de dix-huit cens soixante & quatorze Lilliputiens; quelque tems après demandant à

un courtisan, mon ami particulier, pourquoi on s'étoit déterminé à cette quantité, il me répondit que les mathématiciens de sa majesté, ayant pris la hauteur de mon corps par le moyen d'un quart de cercle, & supputé sa grosseur, & le trouvant par rapport au leur, comme 1874 est à un, ils en avoient inféré par analogie, que je devois avoir un appétit 1874 fois plus grand que le leur, d'où le lecteur peut juger de l'esprit admirable de ce peuple, & de l'économie sage, exacte & clairvoyante de leur empereur.

CHAPITRE IV.

Description de Mildendo, capitale de Lilliput, & du palais de l'empereur. Conversation entre l'auteur & un secretaire d'état, touchant les affaires de l'empire. Les offres que l'auteur fait de servir l'empereur dans ses guerres.

LA première requête que je présentai, après avoir obtenu ma liberté, fut pour avoir la permission de voir Mildendo, capitale de l'empire; ce que l'empereur m'accorda, mais en me recommandant de ne faire aucun mal aux habitans, ni aucun tort à leurs maisons. Le

peuple en fut averti par une proclamation qui annonçoit le dessein que j'avois de visiter la ville. La muraille qui l'environnoit étoit haute de deux pieds & demi, & épaisse au moins d'onze pouces, en sorte qu'un carosse pouvoit aller dessus, & faire le tour de la ville en sûreté: elle étoit flanquée de fortes tours à dix pieds de distance l'une de l'autre. Je passai pardessus la porte occidentale, & je marchai très-lentement & de côté par les deux principales rues, n'ayant qu'un pourpoint, de peur d'endommager les toits & les gouttières des maisons par les pans de mon juste-au-corps. J'allois avec une extrême circonspection, pour me garder de fouler aux pieds quelques gens qui étoient restés dans les rues, nonobstant les ordres précis signifiés à tout le monde de se tenir chez soi, sans sortir aucunement durant ma marche. Les balcons, les fenêtres des premier, deuxième, troisième & quatrième étages, celles des greniers ou galetas, & les gouttières même étoient remplies d'une si grande foule de spectateurs, que je jugeai que la ville devoit être considérablement peuplée. Cette ville forme un quarré exact, chaque côté de la muraille ayant cinq cens pieds de long. Les deux grandes rues qui se croisent, & la partagent en quatre quartiers égaux, ont cinq pieds de large, les

petites rues, dans lesquelles je ne pus entrer, ont de largeur depuis douze jusqu'à dix-huit pouces. La ville est capable de contenir cinq cens mille ames. Les maisons sont de trois ou quatre étages ; les boutiques & les marchés sont bien fournis. Il y avoit autrefois bon opéra & bonne comédie ; mais faute d'auteurs excités par les libéralités du prince, il n'y a plus rien qui vaille.

Le palais de l'empereur, situé dans le centre de la ville, où les deux grandes rues se rencontrent, est entouré d'une muraille haute de vingt-trois pouces, & à vingt pieds de distance des bâtimens. Sa majesté m'avoit permis d'enjamber par-dessus cette muraille, pour voir son palais de tous les côtés. La cour extérieure est un quarré de quarante pieds, & comprend deux autres cours. C'est dans la plus intérieure que sont les appartemens de sa majesté, que j'avois un grand desir de voir, ce qui étoit pourtant bien difficile ; car les plus grandes portes n'étoient que de dix-huit pouces de haut, & de sept pouces de large. De plus, les bâtimens de la cour extérieure étoient au moins hauts de cinq pieds, & il m'étoit impossible d'enjamber par-dessus, sans courir risque de briser les ardoises des toits ; car pour les murailles, elles étoient solidement bâties de pierres de taille,

épaiſſes de quatre pouces. L'empereur avoit néanmoins grande envie que je viſſe la magnificence de ſon palais; mais je ne fus en état de le faire qu'au bout de trois jours, lorſque j'eus coupé avec mon couteau quelques arbres des plus grands du parc impérial, éloigné de la ville d'environ cinquante toiſes. De ces arbres, je fis deux tabourets chacun de trois pieds de haut, & aſſez forts pour ſoutenir le poids de mon corps. Le peuple ayant donc été averti pour la ſeconde fois, je paſſai encore au travers de la ville, & m'avançai vers le palais, tenant mes deux tabourets à la main. Quand je fus arrivé à un côté de la cour extérieure, je montai ſur un de mes tabourets, & pris l'autre à la main. Je fis paſſer celui-ci par-deſſus le toit, & je le deſcendis doucement à terre dans l'eſpace qui étoit entre la première & la ſeconde cour, lequel avoit huit pieds de large. Je paſſai enſuite très-commodément par-deſſus les bâtimens, par le moyen des deux tabourets; & quand je fus en dedans, je tirai avec un crochet le tabouret qui étoit reſté en dehors. Par cette invention, j'entrai juſques dans la cour la plus intérieure, où me couchant ſur le côté, j'appliquai mon viſage à toutes les fenêtres du premier étage qu'on avoit exprès laiſſé ouvertes, & je vis les appartemens les plus magnifiques

qu'on puiſſe imaginer. Je vis l'impératrice & les jeunes princeſſes dans leurs chambres, environnées de leur ſuite. Sa majeſté impériale voulut bien m'honorer d'un ſouris très-gracieux, & me donna par la fenêtre ſa main à baiſer.

Je ne ferai point ici le détail des curioſités renfermées dans ce palais, je les réſerve pour un plus grand ouvrage qui eſt preſque prêt à être mis ſous la preſſe, contenant une deſcription générale de cet empire depuis ſa première fondation ; l'hiſtoire de ſes empereurs pendant une longue ſuite des ſiècles ; des obſervations ſur leurs guerres, leur politique, leurs loix, les lettres & la religion du pays ; les plantes & animaux qui s'y trouvent ; les mœurs & les coutumes des habitans, avec pluſieurs autres matières prodigieuſement curieuſes, & exceſſivement utiles. Mon but n'eſt à préſent que de raconter ce qui m'arriva pendant un ſéjour d'environ neuf mois dans ce merveilleux empire.

Quinze jours après que j'eus obtenu ma liberté, Keldreſal, ſecrétaire d'état, pour le département des affaires particulières, ſe rendit chez moi, ſuivi d'un ſeul domeſtique. Il ordonna que ſon carroſſe l'attendît à quelque diſtance, & me pria de lui donner un entretien d'une heure. Je lui offris de me coucher, afin

qu'il pût être de niveau à mon oreille ; mais il aima mieux que je le tinsse dans ma main pendant la conversation. Il commença par me faire des complimens sur ma liberté, & me dit qu'il pouvoit se flatter d'y avoir un peu contribué ; puis il ajouta que sans l'intérêt que la cour y avoit, je ne l'eusse pas sitôt obtenue : car, dit-il, quelque florissant que notre état paroisse aux étrangers, nous avons deux grands fléaux à combattre, une faction puissante au-dedans, & au-dehors l'invasion dont nous sommes menacés par un ennemi formidable. A l'égard du premier, il faut que vous sachiez que depuis plus de soixante & dix lunes, il y a eu deux partis opposés dans cet empire, sous les noms de Trameckſan & Slameckſan, termes empruntés des hauts & bas talons de leurs souliers, par lesquels ils se distinguent. On prétend, il est vrai, que les hauts talons sont les plus conformes à notre ancienne constitution ; mais quoi qu'il en soit, sa majesté a résolu de ne se servir que des bas talons dans l'administration du gouvernement, & dans toutes les charges qui sont à la disposition de la couronne : vous pouvez même remarquer que les talons de sa majesté impériale, sont plus bas au moins d'un Drurr, que ceux de sa cour. (Drurr est environ la quatorzième partie d'un pouce).

péril eſt beaucoup plus grand quand les miniſtres eux-mêmes reçoivent ordre de ſignaler leur adreſſe ; car, en faiſant des efforts extraordinaires pour ſe ſurpaſſer eux-mêmes, & pour l'emporter ſur les autres, ils ſont preſque toujours des chûtes dangereuſes. On m'aſſura qu'un an avant mon arrivée, Flimnap ſe ſeroit infailliblement caſſé la tête en tombant, ſi un des couſſins du roi ne l'eût préſervé.

Il y a un autre divertiſſement qui n'eſt que pour l'empereur, l'impératrice, & pour le premier miniſtre. L'empereur met ſur une table trois fils de ſoie fort déliée, longs de ſix pouces; l'un eſt cramoiſi, le ſecond jaune, & le troiſième blanc. Ces fils ſont propoſés comme des prix, à ceux que l'empereur veut diſtinguer par une marque ſingulière de ſa faveur. La cérémonie eſt faite dans la grande chambre d'audience de ſa majeſté, où les concurrens ſont obligés de donner une preuve de leur habileté, telle que je n'ai rien vu de ſemblable dans aucun autre pays de l'ancien ou du nouveau monde.

L'empereur tient un bâton, les deux bouts paralleles à l'horizon, tandis que les concurrents s'avançant ſucceſſivement, ſautent pardeſſus le bâton. Quelquefois l'empereur tient un bout, & ſon premier miniſtre tient l'autre ; quelquefois le miniſtre le tient tout ſeul. Celui

qui réussit mieux, & montre plus d'agilité & de souplesse en sautant est, récompensé de la soie cramoisie. La jaune est donnée au second, & la blanche au troisième. Ces fils, dont ils font des baudriers, leur servent dans la suite d'ornement, & les distinguant du vulgaire, leur inspirent une noble fierté.

L'empereur ayant un jour donné ordre à une partie de son armée, logée dans sa capitale & aux environs, de se tenir prête, voulut se réjouir d'une façon très-singulière. Il m'ordonna de me tenir debout comme un colosse, mes deux pieds aussi éloignés l'un de l'autre que je les pourrois étendre commodément. Ensuite il commanda à son général, vieux capitaine fort expérimenté, de ranger les troupes en ordre de bataille, & de les faire passer en revue entre mes deux jambes, l'infanterie par vingt-quatre de front, & la cavalerie par seize, tambours battans, enseignes déployées, & piques hautes. Ce corps étoit composé de trois mille hommes d'infanterie, & de mille de cavalerie. Sa majesté prescrivit, sous peine de mort, à tous les soldats, d'observer dans la marche la bienséance la plus exacte à l'égard de ma personne, ce qui néanmoins n'empêcha pas quelques-uns des jeunes officiers, de lever en haut leurs yeux, en passant au-dessous de moi. Et pour confesser

la vérité, ma culotte étoit alors dans un si mauvais état, qu'elle leur donna occasion d'éclater de rire.

J'avois présenté ou envoyé tant de mémoires & de requêtes pour ma liberté, que sa majesté à la fin proposa l'affaire, premiérement au conseil des dépêches, & puis au conseil d'état, où il n'y eut d'opposition que de la part du ministre Skyresh-Bolgolam, qui jugea à propos, sans aucun sujet, de se déclarer contre moi. Mais tout le reste du conseil me fut favorable, & l'empereur appuya leur avis. Ce ministre, qui étoit Galbet, c'est-à-dire, grand amiral, avoit mérité la confiance de son maître, par son habileté dans les affaires; mais il étoit d'un esprit aigre & fantasque. Il obtint que les articles, touchant les conditions auxquelles je devois être mis en liberté, seroient dressés par lui-même. Ces articles me furent apportés par Skyresh-Bolgolam en personne, accompagné de deux sous-secrétaires, & de plusieurs gens de distinction. On me dit d'en promettre l'observation par serment, prêté d'abord à la façon de mon pays, & ensuite à la manière ordonnée par leurs loix, qui fut de tenir l'orteil de mon pied droit dans ma main gauche, de mettre le doigt du milieu de ma main droite sur le haut de ma tête, & le pouce sur la pointe de mon

S. M. Impériale mettant sa confiance en votre valeur, & ayant une haute idée de vos forces, m'a commandé de vous faire ce détail au sujet de ses affaires, afin de savoir quelles sont vos dispositions à son égard.

Je répondis au secrétaire, que je le priois d'assurer l'empereur de mes très-humbles respects, & de lui faire savoir que j'étois prêt à sacrifier ma vie pour défendre sa personne sacrée & son empire, contre toutes les entreprises & invasions de ses ennemis. Il me quitta fort satisfait de ma réponse.

CHAPITRE V.

L'auteur, par un stratagème très-extraordinaire, s'oppose à une descente des ennemis. L'empereur lui confère un grand titre d'honneur. Les ambassadeurs arrivent de la part de l'empereur de Blefuscu, pour demander la paix. Le feu prend à l'appartement de l'impératrice : l'auteur contribue beaucoup à éteindre l'incendie.

L'EMPIRE de Blefuscu est une île située au nord-nord-est de Lilliput, dont elle n'est séparée que par un canal qui a quatre cents toises de large. Je ne l'avois pas encore vu, & sur l'a-

vis d'une descente projettée, je me gardois bien de paroître de ce côté-là, de peur d'être découvert par quelques-uns des vaisseaux de l'ennemi.

Je fis part à l'empereur d'un projet que j'avois formé depuis peu, pour me rendre maître de toute la flotte des ennemis, qui selon le rapport de ceux que nous envoyions à la découverte, étoit dans le port prête à mettre à la voile au premier vent favorable. Je consultai les plus expérimentés dans la marine, pour apprendre d'eux quelle étoit la profondeur du canal; & ils me dirent qu'au milieu, dans la plus haute marée, il étoit profond de 70 glumgluffs(c'est-à-dire, environ six pieds, selon la mesure de l'Europe,) & le reste de 50 glumgluffs au plus. Je m'en allai secrettement vers la côte nord-est, vis à-vis de Blefuscu; & me couchant derrière une colline, je tirai ma lunette, & vis la flotte de l'ennemi composée de cinquante vaisseaux de guerre, & d'un grand nombre de vaisseaux de transport. M'étant ensuite retiré, je donnai ordre de fabriquer une grande quantité de cables les plus forts qu'on pourroit, avec des barres de fer. Les cables devoient être environ de le grosseur d'une double ficelle, & les barres de la longueur & de la grosseur d'une aiguille à tricoter. Je triplai le cable pour le rendre en-

core plus fort, & pour la même raison, je tortillai ensemble trois des barres de fer, & attachai à chacune un crochet. Je retournai à la côte de nord-est, & mettant bas mon juste-au-corps, mes souliers, & mes bas, j'entrai dans la mer. Je marchai d'abord dans l'eau avec toute la vîtesse que je pus, & ensuite je nageai au milieu, environ quinze toises, jusqu'à ce que j'eusse trouvé pied. J'arrivai à la flotte en moins d'une demi-heure : les ennemis furent si frappés à mon aspect, qu'ils sautèrent tous hors de leurs vaisseaux comme des grenouilles, & s'enfuirent à terre : ils paroissoient être au nombre de 30000 hommes. Je pris alors mes cables, & attachant un crochet au trou de la proue de chaque vaisseau, je passai mes cables dans les crochets. Pendant que je travaillois, l'ennemi fit une décharge de plusieurs milliers de flèches, dont un grand nombre m'atteignit au visage & aux mains, & qui, outre la douleur excessive qu'elles me causèrent, me troublèrent fort dans mon ouvrage. Ma plus grande appréhension étoit pour mes yeux que j'aurois infailliblement perdus, si je ne me fusse promptement avisé d'un expédient. J'avois dans un de mes goussets une paire de lunettes, que je tirai & attachai à mon nez, aussi fortement que je pus. Armé de cette façon, comme d'une espèce de casque, je pour-

poursuivis mon travail en dépit de la grêle continuelle de flèches qui tomboit sur moi. Ayant placé tous les crochets, je commençai à tirer, mais ce fut inutilement; tous les vaisseaux étoient à l'ancre. Je coupai aussi-tôt avec mon couteau tous les cables auxquels étoient attachées les ancres; ce qu'ayant achevé en peu de tems, je tirai aisément cinquante des plus gros vaisseaux, & les entraînai avec moi.

Les Blefuscudiens, qui n'avoient point d'idée de ce que je projettois, furent également surpris & confus. Ils m'avoient vu couper les cables, & avoient cru que mon dessein n'étoit que de les laisser flotter au gré du vent & de la marée, & de les faire heurter l'un contre l'autre; mais quand ils me virent entraîner toute la flotte à la fois, ils jettèrent des cris de rage & de désespoir.

Ayant marché quelque-tems, & me trouvant hors de la portée des traits, je m'arrêtai un peu pour tirer toutes les flèches qui s'étoient attachées à mon visage & à mes mains; puis conduisant ma prise, je tâchai de me rendre au port impérial de Lilliput.

L'empereur avec toute sa cour étoit sur le bord de la mer, attendant le succès de mon entreprise. Ils voyoient de loin avancer une flotte sous la forme d'un grand croissant; mais

comme j'étois dans l'eau jusqu'au cou, ils ne s'appercevoient pas que c'étoit moi qui la conduisoit vers eux.

L'empereur crut donc que j'avois péri, & que la flotte de l'ennemi s'approchoit pour faire une descente. Mais ses craintes furent bientôt dissipées; car ayant pris pied, on me vit à la tête de tous les vaisseaux, & on m'entendit crier d'une voix forte: vive le très-puissant empereur de Lilliput. Ce prince, à mon arrivée, me donna des louanges infinies, & sur le champ me créa Nardac, qui est le plus haut titre d'honneur parmi eux.

Sa majesté me pria de prendre des mesures pour amener dans ses ports tous les autres vaisseaux de l'ennemi. L'ambition de ce prince ne lui faisoit prétendre rien moins que de se rendre maître de tout l'empire de Blefuscu, de le réduire en province de son empire, & de le faire gouverner par un viceroi; de faire périr tous les exilés Gros-Boutiens, & de contraindre tous ses peuples à casser les œufs par le petit bout, ce qui l'auroit fait parvenir à la monarchie universelle. Mais je tâchai de le détourner de ce dessein par plusieurs raisonnemens fondés sur la politique & sur la justice; & je protestai hautement que je ne serois jamais l'instrument dont il se serviroit, pour opprimer la liberté d'un

peuple libre, noble & courageux. Quand on eut délibéré sur cette affaire dans le conseil, la plus saine partie fut de mon avis.

Cette déclaration ouverte & hardie, étoit si opposée aux projets & à la politique de sa majesté impériale, qu'il étoit difficile qu'il pût me le pardonner. Il en parla dans le conseil d'une manière très-artificieuse, & mes ennemis secrets s'en prévalurent pour me perdre. Tant il est vrai que les services les plus importans rendus aux souverains, sont bien peu de chose lorsqu'ils sont suivis du refus de servir aveuglément leurs passions.

Environ trois semaines après mon expédition éclatante, il arriva une ambassade solemnelle de Blefuscu, avec des propositions de paix. Le traité fut bientôt conclu à des conditions très-avantageuses pour l'empereur. L'ambassade étoit composée de six seigneurs, avec une suite de cinq cents personnes; & on peut dire que leur entrée fut conforme à la grandeur de leur maître & à l'importance de leur négociation.

Après la conclusion du traité, leurs excellences étant averties secrettement des bons offices que j'avois rendus à leur nation, par la manière dont j'avois parlé à l'empereur, me rendirent une visite en cérémonie. Ils commencèrent par me faire beaucoup de complimens

ſur ma valeur & ſur ma généroſité, & m'invitèrent, au nom de leur maître, à paſſer dans ſon royaume. Je les remerciai, & les priai de me faire l'honneur de préſenter mes très-humbles reſpects à S. M. Blefuſcudienne, dont les vertus éclatantes étoient répandues par tout l'univers. Je promis de me rendre auprès de ſa perſonne royale, avant que de retourner dans mon pays.

Peu de jours après je demandai à l'empereur la permiſſion de faire mes complimens au grand roi de Blefuſcu : il me répondit froidement qu'il le vouloit bien.

J'ai oublié de dire que les ambaſſadeurs m'avoient parlé avec le ſecours d'un interprète. Les langues des deux empires ſont très-différentes l'une de l'autre : chacune des deux nations vante l'antiquité, la beauté & la force de ſa langue, & mépriſe l'autre. Cependant l'empereur, fier de l'avantage qu'il avoit remporté ſur les Blefuſcudiens, par la priſe de leur flotte, obligea les ambaſſadeurs à préſenter leurs lettres de créance, & à faire leur harangue dans la langue Lilliputienne, & il faut avouer qu'à raiſon du trafic & du commerce qui eſt entre les deux royaumes, de la réception réciproque des exilés, & de l'uſage où ſont les Lilliputiens d'envoyer leur jeune nobleſſe dans

le Blefuscu, afin de s'y polir & d'y apprendre les exercices, il y a très-peu de personnes de distinction dans l'empire de Lilliput, & encore moins de négocians ou de matelots dans les places maritimes qui ne parlent les deux langues.

J'eus alors occasion de rendre à sa majesté impériale un service très-signalé. Je fus un jour réveillé sur le minuit, par les cris d'une foule de peuple assemblé à la porte de mon hôtel: j'entendis le mot burgum répété plusieurs fois. Quelques-uns de la cour de l'empereur, s'ouvrant un passage à travers la foule, me prièrent de venir incessamment au palais, où l'appartement de l'impératrice étoit en feu par la faute d'une de ses dames qui s'étoit endormie en lisant un poëme Blefuscudien. Je me levai à l'instant, & me transportai au palais avec assez de peine, sans néanmoins fouler personne aux pieds. Je trouvai qu'on avoit déja appliqué des échelles aux murailles de l'appartement, & qu'on étoit bien fourni de seaux; mais l'eau étoit assez éloignée. Ces seaux étoient environ de la grosseur d'un dez à coudre, & le pauvre peuple en fournissoit avec toute la diligence qu'il pouvoit. L'incendie commençoit à croître, & un palais si magnifique auroit été infailliblement réduit en cendres, si, par une présence

d'esprit peu ordinaire, je ne me fusse tout-à-coup avisé d'un expédient. Le soir précédent j'avois bu en grande abondance d'un vin blanc appellé Glimigrim, qui vient d'une province de Blefuscu, & qui est très-diurétique. Je me mis donc à uriner en si grande abondance, & j'appliquai l'eau si à propos & si adroitement aux endroits convenables, qu'en trois minutes le feu fut tout-à-fait éteint, & que le reste de ce superbe édifice, qui avoit coûté des sommes immenses, fut préservé d'un fatal embrasement.

J'ignorois si l'empereur me sauroit gré du service que je venois de lui rendre; car, par les loix fondamentales de l'empire, c'étoit un crime capital & digne de mort, de faire de l'eau dans l'étendue du palais impérial: mais je fus rassuré, lorsque j'appris que S. M. avoit donné ordre au grand juge de m'expédier des lettres de grace. Mais on m'apprit que l'impératrice, concevant la plus grande horreur de ce que je venois de faire, s'étoit transportée au côté le plus éloigné de la cour, & qu'elle étoit déterminée à ne jamais loger dans des appartemens que j'avois osé souiller par une action malhonnête & impudente.

CHAPITRE VI.

Les mœurs des habitans de Lilliput, leur littérature; leurs loix, leurs coutumes & leur manière d'élever les enfans.

QUOIQUE j'aie le dessein de renvoyer la description de cet empire à un traité particulier, je crois cependant devoir en donner ici au lecteur quelque idée générale. Comme la taille ordinaire des gens du pays est un peu moins haute que de six pouces, il y a une proportion exacte dans tous les autres animaux, aussi-bien que dans les plantes & dans les arbres. Par exemple, les chevaux & les bœufs les plus hauts, sont de quatre à cinq pouces; les moutons d'un pouce & demi, plus ou moins; leurs oies environ de la grosseur d'un moineau; en sorte que leurs insectes étoient presque invisibles pour moi; mais la nature a su ajuster les yeux des habitans de Lilliput, à tous les objets qui leur sont proportionnés. Pour faire connoître combien leur vue est perçante, à l'égard des objets qui sont proches, je dirai que je vis une fois avec plaisir un cuisinier habile, plumant une alouette qui n'étoit pas si grosse qu'une mouche ordi-

pires de Lilliput & de Blefuscu. Ces deux formidables puissances ont, comme j'allois vous dire, été engagées pendant trente-six lunes dans une guerre très-opiniâtre dont voici le sujet. Tout le monde convient que la manière primitive de casser les œufs avant que nous les mangions, est de les casser au gros bout; mais l'aïeul de sa majesté régnante, pendant qu'il étoit enfant, sur le point de manger un œuf, eut le malheur de couper un de ses doigts, sur quoi l'empereur son père donna un arrêt pour ordonner à tous ses sujets, sous de griéves peines, de casser leurs œufs par le petit bout. Le peuple fut si irrité de cette loi, que nos historiens racontent qu'il y eut à cette occasion six révoltes, dans lesquelles un empereur perdit la vie, & un autre la couronne. Ces dissentions intestines furent toujours fomentées par les souverains de Blefuscu; & quand les soulevemens furent réprimés, les coupables se réfugièrent dans cet empire. On suppute que onze mille hommes ont, à différentes fois, aimé mieux souffrir la mort, que de se soumettre à la loi de casser leurs œufs par le petit bout. Plusieurs centaines de gros volumes ont été écrits & publiés sur cette matière, mais les livres des Gros-Boutiens ont été défendus depuis long-tems, & tout leur parti a été déclaré par les loix, incapable de

posséder des charges. Pendant la suite continuelle de ces troubles, les empereurs de Blefuscu ont souvent fait des remontrances par leurs ambassadeurs, nous accusant de faire un crime, en violant un précepte fondamental de notre grand prophète Lustrogg, dans le cinquante-quatrième chapitre du Brundecral (ce qui est leur alcoran;) cependant cela a été jugé n'être qu'une interprétation du sens du texte, dont voici les mots: que tous les fidèles casseront leurs œufs au bout le plus commode. On doit, à mon avis, laisser décider à la conscience de chacun, quel est le bout le plus commode; ou au moins, c'est à l'autorité du souverain magistrat d'en décider. Or les Gros-Boutiens exilés ont trouvé tant de crédit dans la cour de l'empereur de Blefuscu, & tant de secours & d'appui dans notre pays même, qu'une guerre très-sanglante a régné entre les deux empires, pendant trente-six lunes à ce sujet, avec différens succès. Dans cette guerre nous avons perdu quarante vaisseaux de ligne, & un bien plus grand nombre de petits vaisseaux, avec trente mille de nos meilleurs matelots & soldats: l'on compte que la perte de l'ennemi n'est pas moins considérable. Quoi qu'il en soit, on arme à présent une flotte très-redoutable, & on se prépare à faire une descente sur nos côtes. Or

excès de corruption : témoin cet usage honteux d'obtenir les grandes charges en dansant sur la corde, & les marques de distinction en sautant par-dessus un bâton. Le lecteur doit observer que cet indigne usage fut introduit par le père de l'empereur régnant.

L'ingratitude est parmi ces peuples un crime énorme, comme nous apprenons dans l'histoire, qu'il l'a été autrefois aux yeux de quelques nations vertueuses. Celui, disent les Lilliputiens, qui rend de mauvais offices à son bienfaiteur même, doit être nécessairement l'ennemi de tous les autres hommes.

Les Lilliputiens jugent que le père & la mère ne doivent point être chargés de l'éducation de leurs propres enfans ; & il y a dans chaque ville des séminaires publics, où tous les pères & les mères (excepté les paysans & les ouvriers) sont obligés d'envoyer leurs enfans, de l'un & de l'autre sexe, pour être élevés & formés. Quand ils sont parvenus à l'âge de vingt lunes, on les suppose dociles & capables d'apprendre. Les écoles sont de différentes espèces, suivant la différence du rang & du sexe. Des maîtres habiles forment les enfans pour un état de vie conforme à leur naissance, à leurs propres talens, & à leurs intentions.

Les séminaires pour les mâles d'une naissance

illustre, sont pourvus de maîtres sérieux & savans. L'habillement & la nouriture des enfans sont simples. On leur inspire des principes d'honneur, de justice, de courage, de modestie, de clémence, de religion & d'amour pour la patrie. Ils sont habillés par des hommes jusqu'à l'âge de quatre ans; & après cet âge, ils sont obligés de s'habiller eux mêmes, de quelque grande qualité qu'ils soient. Il ne leur est permis de prendre leurs divertissemens, qu'en la présence d'un maître; par-là ils évitent ces funestes impressions de folie & de vices, qui commencent de si bonne heure à corrompre les mœurs & les inclinations de la jeunesse. On permet à leurs père & mère de les voir deux fois par an: la visite ne peut durer qu'une heure, avec la liberté de baiser leur fils en entrant & en sortant; mais un maître qui est toujours présent en ces occasions ne leur permet pas de parler secrettement à leur fils, de le flatter, de le caresser, ni de lui donner des bijoux, ou des dragées & des confitures.

Dans les séminaires pour les femelles, les jeunes filles de qualité sont élevées presque comme les garçons; elles sont habillées par des domestiques de leur sexe; mais toujours en présence d'une maîtresse, jusqu'à ce qu'elles ayent atteint l'âge de cinq ans, qu'elles s'habillent

elles-mêmes. Lorſque l'on découvre que les nourrices ou les femmes de chambre entretiennent ces petites filles d'hiſtoires extravagantes, de contes inſipides, ou capables de leur faire peur (ce qui eſt en Angleterre fort ordinaire aux gouvernantes,) elles ſont fouettées publiquement trois fois par toute la ville, emprisonnées pendant un an, & exilées pendant leur vie dans l'endroit le plus déſert du pays. Ainſi les jeunes filles, parmi ces peuples, ſont auſſi honteuſes que les hommes, d'être lâches & ſottes, elles mépriſent tous les ornemens extérieurs, & n'ont égard qu'à la bienſéance, & à la propreté. Leurs exercices ne ſont pas tout-à-fait ſi violens que ceux des garçons, & on les fait un peu étudier; car on leur apprend auſſi les ſciences & les belles lettres. C'eſt une maxime parmi eux, qu'une femme devant être pour ſon mari une compagnie toujours agréable, elle doit s'orner l'eſprit qui ne vieillit point.

Les Lilliputiens ſont perſuadés autrement que nous ne le ſommes en Europe, que rien ne demande plus de ſoin & d'application que l'éducation des enfans. Il eſt aiſé, diſent-ils, d'en faire, comme il eſt aiſé de ſemer & de planter. Mais de conſerver certaines plantes, de les faire croître heureuſement, de les défendre contre

les rigueurs de l'hiver, contre les ardeurs & les orages de l'été, contre les attaques des insectes, de leur faire enfin porter des fruits en abondance; c'est l'effet de l'attention & des peines d'un jardinier habile.

Ils prennent garde que le maître ait plutôt un esprit bien fait qu'un esprit sublime, plutôt des mœurs que de la science. Ils ne peuvent souffrir ces maîtres qui étourdissent sans cesse les oreilles de leurs disciples, de combinaisons grammaticales, de discussions frivoles, de remarques puériles; & qui pour leur apprendre l'ancienne langue de leur pays, (qui n'a que peu de rapport à celle qu'on y parle aujourd'hui) accablent leur esprit de regles & d'exceptions, & laissent là l'usage & l'exercice, pour farcir leur mémoire de principes superflus & de préceptes épineux. Ils veulent que le maître se familiarise avec dignité, rien n'étant plus contraire à la bonne éducation, que le pédantisme & le sérieux affecté. Il doit, selon eux, plutôt s'abaisser que s'élever devant son disciple; & ils jugent l'un plus difficile que l'autre, parce qu'il faut souvent plus d'effort & de vigueur, & toujours plus d'attention, pour descendre sûrement, que pour monter.

Ils prétendent que les maîtres doivent bien plus s'appliquer à former l'esprit des jeunes gens

pour la conduite de la vie, qu'à l'enrichir de connoissances curieuses, presque toujours inutiles. On leur apprend donc de bonne heure à être sages & philosophes, afin que dans la saison même des plaisirs, ils sachent les goûter philosophiquement. N'est-il pas ridicule, disent-ils, de n'en connoître la nature & le vrai usage que lorsqu'on y est devenu inhabile; d'apprendre à vivre, quand la vie est presque passée, & de commencer à être homme, lorsqu'on va cesser de l'être?

On leur propose des récompenses pour l'aveu ingénu & sincère de leurs fautes, & ceux qui savent mieux raisonner sur leurs propres défauts, obtiennent des graces & des honneurs. On veut qu'ils fassent souvent des questions sur tout ce qu'ils entendent, & on punit très-sévérement ceux qui, à la vue d'une chose extraordinaire & remarquable, témoignent peu d'étonnement & de curiosité.

On leur recommande d'être très-fidèles, très-soumis, très-attachés au prince, mais d'un attachement général & de devoir, & non d'aucun attachement particulier, qui blesse souvent la conscience, & toujours la liberté, & qui expose à de grands malheurs.

Les maîtres d'histoire se mettent moins en peine d'apprendre à leurs éleves la date de tel ou

ou tel événement, que de leur peindre le caractère, les bonnes & les mauvaises qualités des rois, des généraux d'armée & des ministres. Ils croyent qu'il leur importe assez peu de savoir, qu'en telle année & en tel mois, telle bataille a été donnée; mais qu'il leur importe de considérer, combien les hommes dans tous les siècles sont barbares, brutaux, injustes, sanguinaires, toujours prêts à prodiguer leur propre vie sans nécessité, & attenter sur celle des autres sans raison; combien les combats deshonorent l'humanité, & combien les motifs doivent être puissants, pour en venir à cette extrêmité funeste. Ils regardent l'histoire de l'esprit humain comme la meilleure de toutes, & ils apprennent moins aux jeunes gens à retenir les faits qu'à en juger.

Ils veulent que l'amour des sciences soit borné, & que chacun choisisse le genre d'étude qui convient le plus à son inclination & à son talent. Ils font aussi peu de cas d'un homme qui étudie trop, que d'un homme qui mange trop, persuadés que l'esprit a ses indigestions comme le corps. Il n'y a que l'empereur seul qui ait une vaste & nombreuse bibliotheque: à l'egard de quelques particuliers qui en ont de trop grandes, on les regarde comme des ânes chargés de livres.

La philoſophie chez ces peuples eſt très-gaie, & ne conſiſte pas en ergotiſmes, comme dans nos écoles. Ils ne ſavent ce que c'eſt que Baroco & Baralipton, que Catégories, que termes de la première & de la ſeconde intention, & autres ſottiſes épineuſes de la dialectique, qui n'apprennent pas plus à raiſonnèr qu'à danſer. Leur philoſophie conſiſte à établir des principes infaillibles, qui conduiſent l'eſprit à préférer l'état médiocre d'un honnête homme, aux richeſſes & au faſte d'un financier, & les victoires remportées ſur ſes paſſions, à celles d'un conquérant. Elle leur apprend à vivre durement, & à fuir tout ce qui accoutume les ſens à la volupté, tout ce qui rend l'ame trop dépendante du corps, & affoiblit ſa liberté. Au reſte, on leur repréſente toujours la vertu, comme une choſe aiſée & agréable.

On les exhorte à bien choiſir leur état de vie, & on tâche de leur faire prendre celui qui leur convient le mieux, ayant moins d'égard aux facultés de leurs parens, qu'aux facultés de leur ame; en ſorte que le fils d'un laboureur eſt quelquefois miniſtre d'état, & le fils d'un ſeigneur eſt marchand.

Ces peuples n'eſtiment la phyſique & les mathématiques, qu'autant que ces ſciences ſont avantageuſes à la vie, & au progrès des arts

utiles. En général, ils se mettent peu en peine de connoître toutes les parties de l'univers, & aiment moins à raisonner sur l'ordre & le mouvement des corps physiques, qu'à jouir de la nature sans l'examiner. A l'égard de la métaphysique, ils la regardent comme une source de visions & de chimères.

Ils haïssent l'affectation dans le langage, & le style précieux, soit en prose, soit en vers, & ils jugent qu'il est aussi impertinent de se distinguer par sa manière de parler, que par celle de s'habiller. Un auteur qui quitte le style pur, clair & sérieux, pour employer un jargon bisarre & guindé, & des métaphores recherchées & inouies, est couru & hué dans les rues comme un masque de carnaval.

On cultive parmi eux le corps & l'ame tout à la fois, parce qu'il s'agit de dresser un homme, & que l'on ne doit pas former l'un sans l'autre. C'est, selon eux, une couple de chevaux ensemble qu'il faut conduire à pas égaux. Tandis que vous ne formez (disent-ils) que l'esprit d'un enfant, son extérieur devient grossier & impoli : tandis que vous ne lui formez que le corps, la stupidité & l'ignorance s'emparent de son esprit.

Il est défendu aux maîtres de châtier les enfans par la douleur; ils le font par le retranche-

ment de quelque douceur ſenſible, par la honte, & ſur-tout par la privation de deux ou trois leçons, ce qui les mortifie extrêmement, parce qu'on les abandonne à eux-mêmes, & qu'on fait ſemblant de ne les pas juger dignes d'inſtruction. La douleur, ſelon eux, ne ſert qu'à les rendre timides, défaut très-préjudiciable, & dont on ne guérit jamais.

CHAPITRE VII.

L'auteur ayant reçu avis qu'on lui vouloit faire ſon procès, pour crime de lèze-majeſté, s'enfuit dans le royaume de Blefuſcu.

AVANT que je parle de ma ſortie de l'empire de Lilliput, il ſera peut-être à propos d'inſtruire le lecteur d'une intrigue ſecrette qui ſe forma contre moi.

J'étois peu fait au manège de la cour, & la baſſeſſe de mon état m'avoit refuſé les diſpoſitions néceſſaires pour devenir un habile courtiſan, quoique pluſieurs, d'auſſi baſſe extraction que moi, ayent ſouvent réuſſi à la cour, & y ſoient parvenus aux plus grands emplois, mais auſſi n'avoient-ils pas peut-être la même délicateſſe que moi ſur la probité & ſur l'honneur.

Quoi qu'il en soit, pendant que je me disposois à partir pour me rendre auprès de l'empereur de Blefuscu, une personne de grande considération à la cour, & à qui j'avois rendu des services importans, me vint trouver secrétement pendant la nuit, & entra chez moi avec sa chaise, sans se faire annoncer. Les porteurs furent congédiés; je mis la chaise avec son excellence dans la poche de mon juste-au-corps; & donnant ordre à un domestique de tenir la porte de ma maison fermée, je mis la chaise sur la table, & je m'assis auprès. Après les premiers complimens, remarquant que l'air de ce seigneur étoit triste & inquiet, & lui en ayant demandé la raison, il me pria de le vouloir bien écouter sur un sujet qui intéressoit mon honneur & ma vie.

Je vous apprends, me dit-il, qu'on a convoqué depuis peu plusieurs comités secrets à votre sujet, & que depuis deux jours sa majesté a pris une fâcheuse résolution.

Vous n'ignorez pas que Skyriesh Bolgolam (galbet ou grand amiral) a presque toujours été votre ennemi mortel depuis votre arrivée ici. Je n'en sais pas la cause; mais sa haine s'est fort augmentée depuis votre expédition contre la flotte de Blefuscu: comme amiral il est jaloux de ce grand succès. Ce seigneur de con-

cert avec Flimnap grand tréforier, Limtoc le général, Lalcon le grand-chambellan, & Balmuff le grand-juge, ont dreffé des articles pour vous faire votre procès en qualité de criminel de leze-majefté, & comme coupable de plufieurs autres grands crimes.

Cet exorde me frappa tellement, que j'allois l'interrompre, quand il me pria de ne rien dire & de l'écouter; & il continua ainfi.

Pour reconnoître les fervices que vous m'avez rendus, je me fuis fait inftruire de tout le procès, & j'ai obtenu une copie des articles: c'eft une affaire dans laquelle je rifque ma tête pour votre fervice.

Articles de l'accufation intentée contre Quinbus Fleftrin (l'Homme-Montagne).

ARTICLE PREMIER.

D'AUTANT que par une loi portée fous le règne de fa majefté impériale Cabin Deffar Plune, il eft ordonné que quiconque fera de l'eau dans l'étendue du palais impérial, fera fujet aux peines & châtiment du crime de lèze majefté, & que malgré cela ledit Quinbus Fleftrin, par un violement ouvert de ladite loi, fous le prétexte d'éteindre le feu allumé dans l'appartement de la chère impériale époufe de

S. M. auroit malicieusement, traîtreusement & diaboliquement, par la décharge de sa vessie, éteint ledit feu allumé dans ledit appartement, étant alors entré dans l'étendue dudit palais impérial.

ARTICLE II.

Que ledit Quinbus Flestrin, ayant amené la flotte royale de Blefuscu dans notre port impérial; & lui ayant été ensuite enjoint par sa majesté impériale, de se rendre maître de tous les autres vaisseaux dudit royaume de Blefuscu, & de le réduire à la forme d'une province qui pût être gouvernée par un viceroi de notre pays, & de faire périr & mourir non-seulement tous les Gros-Boutiens exilés, mais aussi tous le peuple de cet empire, qui ne voudroit incessamment quitter l'hérésie Gros-Boutienne; ledit Flestrin, comme un traître rebelle à sa très-heureuse impériale majesté, auroit présenté une requête pour être dispensé dudit service, sous le prétexte frivole d'une répugnance de se mêler de contraindre les consciences, & d'opprimer la liberté d'un peuple innocent.

ARTICLE III.

Que certains ambassadeurs étant venus depuis peu de la cour de Blefuscu, pour demander la paix à S. M. ledit Flestrin, comme un sujet dé-

loyal, auroit secouru, aidé, soulagé & régalé lesdits ambassadeurs, quoiqu'il les connût pour être ministres d'un prince qui venoit d'être récemment l'ennemi déclaré de sa majesté impériale, & dans une guerre ouverte contre sadite majesté.

ARTICLE IV.

Que ledit Quinbus Flestrin, contre le devoir d'un fidèle sujet, se disposeroit actuellement à faire un voyage à la cour de Blefuscu, pour lequel il n'a reçu qu'une permission verbale de sa majesté impériale; & sous prétexte de ladite permission, se proposeroit témérairement & perfidement de faire ledit voyage, & de secourir, soulager & aider le roi de Blefuscu.

Il y a encore d'autres articles, ajouta-t-il, mais ce sont les plus importans dont je viens de vous lire un abrégé.

Dans les différentes délibérations sur cette accusation, il faut avouer que sa majesté a fait voir sa modération, sa douceur & son équité représentant plusieurs fois vos services, & tâchant de diminuer vos crimes. Le trésorier & l'amiral ont opiné qu'on devoit vous faire mourir d'une mort cruelle & ignominieuse, en mettant le feu à votre hôtel pendant la nuit; & le général devoit vous attendre avec vingt mille hommes armés de fleches empoisonnées, pour

vous frapper au visage & aux mains. Des ordres secrets devoient être donnés à quelques-uns de vos domestiques, pour répandre un suc venimeux sur vos chemises, lequel vous auroit fait bientôt déchirer vôtre propre chair, & mourir dans des tourmens excessifs. Le général s'est rendu au même avis : ensorte que pendant quelque tems, la pluralité des voix a été contre vous; mais sa majesté, résolue de vous sauver la vie, a gagné le suffrage du chambellan.

Sur ces entrefaites Reldresal, premier secrétaire d'état pour les affaires secretes, a reçu ordre de l'empereur de donner son avis: ce qu'il a fait conformément à celui de sa majesté, & certainement il a bien justifié l'estime que vous avez pour lui. Il a reconnu que vos crimes étoient grands, mais qu'ils méritoient néanmoins quelque indulgence. Il a dit que l'amitié qui étoit entre vous & lui, étoit si connue, que peut-être on pourroit le croire prévenu en votre faveur; que cependant, pour obéir au commandement de sa majesté, il vouloit dire son avis avec franchise & liberté : que si sa majesté, en considération de vos services, & suivant la douceur de son esprit, vouloit bien vous sauver la vie, & se contenter de vous faire crever les deux yeux, il jugeoit avec soumission que, par cet expédient, la justice pourroit

être en quelque ſorte ſatisfaite, & que tout le monde applaudiroit à la clémence de l'empereur, auſſi bien qu'à la procédure équitable & généreuſe de ceux qui avoient l'honneur d'être ſes conſeillers: que la perte de vos yeux ne feroit point d'obſtacle à votre force corporelle, par laquelle vous pourriez être encore utile à S. M.; que l'aveuglement ſert à augmenter le courage, en nous cachant les périls; que l'eſprit en devient plus recueilli & plus diſpoſé à la découverte de la vérité: que la crainte que vous aviez pour vos yeux étoit la plus grande difficulté que vous aviez eue à ſurmonter en vous rendant maître de la flotte ennemie, & que ce ſeroit aſſez que vous viſſiez par les yeux des autres, puiſque les plus puiſſans princes ne voyent pas autrement.

Cette propoſition fut reçue avec un déplaiſir extrême par toute l'aſſemblée: l'amiral Bolgolam tout en feu ſe leva, & tranſporté de fureur, dit qu'il étoit étonné que le ſecrétaire oſât opiner pour la conſervation de la vie d'un traître; que les ſervices que vous aviez rendus étoient, ſelon les véritables maximes d'état, des crimes énormes; que vous, qui étiez capable d'éteindre tout-à-coup un incendie en arroſant d'urine le palais de S. M. (ce qu'il ne pouvoit rappeller ſans horreur,) pourriez quelqu'autrefois, par

le même moyen, inonder le palais & toute la ville, ayant une pompe énorme disposée à cet effet; & que la même force qui vous avoit mis en état d'entraîner toute la flotte de l'ennemi pourroit servir à la reconduire, sur le premier mécontentement, à l'endroit d'où vous l'aviez tirée. Qu'il avoit des raisons très-fortes de penser que vous étiez Gros-Boutien au fond de votre cœur; & parce que la trahison commence au cœur avant qu'elle paroisse dans les actions, comme Gros-Boutien, il vous déclara formellement traître & rebelle, & insista qu'on devoit sans délai vous faire mourir.

Le trésorier fut du même avis. Il fit voir à quelles extrémités les finances de S. M. étoient réduites par la dépense de votre entretien; ce qui deviendroit bientôt insoutenable. Que l'expédient proposé par le secrétaire, de vous crever les yeux, loin d'être un remède contre ce mal, l'augmenteroit selon toutes les apparences, comme il paroît par l'usage ordinaire d'aveugler certaines volailles, qui après cela mangent encore plus, & s'engraissent plus promptement. Que sa majesté sacrée, & le conseil, qui étoient vos juges, étoient dans leurs propres consciences persuadés de votre crime; ce qui étoit une preuve plus que suffisante pour vous condamner à mort, sans avoir recours à des preuves

formelles, requises par la lettre rigide de la loi.

Mais S. M. impériale étant absolument déterminée à ne vous point faire mourir, dit gracieusement que, puisque le conseil jugeoit la perte de vos yeux un châtiment trop léger, on pourroit en ajouter un autre. Et votre ami le secrétaire priant avec soumission d'être écouté encore pour répondre à ce que le trésorier avoit objecté touchant la grande dépense que sa majesté faisoit pour votre entretien, dit que son excellence, qui avoit la seule disposition des finances de l'empereur, pourroit remédier facilement à ce mal, en diminuant votre table peu-à-peu; & que par ce moyen, faute d'une quantité suffisante de nourriture, vous deviendriez foible & languissant, & perdriez l'appétit, & bientôt après la vie.

Ainsi par la grande amitié du secrétaire toute l'affaire a été terminée à l'amiable; les ordres précis ont été donnés pour tenir secret le dessein de vous faire peu-à-peu mourir de faim. L'arrêt, pour vous crever les yeux, a été enregistré dans le greffe du conseil, personne ne s'y opposant, si ce n'est l'amiral Bolgolam. Dans trois jours le secrétaire aura ordre de se rendre chez vous, & de lire les articles de votre accusation en votre présence, & puis de vous faire savoir la grande clémence & la grace de S. M.

& du conſeil, en ne vous comdamnant qu'à la perte de vos yeux, à laquelle ſa majeſté ne doute pas que vous ne vous ſoumettiez avec la reconnoiſſance & l'humilité qui conviennent. Vingt des chirurgiens de ſa majeſté ſe rendront à ſa ſuite, & exécuteront l'opération par la décharge adroite de pluſieurs fleches très-aiguës dans les prunelles de vos yeux, lorſque vous ſerez couché à terre. C'eſt à vous à prendre les meſures convenables que votre prudence vous ſuggérera. Pour moi, afin de prevenir les ſoupçons, il faut que je m'en retourne auſſi ſecrétement que je ſuis venu.

Son excellence me quitta, & je reſtai ſeul livré aux inquiétudes. C'étoit un uſage introduit par ce prince, & par ſon miniſtre (très-différent à ce qu'on m'aſſure de l'uſage des premiers tems) qu'après que la cour avoit ordonné un ſupplice, pour ſatisfaire le reſſentiment du ſouverain, ou la malice d'un favori, l'empereur devoit faire une harangue à tout ſon conſeil, parlant de ſa douceur & de ſa clémence comme de qualités reconnues de tout le monde. La harangue de l'empereur à mon ſujet fut bientôt publiée par-tout l'empire, & rien n'inſpira tant de terreur au peuple que ces éloges de la clémence de ſa majeſté, parce qu'on avoit remarqué que plus ces éloges

étoient amplifiés, plus le ſupplice étoit ordinairement cruel & injuſte. Et à mon égard, il faut avouer que n'étant pas deſtiné par ma naiſſance ou par mon éducation à être homme de cour, j'entendois ſi peu les affaires, que je ne pouvois décider ſi l'arrêt porté contre moi étoit doux ou rigoureux, juſte ou injuſte. Je ne ſongeai point à demander la permiſſion de me défendre, j'aimai autant être condamné ſans être entendu. Car ayant autrefois vu pluſieurs procès ſemblables, je les avois toujours vu terminés ſelon les inſtructions données aux juges, & au gré des accuſateurs accrédités & puiſſants.

J'eus quelqu'envie de faire de la réſiſtance; car étant en liberté, toutes les forces de cet empire ne ſeroient pas venues à-bout de moi, & j'aurois pu facilement à coups de pierres battre & renverſer la capitale; mais je rejettai auſſi-tôt ce projet avec horreur, me reſſouvenant du ſerment que j'avois prêté à S. M., des graces que j'avois reçues d'elle, & de la haut dignité de Nardac qu'elle m'avoit conférée. D'ailleurs, je n'avois pas aſſez pris l'eſprit de la cour, pour me perſuader que les rigueurs de S. M. m'acquittoient de toutes les obligations que je lui avois.

Enfin je pris une réſolution, qui, ſelon les

apparences, sera censurée de quelques personnes avec justice; car je confesse que ce fut une grande témérité à moi, & un très-mauvais procédé de ma part, d'avoir voulu conserver mes yeux, ma liberté & ma vie, malgré les ordres de la cour. Si j'avois mieux connu le caractère des princes & des ministres d'état, que j'ai depuis observés dans plusieurs autres cours, & leur méthode de traiter des accusés moins criminels que moi, je me serois soumis sans difficulté à une peine si douce. Mais emporté par le feu de la jeunesse, & ayant eu ci-devant la permission de S. M. impériale de me rendre auprès du roi de Blefuscu, je me hâtai, avant l'expiration de trois jours, d'envoyer une lettre à mon ami le secrétaire, par laquelle je lui faisois savoir la résolution que j'avois prise, de partir ce jour-là même pour Blefuscu, suivant la permission que j'avois obtenue; & sans attendre la réponse, je m'avancai, vers la côte de l'île où étoit la flotte. Je me saisis d'un gros vaisseau de guerre, j'attachai un cable à la proue, & levant les ancres, je me deshabillai, je mis mon habit (avec ma couverture que j'avois apportée sous mon bras) sur le vaisseau, & le tirant après moi, tantôt guéant, tantôt nageant, j'arrivai au port-royal de Blefuscu, où le peuple m'avoit attendu longtems. On m'y

fournit deux guides pour me conduire à la capitale, qui porte le même nom. Je les tins dans mes mains, jusqu'à ce que je fusse arrivé à cent toises de la porte de la ville, & je les priai de donner avis de mon arrivée à un des secrétaires d'état, & de lui faire savoir que j'attendois les ordres de sa majesté. Je reçus réponse au bout d'une heure, que sa majesté, avec toute la maison royale, venoit pour me recevoir. Je m'avançai cinquante toises; le roi & sa suite descendirent de leurs chevaux; & la reine avec les dames sortirent de leurs carosses, & je n'apperçus pas qu'ils eussent peur de moi. Je me couchai à terre pour baiser les mains du roi & de la reine. Je dis à sa majesté que j'étois venu suivant ma promesse, & avec la permission de l'empereur mon maître, pour avoir l'honneur de voir un si puissant prince, & pour lui offrir tous les services qui dépendoient de moi, & qui ne seroient pas contraires à ce que je devois à mon souverain, mais sans parler de ma disgrace.

Je n'ennuyerai point le lecteur du détail de ma réception à la cour, qui fut conforme à la générosité d'un si grand prince, ni des incommodités que j'essuyai, faute d'une maison & d'un lit, étant obligé de me coucher à terre enveloppé de ma couverture.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

L'auteur, par un accident heureux, trouve le moyen de quitter Blefuscu; &, après quelques difficultés, retourne dans sa patrie.

TROIS jours après mon arrivée, me promenant par curiosité vers le côté de l'île qui regarde le nord-est, je découvris à une demi-lieue de distance dans la mer, quelque chose qui me sembla être un bateau renversé. Je tirai mes souliers & mes bas, & allant dans l'eau cent ou cent cinquante toises, je vis que l'objet s'approchoit par la force de la marée, & je connus alors que c'étoit une chaloupe, qui, à ce que je crus, pouvoit avoir été détachée d'un vaisseau par quelque tempête : sur quoi je revins incessamment à la ville, & priai sa majesté de me prêter vingt des plus grands vaisseaux qui lui restoient depuis la perte de sa flotte, & trois mille matelots, sous les ordres du vice-amiral. Cette flotte mit à la voile, faisant le tour, pendant que j'allai par le chemin le plus court à la côte, où j'avois premièrement decouvert la chaloupe. Je trouvai que la marée l'avoit poussée encore plus près du rivage. Quand les vaisseaux m'eurent joint, je me dé-

pouillai de mes habits, me mis dans l'eau, & m'avançai jusqu'à 50 toises de la chaloupe, après quoi je fus obligé de nager, jusqu'à ce que je l'eusse atteinte. Les matelots, me jettèrent un cable, dont j'attachai un bout à un trou sur le devant du bateau, & l'autre bout à un vaisseau de guerre: mais je ne pus continuer mon ouvrage, perdant pied dans l'eau. Je me mis donc à nager derrière la chaloupe & à la pousser en avant avec une de mes mains; en sorte qu'à la faveur de la marée, je m'avançai tellement vers le rivage, que je pus avoir le menton hors de l'eau, & trouver pied. Je me reposai deux ou trois minutes, & puis je poussai le bateau encore, jusqu'à ce que la mer ne fût pas plus haute que mes aisselles, & alors la plus grande fatigue étant passée, je pris d'autres cables apportés dans un des vaisseaux, & les attachant premièrement au bateau, & puis à neuf des vaisseaux qui m'attendoient, le vent étant assez favorable, & les matelots m'aidant, je fis en sorte que nous arrivâmes à vingt toises du rivage; & la mer s'étant retirée, je gagnai la chaloupe à pied sec, & avec le secours de deux mille hommes, & celui des cordes & des machines, je vins à bout de la relever, & trouvai qu'elle n'avoit été que très-peu endommagée.

Je fus dix jours à faire entrer ma chaloupe dans le port-royal de Blefuscu, où il s'amassa un grand concours de peuple, plein d'étonnement à la vue d'un vaisseau si prodigieux. Je dis au roi que ma bonne fortune m'avoit fait rencontrer ce vaisseau pour me transporter à quelque autre endroit, d'où je pourrois retourner dans mon pays natal; & je priai sa majesté de vouloir bien donner ses ordres, pour mettre ce vaisseau en état de me servir, & de me permettre de sortir de ses états; ce qu'après quelques plaintes obligeantes, il lui plut de m'accorder.

J'étois fort surpris que l'empereur de Lilliput, depuis mon départ, n'eût fait aucunes recherches à mon sujet; mais j'appris que sa majesté impériale, ignorant que j'avois eu avis de ses desseins, s'imaginoit que je n'étois allé à Blefuscu, que pour accomplir ma promesse, suivant la permission qu'il m'en avoit donnée, & que je reviendrois dans peu de jours. Mais à la fin, ma longue absence le mit en peine; & ayant tenu conseil avec le trésorier & le reste de la cabale, une personne de qualité fut dépêchée avec une copie des articles dressés contre moi. L'envoyé avoit des instructions pour représenter au souverain de Blefuscu, la grande douceur de son maître, qui s'étoit contenté de

loyal, auroit ſecouru, aidé, ſoulagé & régalé leſdits ambaſſadeurs, quoiqu'il les connût pour être miniſtres d'un prince qui venoit d'être récemment l'ennemi déclaré de ſa majeſté impériale, & dans une guerre ouverte contre ſadite majeſté.

ARTICLE IV.

Que ledit Quinbus Fleſtrin, contre le devoir d'un fidèle ſujet, ſe diſpoſeroit actuellement à faire un voyage à la cour de Bleſuſcu, pour lequel il n'a reçu qu'une permiſſion verbale de ſa majeſté impériale ; & ſous prétexte de ladite permiſſion, ſe propoſeroit témérairement & perfidement de faire ledit voyage, & de ſecourir, ſoulager & aider le roi de Bleſuſcu.

Il y a encore d'autres articles, ajouta-t-il, mais ce ſont les plus importans dont je viens de vous lire un abrégé.

Dans les différentes délibérations ſur cette accuſation, il faut avouer que ſa majeſté a fait voir ſa modération, ſa douceur & ſon équité repréſentant pluſieurs fois vos ſervices, & tâchant de diminuer vos crimes. Le tréſorier & l'amiral ont opiné qu'on devoit vous faire mourir d'une mort cruelle & ignominieuſe, en mettant le feu à votre hôtel pendant la nuit ; & le général devoit vous attendre avec vingt mille hommes armés de fleches empoiſonnées, pour

vous frapper au visage & aux mains. Des ordres secrets devoient être donnés à quelques-uns de vos domestiques, pour répandre un suc venimeux sur vos chemises, lequel vous auroit fait bientôt déchirer vôtre propre chair, & mourir dans des tourmens excessifs. Le général s'est rendu au même avis : ensorte que pendant quelque tems, la pluralité des voix a été contre vous ; mais sa majesté, résolue de vous sauver la vie, a gagné le suffrage du chambellan.

Sur ces entrefaites Reldresal, premier secrétaire d'état pour les affaires secretes, a reçu ordre de l'empereur de donner son avis : ce qu'il a fait conformément à celui de sa majesté, & certainement il a bien justifié l'estime que vous avez pour lui. Il a reconnu que vos crimes étoient grands, mais qu'ils méritoient néanmoins quelque indulgence. Il a dit que l'amitié qui étoit entre vous & lui, étoit si connue, que peut-être on pourroit le croire prévenu en votre faveur ; que cependant, pour obéir au commandement de sa majesté, il vouloit dire son avis avec franchise & liberté : que si sa majesté, en considération de vos services, & suivant la douceur de son esprit, vouloit bien vous sauver la vie, & se contenter de vous faire crever les deux yeux, il jugeoit avec soumission que, par cet expédient, la justice pourroit

être en quelque ſorte ſatisfaite, & que tout le monde applaudiroit à la clémence de l'empereur, auſſi bien qu'à la procédure équitable & généreuſe de ceux qui avoient l'honneur d'être ſes conſeillers: que la perte de vos yeux ne feroit point d'obſtacle à votre force corporelle, par laquelle vous pourriez être encore utile à S. M.; que l'aveuglement ſert à augmenter le courage, en nous cachant les périls; que l'eſprit en devient plus recueilli & plus diſpoſé à la découverte de la vérité: que la crainte que vous aviez pour vos yeux étoit la plus grande difficulté que vous aviez eue à ſurmonter en vous rendant maître de la flotte ennemie, & que ce ſeroit aſſez que vous viſſiez par les yeux des autres, puiſque les plus puiſſans princes ne voyent pas autrement.

Cette propoſition fut reçue avec un déplaiſir extrême par toute l'aſſemblée: l'amiral Bolgolam tout en feu ſe leva, & tranſporté de fureur, dit qu'il étoit étonné que le ſecrétaire oſât opiner pour la converſation de la vie d'un traître; que les ſervices que vous aviez rendus étoient, ſelon les véritables maximes d'état, des crimes énormes; que vous, qui étiez capable d'éteindre tout-à-coup un incendie en arroſant d'urine le palais de S. M. (ce qu'il ne pouvoit rappeller ſans horreur,) pourriez quelqu'autrefois, par

multiplier l'eſpèce : je me fournis auſſi de foin & de bled. J'aurois été bien aiſe d'emmener ſix des gens du pays, mais le roi ne le voulut pas permettre ; & outre une très-exacte viſite de mes poches, ſa majeſté me fit donner ma parole d'honneur, que je n'emporterois aucun de ſes ſujets, quand même ce ſeroit de leur propre conſentement, & à leur requête.

Ayant ainſi préparé toutes choſes, je mis à la voile le vingt-quatrième jour de ſeptembre 1701, ſur les ſix heures du matin ; & quand j'eus fait quatre lieues tirant vers le nord, le vent étant au ſud-eſt, ſur les ſix heures du ſoir, je découvris une petite île, longue d'environ une demi-lieue vers le nord-oueſt. Je m'avançai & jettai l'ancre vers la côte de l'île qui étoit à l'abri du vent : elle me parut inhabitée. Je pris des rafraîchiſſemens & m'allai repoſer : je dormis environ ſix heures, car le jour commença à paroître deux heures après que je fus éveillé. Je déjeûnai, & le vent étant favorable, je levai l'ancre, & fis la même route que le jour précédent, guidé par mon compas de poche. C'étoit mon deſſein de me rendre, s'il étoit poſſible, à une de ces îles, que je croyois avec raiſon, ſituées au nord-eſt de la terre de Van-Diémen. Je ne découvris rien ce jour-là ; mais le lendemain, ſur les trois heures après midi, quand

formelles, requises par la lettre rigide de la loi

Mais S. M. impériale étant absolument déterminée à ne vous point faire mourir, dit gracieusement que, puisque le conseil jugeoit la perte de vos yeux un châtiment trop léger, on pourroit en ajouter un autre. Et votre ami le secrétaire priant avec soumission d'être écouté encore pour répondre à ce que le trésorier avoit objecté touchant la grande dépense que sa majesté faisoit pour votre entretien, dit que son excellence, qui avoit la seule disposition des finances de l'empereur, pourroit remédier facilement à ce mal, en diminuant votre table peu-à-peu; & que par ce moyen, faute d'une quantité suffisante de nourriture, vous deviendriez foible & languissant, & perdriez l'appétit, & bientôt après la vie.

Ainsi par la grande amitié du secrétaire toute l'affaire a été terminée à l'amiable; les ordres précis ont été donnés pour tenir secret le dessein de vous faire peu-à-peu mourir de faim. L'arrêt, pour vous crever les yeux, a été enregistré dans le greffe du conseil, personne ne s'y opposant, si ce n'est l'amiral Bolgolam. Dans trois jours le secrétaire aura ordre de se rendre chez vous, & de lire les articles de votre accusation en votre présence, & puis de vous faire savoir la grande clémence & la grace de S. M.

tirai mes vaches & mes moutons de ma poche, ce qui le jetta dans un grand étonnement, en lui faisant voir la vérité de ce que je lui venois de raconter. Je lui montrai les pièces d'or que m'avoit données le roi de Blefuscu, aussi-bien que le portrait de sa majesté en grand, avec plusieurs autres raretés de ce pays. Je lui donnai deux bourses de deux cens Spruggs chacune, & promis, à notre arrivée en Angleterre, de lui faire présent d'une vache & d'une brebis pleine.

Je n'entretiendrai point le lecteur du détail de ma route; nous arrivâmes aux Dunes le 13 d'avril 1702. Je n'eus qu'un seul malheur, c'est que les rats du vaisseau emportèrent une de mes brebis. Je débarquai le reste de mon bétail en santé, & le mis paître dans un parterre de jeu de boule à Greenwich.

Pendant le peu de tems que je restai en Angleterre, je fis un profit considérable, en montrant mes petits animaux à plusieurs gens de qualité, & même au peuple; & avant que je commençasse mon second voyage, je les vendis six cens livres sterlings. Depuis mon dernier retour, j'en ai inutilement cherché la race que je croyois considérablement augmentée, surtout les moutons; j'espérois que cela tourneroit à l'avantage de nos manufactures de laine, par la finesse des toisons.

étoient amplifiés, plus le ſupplice étoit ordinairement cruel & injuſte. Et à mon égard, il faut avouer que n'étant pas deſtiné par ma naiſſance ou par mon éducation à être homme de cour, j'entendois ſi peu les affaires, que je ne pouvois décider ſi l'arrêt porté contre moi étoit doux ou rigoureux, juſte ou injuſte. Je ne ſongeai point à demander la permiſſion de me défendre, j'aimai autant être condamné ſans être entendu. Car ayant autrefois vu pluſieurs procès ſemblables, je les avois toujours vu terminés ſelon les inſtructions données aux juges, & au gré des accuſateurs accrédités & puiſſants.

J'eus quelqu'envie de faire de la réſiſtance; car étant en liberté, toutes les forces de cet empire ne ſeroient pas venues à-bout de moi, & j'aurois pu facilement à coups de pierres battre & renverſer la capitale; mais je rejettai auſſi-tôt ce projet avec horreur, me reſſouvenant du ſerment que j'avois prêté à S. M., des graces que j'avois reçues d'elle, & de la haut dignité de Nardac qu'elle m'avoit conférée. D'ailleurs, je n'avois pas aſſez pris l'eſprit de la cour, pour me perſuader que les rigueurs de S. M. m'acquittoient de toutes les obligations que je lui avois.

Enfin je pris une réſolution, qui, ſelon les

apparences, sera censurée de quelques personnes avec justice; car je confesse que ce fut une grande témérité à moi, & un très-mauvais procédé de ma part, d'avoir voulu conserver mes yeux, ma liberté & ma vie, malgré les ordres de la cour. Si j'avois mieux connu le caractère des princes & des ministres d'état, que j'ai depuis observés dans plusieurs autres cours, & leur méthode de traiter des accusés moins criminels que moi, je me serois soumis sans difficulté à une peine si douce. Mais emporté par le feu de la jeunesse, & ayant eu ci-devant la permission de S. M. impériale de me rendre auprès du roi de Blefuscu, je me hâtai, avant l'expiration de trois jours, d'envoyer une lettre à mon ami le secrétaire, par laquelle je lui faisois savoir la résolution que j'avois prise, de partir ce jour-là même pour Blefuscu, suivant la permission que j'avois obtenue; & sans attendre la réponse, je m'avancai, vers la côte de l'île où étoit la flotte. Je me saisis d'un gros vaisseau de guerre, j'attachai un cable à la proue, & levant les ancres, je me deshabillai, je mis mon habit (avec ma couverture que j'avois apportée sous mon bras) sur le vaisseau, & le tirant après moi, tantôt guéant, tantôt nageant, j'arrivai au port-royal de Blefuscu, où le peuple m'avoit attendu longtems. On m'y

fournit deux guides pour me conduire à la capitale, qui porte le même nom. Je les tins dans mes mains, jusqu'à ce que je fusse arrivé à cent toises de la porte de la ville, & je les priai de donner avis de mon arrivée à un des secrétaires d'état, & de lui faire savoir que j'attendois les ordres de sa majesté. Je reçus réponse au bout d'une heure, que sa majesté, avec toute la maison royale, venoit pour me recevoir. Je m'avançai cinquante toises; le roi & sa suite descendirent de leurs chevaux; & la reine avec les dames sortirent de leurs carosses, & je n'apperçus pas qu'ils eussent peur de moi. Je me couchai à terre pour baiser les mains du roi & de la reine. Je dis à sa majesté que j'étois venu suivant ma promesse, & avec la permission de l'empereur mon maître, pour avoir l'honneur de voir un si puissant prince, & pour lui offrir tous les services qui dépendoient de moi, & qui ne seroient pas contraires à ce que je devois à mon souverain, mais sans parler de ma disgrace.

Je n'ennuyerai point le lecteur du détail de ma réception à la cour, qui fut conforme à la générosité d'un si grand prince, ni des incommodités que j'essuyai, faute d'une maison & d'un lit, étant obligé de me coucher à terre enveloppé de ma couverture.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

L'auteur, par un accident heureux, trouve le moyen de quitter Blefuscu; &, après quelques difficultés, retourne dans sa patrie.

TROIS jours après mon arrivée, me promenant par curiosité vers le côté de l'île qui regarde le nord-est, je découvris à une demi-lieue de distance dans la mer, quelque chose qui me sembla être un bateau renversé. Je tirai mes souliers & mes bas, & allant dans l'eau cent ou cent cinquante toises, je vis que l'objet s'approchoit par la force de la marée, & je connus alors que c'étoit une chaloupe, qui, à ce que je crus, pouvoit avoir été détachée d'un vaisseau par quelque tempête: sur quoi je revins inceſſamment à la ville, & priai sa majesté de me prêter vingt des plus grands vaisseaux qui lui restoient depuis la perte de sa flotte, & trois mille matelots, sous les ordres du vice-amiral. Cette flotte mit à la voile, faisant le tour, pendant que j'allai par le chemin le plus court à la côte, où j'avois premièrement découvert la chaloupe. Je trouvai que la marée l'avoit poussée encore plus près du rivage. Quand les vaisseaux m'eurent joint, je me dé-

pouillai de mes habits, me mis dans l'eau, & m'avançai jusqu'à 50 toises de la chaloupe, après quoi je fus obligé de nager, jusqu'à ce que je l'eusse atteinte. Les matelots, me jettèrent un cable, dont j'attachai un bout à un trou sur le devant du bateau, & l'autre bout à un vaisseau de guerre : mais je ne pus continuer mon ouvrage, perdant pied dans l'eau. Je me mis donc à nager derrière la chaloupe & à la pousser en avant avec une de mes mains; en sorte qu'à la faveur de la marée, je m'avançai tellement vers le rivage, que je pus avoir le menton hors de l'eau, & trouver pied. Je me reposai deux ou trois minutes, & puis je poussai le bateau encore, jusqu'à ce que la mer ne fût pas plus haute que mes aisselles, & alors la plus grande fatigue étant passée, je pris d'autres cables apportés dans un des vaisseaux, & les attachant premièrement au bateau, & puis à neuf des vaisseaux qui m'attendoient, le vent étant assez favorable, & les matelots m'aidant, je fis en sorte que nous arrivâmes à vingt toises du rivage; & la mer s'étant retirée, je gagnai la chaloupe à pied sec, & avec le secours de deux mille hommes, & celui des cordes & des machines, je vins à bout de la relever, & trouvai qu'elle n'avoit été que très-peu endommagée.

Je fus dix jours à faire entrer ma chaloupe dans le port-royal de Blefuscu, où il s'amassa un grand concours de peuple, plein d'étonnement à la vue d'un vaisseau si prodigieux. Je dis au roi que ma bonne fortune m'avoit fait rencontrer ce vaisseau pour me transporter à quelque autre endroit, d'où je pourrois retourner dans mon pays natal; & je priai sa majesté de vouloir bien donner ses ordres, pour mettre ce vaisseau en état de me servir, & de me permettre de sortir de ses états; ce qu'après quelques plaintes obligeantes, il lui plut de m'accorder.

J'étois fort surpris que l'empereur de Lilliput, depuis mon départ, n'eût fait aucunes recherches à mon sujet; mais j'appris que sa majesté impériale, ignorant que j'avois eu avis de ses desseins, s'imaginoit que je n'étois allé à Blefuscu, que pour accomplir ma promesse, suivant la permission qu'il m'en avoit donnée, & que je reviendrois dans peu de jours. Mais à la fin, ma longue absence le mit en peine; & ayant tenu conseil avec le trésorier & le reste de la cabale, une personne de qualité fut dépêchée avec une copie des articles dressés contre moi. L'envoyé avoit des instructions pour représenter au souverain de Blefuscu, la grande douceur de son maître, qui s'étoit contenté de

me punir par la perte de mes yeux ; que je m'étois soustrait à la justice ; & que si je ne retournois pas dans deux jours, je serois dépouillé de mon titre de Nardac, & déclaré criminel de haute trahison. L'envoyé ajouta, que pour conserver la paix & l'amitié entre les deux empires, son maître espéroit que le roi de Blefuscu donneroit ordre de me faire reconduire à Lilliput, pieds & mains liés, pour être puni comme un traître.

Le roi de Blefuscu ayant pris trois jours pour délibérer sur cette affaire, rendit une réponse très-honnête & très-sage. Il représenta qu'à l'égard de me renvoyer lié, l'empereur n'ignoroit pas que cela étoit impossible ; que quoique je lui eusse enlevé sa flotte, il m'étoit redevable de plusieurs bons offices que je lui avois rendus par rapport au traité de paix. D'ailleurs qu'ils seroient bientôt l'un & l'autre délivrés de moi, parce que j'avois trouvé sur le rivage un vaisseau prodigieux, capable de me porter sur la mer, qu'il avoit donné ordre d'accommoder avec mon secours & suivant mes instructions, en sorte qu'il espéroit que dans peu de semaines les deux empires seroient débarrassés d'un fardeau si insupportable.

Avec cette réponse, l'envoyé retourna à Lilliput ; & le roi de Blefuscu me raconta tout

ce qui s'étoit paſſé, m'offrant en même-tems, mais ſecrétement & en confidence, ſa gracieuſe protection, ſi je voulois reſter à ſon ſervice. Quoique je cruſſe ſa propoſition ſincère, je pris la réſolution de ne me livrer jamais à aucun prince, ni à aucun miniſtre lorſque je me pourrois paſſer d'eux : c'eſt pourquoi après avoir témoigné à S. M. ma juſte reconnoiſſance de ſes intentions favorables, je la priai humblement de me donner mon congé, en lui diſant que puiſque la fortune, bonne ou mauvaiſe, m'avoit offert un vaiſſeau, j'étois réſolu de me livrer à l'océan, plutôt que d'être l'occaſion d'une rupture entre deux ſi puiſſans ſouverains. Le roi ne me parut pas offenſé de ce diſcours, & j'appris même qu'il étoit bien aiſe de ma réſolution, auſſi bien que la plûpart de ſes miniſtres.

Ces conſidérations m'engagèrent à partir un peu plutôt que je n'avois projetté ; & la cour, qui ſouhaitoit mon départ, y contribua avec empreſſement. Cinq cens ouvriers furent employés à faire deux voiles à mon bateau, ſuivant mes ordres, en doublant treize fois enſemble leur plus groſſe toile, & la matelaſſant. Je pris la peine de faire des cordes & des cables, en joignant enſemble dix, vingt, ou trente des plus forts des leurs. Une groſſe pierre, que

être en quelque ſorte ſatisfaite, & que tout le monde applaudiroit à la clémence de l'empereur, auſſi bien qu'à la procédure équitable & généreuſe de ceux qui avoient l'honneur d'être ſes conſeillers: que la perte de vos yeux ne feroit point d'obſtacle à votre force corporelle, par laquelle vous pourriez être encore utile à S. M.; que l'aveuglement ſert à augmenter le courage, en nous cachant les périls; que l'eſprit en devient plus recueilli & plus diſpoſé à la découverte de la vérité: que la crainte que vous aviez pour vos yeux étoit la plus grande difficulté que vous aviez eue à ſurmonter en vous rendant maître de la flotte ennemie, & que ce ſeroit aſſez que vous viſſiez par les yeux des autres, puiſque les plus puiſſans princes ne voyent pas autrement.

Cette propoſition fut reçue avec un déplaiſir extrême par toute l'aſſemblée : l'amiral Bolgolam tout en feu ſe leva, & tranſporté de fureur, dit qu'il étoit étonné que le ſecrétaire oſât opiner pour la converſation de la vie d'un traître; que les ſervices que vous aviez rendus étoient, ſelon les véritables maximes d'état, des crimes énormes; que vous, qui étiez capable d'éteindre tout-à-coup un incendie en arroſant d'urine le palais de S. M. (ce qu'il ne pouvoit rappeller ſans horreur,) pourriez quelqu'autrefois, par

Un des moissonneurs s'approchant à cinq toises du sillon où j'étois couché, me fit craindre qu'en faisant encore un pas je ne fusse écrasé sous son pied, ou coupé en deux par sa faucille : c'est pourquoi le voyant prêt de lever le pied & d'avancer, je me mis à jetter des cris pitoyables, & aussi forts que la frayeur dont j'étois saisi me le put permettre. Aussi-tôt le géant s'arrêta, & regardant autour & au-dessous de lui avec attention, enfin il m'apperçut. Il me considéra quelque tems avec la circonspection d'un homme qui tâche d'attrapper un petit animal dangereux, d'une manière qu'il n'en soit ni égratigné ni mordu, comme j'avois fait moi-même quelquefois à l'égard d'une belette en Angleterre. Enfin, il eut la hardiesse de me prendre par les deux fesses, & de me lever à une toise & demie de ses yeux, afin d'observer ma figure plus exactement. Je devinai son intention, & je résolus de ne faire aucune résistance, tandis qu'il me tenoit en l'air à plus de soixante pieds de terre, quoiqu'il me serrât très-cruellement les fesses, par la crainte qu'il avoit que je ne glissasse d'entre ses doigts. Tout ce que j'osai faire, fut de lever mes yeux vers le soleil, de mettre mes mains dans la posture d'un suppliant, & de dire quelques mots d'un accent très-humble & très-triste, conformément

formelles, requifes par la lettre rigide de la loi.

Mais S. M. impériale étant abfolument déterminée à ne vous point faire mourir, dit gracieufement que, puifque le confeil jugeoit la perte de vos yeux un châtiment trop léger, on pourroit en ajouter un autre. Et votre ami le fecrétaire priant avec foumiffion d'être écouté encore pour répondre à ce que le tréforier avoit objecté touchant la grande dépenfe que fa majefté faifoit pour votre entretien, dit que fon excellence, qui avoit la feule difpofition des finances de l'empereur, pourroit remédier facilement à ce mal, en diminuant votre table peu-à-peu; & que par ce moyen, faute d'une quantité fuffifante de nourriture, vous deviendriez foible & languiffant, & perdriez l'appétit, & bientôt après la vie.

Ainfi par la grande amitié du fecrétaire toute l'affaire a été terminée à l'amiable; les ordres précis ont été donnés pour tenir fecret le deffein de vous faire peu-à-peu mourir de faim. L'arrêt, pour vous crever les yeux, a été enregiftré dans le greffe du confeil, perfonne ne s'y oppofant, fi ce n'eft l'amiral Bolgolam. Dans trois jours le fecrétaire aura ordre de fe rendre chez vous, & de lire les articles de votre accufation en votre préfence, & puis de vous faire favoir la grande clémence & la grace de S. M.

mal qui me ressemblât. Ensuite il me plaça doucement à terre sur les quatre pattes; mais je me levai aussi-tôt, & marchai gravement, allant & venant, pour faire voir que je n'avois pas envie de m'enfuir. Ils s'assirent tous en rond autour de moi, pour mieux observer mes mouvemens: j'ôtai mon chapeau, & je fis une révérence très-soumise au paysan, je me jettai à ses genoux, je levai les mains & la tête, & je prononçai plusieurs mots aussi fortement que je pus. Je tirai une bourse pleine d'or de ma poche, & la lui présentai très-humblement. Il la reçut dans la paume de sa main, & la porta bien près de son œil pour voir ce que c'étoit, & ensuite la tourna plusieurs fois avec la pointe d'une épingle, qu'il tira de sa manche, mais il n'y comprit rien. Sur cela, je lui fis signe qu'il mît sa main à terre, & prenant la bourse, je l'ouvris & répandis toutes les pièces d'or dans sa main. Il y avoit six pièces Espagnoles de quatre pistoles chacune, sans compter vingt ou trente pièces plus petites. Je le vis mouiller son petit doigt sur sa langue, & lever une de mes pièces les plus grosses, & ensuite une autre; mais il me sembla tout-à-fait ignorer ce que c'étoit. Il me fit signe de les remettre dans ma bourse, & la bourse dans ma poche.

Le laboureur fut alors persuadé qu'il falloit

étoient amplifiés, plus le ſupplice étoit ordinairement cruel & injuſte. Et à mon égard, il faut avouer que n'étant pas deſtiné par ma naiſſance ou par mon éducation à être homme de cour, j'entendois ſi peu les affaires, que je ne pouvois décider ſi l'arrêt porté contre moi étoit doux ou rigoureux, juſte ou injuſte. Je ne ſongeai point à demander la permiſſion de me défendre, j'aimai autant être condamné ſans être entendu. Car ayant autrefois vu pluſieurs procès ſemblables, je les avois toujours vu terminés ſelon les inſtructions données aux juges, & au gré des accuſateurs accrédités & puiſſants.

J'eus quelqu'envie de faire de la réſiſtance; car étant en liberté, toutes les forces de cet empire ne ſeroient pas venues à-bout de moi, & j'aurois pu facilement à coups de pierres battre & renverſer la capitale; mais je rejettai auſſi-tôt ce projet avec horreur, me reſſouvenant du ſerment que j'avois prêté à S. M., des graces que j'avois reçues d'elle, & de la haut dignité de Nardac qu'elle m'avoit conférée. D'ailleurs, je n'avois pas aſſez pris l'eſprit de la cour, pour me perſuader que les rigueurs de S. M. m'acquittoient de toutes les obligations que je lui avois.

Enfin je pris une réſolution, qui, ſelon les

apparences, sera censurée de quelques personnes avec justice; car je confesse que ce fut une grande témérité à moi, & un très-mauvais procédé de ma part, d'avoir voulu conserver mes yeux, ma liberté & ma vie, malgré les ordres de la cour. Si j'avois mieux connu le caractère des princes & des ministres d'état, que j'ai depuis observés dans plusieurs autres cours, & leur méthode de traiter des accusés moins criminels que moi, je me serois soumis sans difficulté à une peine si douce. Mais emporté par le feu de la jeunesse, & ayant eu ci-devant la permission de S. M. impériale de me rendre auprès du roi de Blefuscu, je me hâtai, avant l'expiration de trois jours, d'envoyer une lettre à mon ami le secrétaire, par laquelle je lui faisois savoir la résolution que j'avois prise, de partir ce jour-là même pour Blefuscu, suivant la permission que j'avois obtenue; & sans attendre la réponse, je m'avancai, vers la côte de l'île où étoit la flotte. Je me saisis d'un gros vaisseau de guerre, j'attachai un cable à la proue, & levant les ancres, je me deshabillai, je mis mon habit (avec ma couverture que j'avois apportée sous mon bras) sur le vaisseau, & le tirant après moi, tantôt guéant, tantôt nageant, j'arrivai au port-royal de Blefuscu, où le peuple m'avoit attendu longtems. On m'y

fournit deux guides pour me conduire à la capitale, qui porte le même nom. Je les tins dans mes mains, jusqu'à ce que je fusse arrivé à cent toises de la porte de la ville, & je les priai de donner avis de mon arrivée à un des secrétaires d'état, & de lui faire savoir que j'attendois les ordres de sa majesté. Je reçus réponse au bout d'une heure, que sa majesté, avec toute la maison royale, venoit pour me recevoir. Je m'avançai cinquante toises; le roi & sa suite descendirent de leurs chevaux; & la reine avec les dames sortirent de leurs carosses, & je n'apperçus pas qu'ils eussent peur de moi. Je me couchai à terre pour baiser les mains du roi & de la reine. Je dis à sa majesté que j'étois venu suivant ma promesse, & avec la permission de l'empereur mon maître, pour avoir l'honneur de voir un si puissant prince, & pour lui offrir tous les services qui dépendoient de moi, & qui ne seroient pas contraires à ce que je devois à mon souverain, mais sans parler de ma disgrace.

Je n'ennuyerai point le lecteur du détail de ma réception à la cour, qui fut conforme à la générosité d'un si grand prince, ni des incommodités que j'essuyai, faute d'une maison & d'un lit, étant obligé de me coucher à terre enveloppé de ma couverture.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

L'auteur, par un accident heureux, trouve le moyen de quitter Blefuſcu ; &, après quelques difficultés, retourne dans ſa patrie.

TROIS jours après mon arrivée, me promenant par curioſité vers le côté de l'île qui regarde le nord-eſt, je découvris à une demi-lieue de diſtance dans la mer, quelque choſe qui me ſembla être un bateau renverſé. Je tirai mes ſouliers & mes bas, & allant dans l'eau cent ou cent cinquante toiſes, je vis que l'objet s'approchoit par la force de la marée, & je connus alors que c'étoit une chaloupe, qui, à ce que je crus, pouvoit avoir été détachée d'un vaiſſeau par quelque tempête : ſur quoi je revins inceſſamment à la ville, & priai ſa majeſté de me prêter vingt des plus grands vaiſſeaux qui lui reſtoient depuis la perte de ſa flotte, & trois mille matelots, ſous les ordres du vice-amiral. Cette flotte mit à la voile, faiſant le tour, pendant que j'allai par le chemin le plus court à la côte, où j'avois premièrement decouvert la chaloupe. Je trouvai que la marée l'avoit pouſſée encore plus près du rivage. Quand les vaiſſeaux m'eurent joint, je me dé-

pouillai de mes habits, me mis dans l'eau, & m'avançai jusqu'à 50 toises de la chaloupe, après quoi je fus obligé de nager, jusqu'à ce que je l'eusse atteinte. Les matelots, me jettèrent un cable, dont j'attachai un bout à un trou sur le devant du bateau, & l'autre bout à un vaisseau de guerre : mais je ne pus continuer mon ouvrage, perdant pied dans l'eau. Je me mis donc à nager derrière la chaloupe & à la pousser en avant avec une de mes mains ; en sorte qu'à la faveur de la marée, je m'avançai tellement vers le rivage, que je pus avoir le menton hors de l'eau, & trouver pied. Je me reposai deux ou trois minutes, & puis je poussai le bateau encore, jusqu'à ce que la mer ne fût pas plus haute que mes aisselles, & alors la plus grande fatigue étant passée, je pris d'autres cables apportés dans un des vaisseaux, & les attachant premièrement au bateau, & puis à neuf des vaisseaux qui m'attendoient, le vent étant assez favorable, & les matelots m'aidant, je fis en sorte que nous arrivâmes à vingt toises du rivage ; & la mer s'étant retirée, je gagnai la chaloupe à pied sec, & avec le secours de deux mille hommes, & celui des cordes & des machines, je vins à bout de la relever, & trouvai qu'elle n'avoit été que très-peu endommagée.

Je fus dix jours à faire entrer ma chaloupe dans le port-royal de Blefuſcu, où il s'amaſſa un grand concours de peuple, plein d'étonnement à la vue d'un vaiſſeau ſi prodigieux. Je dis au roi que ma bonne fortune m'avoit fait rencontrer ce vaiſſeau pour me tranſporter à quelque autre endroit, d'où je pourrois retourner dans mon pays natal; & je priai ſa majeſté de vouloir bien donner ſes ordres, pour mettre ce vaiſſeau en état de me ſervir, & de me permettre de ſortir de ſes états; ce qu'après quelques plaintes obligeantes, il lui plut de m'accorder.

J'étois fort ſurpris que l'empereur de Lilliput, depuis mon départ, n'eût fait aucunes recherches à mon ſujet; mais j'appris que ſa majeſté impériale, ignorant que j'avois eu avis de ſes deſſeins, s'imaginoit que je n'étois allé à Blefuſcu, que pour accomplir ma promeſſe, ſuivant la permiſſion qu'il m'en avoit donnée, & que je reviendrois dans peu de jours. Mais à la fin, ma longue abſence le mit en peine; & ayant tenu conſeil avec le tréſorier & le reſte de la cabale, une perſonne de qualité fut dépêchée avec une copie des articles dreſſés contre moi. L'envoyé avoit des inſtructions pour repréſenter au ſouverain de Blefuſcu, la grande douceur de ſon maître, qui s'étoit contenté de

me punir par la perte de mes yeux; que je m'étois soustrait à la justice; & que si je ne retournois pas dans deux jours, je serois dépouillé de mon titre de Nardac, & déclaré criminel de haute trahison. L'envoyé ajouta, que pour conserver la paix & l'amitié entre les deux empires, son maître espéroit que le roi de Blefuscu donneroit ordre de me faire reconduire à Lilliput, pieds & mains liés, pour être puni comme un traître.

Le roi de Blefuscu ayant pris trois jours pour délibérer sur cette affaire, rendit une réponse très-honnête & très-sage. Il représenta qu'à l'égard de me renvoyer lié, l'empereur n'ignoroit pas que cela étoit impossible; que quoique je lui eusse enlevé sa flotte, il m'étoit redevable de plusieurs bons offices que je lui avois rendus par rapport au traité de paix. D'ailleurs qu'ils seroient bientôt l'un & l'autre délivrés de moi, parce que j'avois trouvé sur le rivage un vaisseau prodigieux, capable de me porter sur la mer, qu'il avoit donné ordre d'accommoder avec mon secours & suivant mes instructions, en sorte qu'il espéroit que dans peu de semaines les deux empires seroient débarrassés d'un fardeau si insupportable.

Avec cette réponse, l'envoyé retourna à Lilliput; & le roi de Blefuscu me raconta tout

ce qui s'étoit paſſé, m'offrant en même-tems, mais ſecrétement & en confidence, ſa gracieuſe protection, ſi je voulois reſter à ſon ſervice. Quoique je cruſſe ſa propoſition ſincère, je pris la réſolution de ne me livrer jamais à aucun prince, ni à aucun miniſtre lorſque je me pourrois paſſer d'eux : c'eſt pourquoi après avoir témoigné à S. M. ma juſte reconnoiſſance de ſes intentions favorables, je la priai humblement de me donner mon congé, en lui diſant que puiſque la fortune, bonne ou mauvaiſe, m'avoit offert un vaiſſeau, j'étois réſolu de me livrer à l'océan, plutôt que d'être l'occaſion d'une rupture entre deux ſi puiſſans ſouverains. Le roi ne me parut pas offenſé de ce diſcours, & j'appris même qu'il étoit bien aiſe de ma réſolution, auſſi bien que la plûpart de ſes miniſtres.

Ces conſidérations m'engagèrent à partir un peu plutôt que je n'avois projetté ; & la cour, qui ſouhaitoit mon départ, y contribua avec empreſſement. Cinq cens ouvriers furent employés à faire deux voiles à mon bateau, ſuivant mes ordres, en doublant treize fois enſemble leur plus groſſe toile, & la matelaſſant. Je pris la peine de faire des cordes & des cables, en joignant enſemble dix, vingt, ou trente des plus forts des leurs. Une groſſe pierre, que

j'eus le bonheur de trouver, après une longue recherche, près le rivage de la mer, me servit d'ancre; j'eus le suif de trois cens bœufs pour graisser ma chaloupe, & pour d'autres usages. Je pris des peines infinies à couper les plus grands arbres pour en faire des rames & des mâts, en quoi cependant je fus aidé par les charpentiers des navires de sa majesté.

Au bout d'environ un mois, quand tout fut prêt, j'allai pour recevoir les ordres de sa majesté, & pour prendre congé d'elle. Le roi, accompagné de la maison royale, sortit du palais. Je me couchai sur le visage pour avoir l'honneur de lui baiser la main qu'il me donna très-gracieusement, aussi-bien que la reine & les jeunes princes du sang. Sa majesté me fit présent de cinquante bourses de deux cens *spruggs* chacune, avec son portrait en grand que je mis aussi-tôt dans un de mes gants pour le mieux conserver.

Je chargeai sur ma chaloupe cent bœufs & trois cens moutons, avec du pain & de la boisson à proportion, & une certaine quantité de viande cuite, aussi grande que quatre cens cuisiniers m'avoient pu fournir. Je pris avec moi six vaches & deux taureaux vivans, & un même nombre de brebis & de béliers, ayant dessein de les porter dans mon pays, pour en

multiplier l'espèce : je me fournis aussi de foin & de bled. J'aurois été bien aise d'emmener six des gens du pays, mais le roi ne le voulut pas permettre ; & outre une très-exacte visite de mes poches, sa majesté me fit donner ma parole d'honneur, que je n'emporterois aucun de ses sujets, quand même ce seroit de leur propre consentement, & à leur requête.

Ayant ainsi préparé toutes choses, je mis à la voile le vingt-quatrième jour de septembre 1701, sur les six heures du matin ; & quand j'eus fait quatre lieues tirant vers le nord, le vent étant au sud-est, sur les six heures du soir, je découvris une petite île, longue d'environ une demi-lieue vers le nord-ouest. Je m'avançai & jettai l'ancre vers la côte de l'île qui étoit à l'abri du vent : elle me parut inhabitée. Je pris des rafraîchissemens & m'allai reposer : je dormis environ six heures, car le jour commença à paroître deux heures après que je fus éveillé. Je déjeûnai, & le vent étant favorable, je levai l'ancre, & fis la même route que le jour précédent, guidé par mon compas de poche. C'étoit mon dessein de me rendre, s'il étoit possible, à une de ces îles, que je croyois avec raison, situées au nord-est de la terre de Van Diémen. Je ne découvris rien ce jour-là ; mais le lendemain, sur les trois heures après midi, quand

j'eus fait, ſelon mon calcul, environ vingt-quatre lieues, je découvris un navire faiſant route vers le ſud-eſt. Je mis toutes mes voiles; & au bout d'une demi-heure, le navire m'ayant apperçu, arbora ſon pavillon, & tira un coup de canon. Il n'eſt pas facile de repréſenter la joie que je reſſentis de l'eſpérance que j'eus de revoir encore une fois mon aimable pays, & les chers gages que j'y avois laiſſés. Le navire relâcha ſes voiles, & je le joignis à cinq ou ſix heures du ſoir, le 26 ſeptembre. J'étois tranſporté de joie de voir le pavillon d'Angleterre. Je mis mes vaches & mes moutons dans les poches de mon juſte-au-corps; & me rendis à bord avec toute ma petite cargaiſon de vivres. C'étoit un vaiſſeau marchand Anglois, revenant du Japon par les mers du nord & du ſud, commandé par le capitaine Jean Bidell de Deptfort, fort honnête homme & excellent marin. Il y avoit encore cinquante hommes ſur le vaiſſeau, parmi leſquels je rencontrai un de mes anciens camarades, nommé Pierre Williams, qui parla avantageuſement de moi au capitaine. Ce galant homme me fit un très-bon accueil, & me pria de lui apprendre d'où je venois & où j'allois, ce que je fis en peu de mots; mais il crut que la fatigue & les périls que j'avois courus, m'avoient fait tourner la tête; ſur quoi je

tirai mes vaches & mes moutons de ma poche, ce qui le jetta dans un grand étonnement, en lui faisant voir la vérité de ce que je lui venois de raconter. Je lui montrai les pièces d'or que m'avoit données le roi de Blefuscu, aussi-bien que le portrait de sa majesté en grand, avec plusieurs autres raretés de ce pays. Je lui donnai deux bourses de deux cens Spruggs chacune, & promis, à notre arrivée en Angleterre, de lui faire présent d'une vache & d'une brebis pleine.

Je n'entretiendrai point le lecteur du détail de ma route; nous arrivâmes aux Dunes le 13 d'avril 1702. Je n'eus qu'un seul malheur, c'est que les rats du vaisseau emportèrent une de mes brebis. Je débarquai le reste de mon bétail en santé, & le mis paître dans un parterre de jeu de boule à Greenwich.

Pendant le peu de tems que je restai en Angleterre, je fis un profit considérable, en montrant mes petits animaux à plusieurs gens de qualité, & même au peuple; & avant que je commençasse mon second voyage, je les vendis six cens livres sterlings. Depuis mon dernier retour, j'en ai inutilement cherché la race que je croyois considérablement augmentée, surtout les moutons; j'espérois que cela tourneroit à l'avantage de nos manufactures de laine, par la finesse des toisons.

Je ne reſtai que deux mois avec ma femme & ma fille. La paſſion inſatiable de voir les pays étrangers ne me permit pas d'être plus long tems ſédentaire. Je laiſſai quinze cens livres ſterlings à ma femme, & l'établis dans une bonne maiſon à Redriff. Je portai le reſte de ma fortune avec moi, partie en argent, & partie en marchandiſes, dans la vue d'augmenter mes fonds. Mon oncle Jean m'avoit laiſſé des terres proche d'Epping, de trente livres ſterlings de rente; & j'avois un long bail des taureaux noirs en Fetterlane, qui me fourniſſoit le même revenu: ainſi je ne courois pas riſque de laiſſer ma fille à la charité de la paroiſſe. Mon fils Jean, ainſi nommé du nom de ſon oncle, apprenoit le latin, & alloit au collège; & ma fille Eliſabeth (qui eſt à préſent mariée, & a des enfans) s'appliquoit au travail de l'aiguille. Je dis adieu à ma femme, à mon fils & à ma fille; &, malgré beaucoup de larmes qu'on verſa de part & d'autre, je montai courageuſement ſur l'Aventure, vaiſſeau marchand de trois cens tonneaux, commandé par le capitaine Jean Nicolas, de Leverpool.

apparences, sera censurée de quelques personnes avec justice; car je confesse que ce fut une grande témérité à moi, & un très-mauvais procédé de ma part, d'avoir voulu conserver mes yeux, ma liberté & ma vie, malgré les ordres de la cour. Si j'avois mieux connu le caractère des princes & des ministres d'état, que j'ai depuis observés dans plusieurs autres cours, & leur méthode de traiter des accusés moins criminels que moi, je me serois soumis sans difficulté à une peine si douce. Mais emporté par le feu de la jeunesse, & ayant eu ci-devant la permission de S. M. impériale de me rendre auprès du roi de Blefuscu, je me hâtai, avant l'expiration de trois jours, d'envoyer une lettre à mon ami le secrétaire, par laquelle je lui faisois savoir la résolution que j'avois prise, de partir ce jour-là même pour Blefuscu, suivant la permission que j'avois obtenue; & sans attendre la réponse, je m'avancai, vers la côte de l'île où étoit la flotte. Je me saisis d'un gros vaisseau de guerre, j'attachai un cable à la proue, & levant les ancres, je me deshabillai, je mis mon habit (avec ma couverture que j'avois apportée sous mon bras) sur le vaisseau, & le tirant après moi, tantôt guéant, tantôt nageant, j'arrivai au port-royal de Blefuscu, où le peuple m'avoit attendu longtems. On m'y

fournit deux guides pour me conduire à la capitale, qui porte le même nom. Je les tins dans mes mains, jusqu'à ce que je fusse arrivé à cent toises de la porte de la ville, & je les priai de donner avis de mon arrivée à un des secrétaires d'état, & de lui faire savoir que j'attendois les ordres de sa majesté. Je reçus réponse au bout d'une heure, que sa majesté, avec toute la maison royale, venoit pour me recevoir. Je m'avançai cinquante toises; le roi & sa suite descendirent de leurs chevaux; & la reine avec les dames sortirent de leurs carosses, & je n'apperçus pas qu'ils eussent peur de moi. Je me couchai à terre pour baiser les mains du roi & de la reine. Je dis à sa majesté que j'étois venu suivant ma promesse, & avec la permission de l'empereur mon maître, pour avoir l'honneur de voir un si puissant prince, & pour lui offrir tous les services qui dépendoient de moi, & qui ne seroient pas contraires à ce que je devois à mon souverain, mais sans parler de ma disgrace.

Je n'ennuyerai point le lecteur du détail de ma réception à la cour, qui fut conforme à la générosité d'un si grand prince, ni des incommodités que j'essuyai, faute d'une maison & d'un lit, étant obligé de me coucher à terre enveloppé de ma couverture.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

L'auteur, par un accident heureux, trouve le moyen de quitter Blefuscu; &, après quelques difficultés, retourne dans sa patrie.

TROIS jours après mon arrivée, me promenant par curiosité vers le côté de l'île qui regarde le nord-est, je découvris à une demi-lieue de distance dans la mer, quelque chose qui me sembla être un bateau renversé. Je tirai mes souliers & mes bas, & allant dans l'eau cent ou cent cinquante toises, je vis que l'objet s'approchoit par la force de la marée, & je connus alors que c'étoit une chaloupe, qui, à ce que je crus, pouvoit avoir été détachée d'un vaisseau par quelque tempête: sur quoi je revins incessamment à la ville, & priai sa majesté de me prêter vingt des plus grands vaisseaux qui lui restoient depuis la perte de sa flotte, & trois mille matelots, sous les ordres du vice-amiral. Cette flotte mit à la voile, faisant le tour, pendant que j'allai par le chemin le plus court à la côte, où j'avois premièrement decouvert la chaloupe. Je trouvai que la marée l'avoit poussée encore plus près du rivage. Quand les vaisseaux m'eurent joint, je me dé-

pouillai de mes habits, me mis dans l'eau, & m'avançai jusqu'à 50 toises de la chaloupe, après quoi je fus obligé de nager, jusqu'à ce que je l'eusse atteinte. Les matelots, me jettèrent un cable, dont j'attachai un bout à un trou sur le devant du bateau, & l'autre bout à un vaisseau de guerre : mais je ne pus continuer mon ouvrage, perdant pied dans l'eau. Je me mis donc à nager derrière la chaloupe & à la pousser en avant avec une de mes mains; en sorte qu'à la faveur de la marée, je m'avançai tellement vers le rivage, que je pus avoir le menton hors de l'eau, & trouver pied. Je me reposai deux ou trois minutes, & puis je poussai le bateau encore, jusqu'à ce que la mer ne fût pas plus haute que mes aisselles, & alors la plus grande fatigue étant passée, je pris d'autres cables apportés dans un des vaisseaux, & les attachant premièrement au bateau, & puis à neuf des vaisseaux qui m'attendoient, le vent étant assez favorable, & les matelots m'aidant, je fis en sorte que nous arrivâmes à vingt toises du rivage; & la mer s'étant retirée, je gagnai la chaloupe à pied sec, & avec le secours de deux mille hommes, & celui des cordes & des machines, je vins à bout de la relever, & trouvai qu'elle n'avoit été que très-peu endommagée.

Je fus dix jours à faire entrer ma chaloupe dans le port-royal de Blefuſcu, où il s'amaſſa un grand concours de peuple, plein d'étonnement à la vue d'un vaiſſeau ſi prodigieux. Je dis au roi que ma bonne fortune m'avoit fait rencontrer ce vaiſſeau pour me tranſporter à quelque autre endroit, d'où je pourrois retourner dans mon pays natal; & je priai ſa majeſté de vouloir bien donner ſes ordres, pour mettre ce vaiſſeau en état de me ſervir, & de me permettre de ſortir de ſes états; ce qu'après quelques plaintes obligeantes, il lui plut de m'accorder.

J'étois fort ſurpris que l'empereur de Lilliput, depuis mon départ, n'eût fait aucunes recherches à mon ſujet; mais j'appris que ſa majeſté impériale, ignorant que j'avois eu avis de ſes deſſeins, s'imaginoit que je n'étois allé à Blefuſcu, que pour accomplir ma promeſſe, ſuivant la permiſſion qu'il m'en avoit donnée, & que je reviendrois dans peu de jours. Mais à la fin, ma longue abſence le mit en peine; & ayant tenu conſeil avec le tréſorier & le reſte de la cabale, une perſonne de qualité fut dépêchée avec une copie des articles dreſſés contre moi. L'envoyé avoit des inſtructions pour repréſenter au ſouverain de Blefuſcu, la grande douceur de ſon maître, qui s'étoit contenté de

ſon étant proche, & les bleds étant hauts de quarante pieds au moins. Je marchai pendant une heure, avant que je puſſe arriver à l'extrémité de ce champ, qui étoit enclos d'une haie haute au moins de cent vingt pieds; pour les arbres, ils étoient ſi grands, qu'il me fut impoſſible d'en ſupputer la hauteur.

Je tâchois de trouver quelque ouverture dans la haie, quand je découvris un des habitans, dans le champ prochain, de la même taille que celui que j'avois vu dans la mer, pourſuivant notre chaloupe. Il me parut auſſi haut qu'un clocher ordinaire, & il faiſoit environ cinq toiſes à chaque enjambée, autant que je pus conjecturer. Je fus frappé d'une frayeur extrême, & je courus me cacher dans le bled, d'où je le vis arrêté à une ouverture de la haie, jettant les yeux çà & là, & appellant d'une voix plus groſſe & plus retentiſſante, que ſi elle fût ſortie d'un porte-voix: le ſon étoit ſi fort & ſi élevé dans l'air, que d'abord je crus entendre le tonnerre. Auſſitôt ſept hommes de ſa taille s'avancèrent vers lui, chacun une faucille à la main, chaque faucille étant de la grandeur de ſix faux. Ces gens n'étoient pas ſi bien habillés que le premier, dont ils ſembloient être les domeſtiques. Selon les ordres qu'il leur donna, ils allèrent pour couper le

bled

ce qui s'étoit passé, m'offrant en même-tems, mais secrétement & en confidence, sa gracieuse protection, si je voulois rester à son service. Quoique je crusse sa proposition sincère, je pris la résolution de ne me livrer jamais à aucun prince, ni à aucun ministre lorsque je me pourrois passer d'eux : c'est pourquoi après avoir témoigné à S. M. ma juste reconnoissance de ses intentions favorables, je la priai humblement de me donner mon congé, en lui disant que puisque la fortune, bonne ou mauvaise, m'avoit offert un vaisseau, j'étois résolu de me livrer à l'océan, plutôt que d'être l'occasion d'une rupture entre deux si puissans souverains. Le roi ne me parut pas offensé de ce discours, & j'appris même qu'il étoit bien aise de ma résolution, aussi bien que la plûpart de ses ministres.

Ces considérations m'engagèrent à partir un peu plutôt que je n'avois projetté ; & la cour, qui souhaitoit mon départ, y contribua avec empressement. Cinq cens ouvriers furent employés à faire deux voiles à mon bateau, suivant mes ordres, en doublant treize fois ensemble leur plus grosse toile, & la matelassant. Je pris la peine de faire des cordes & des cables, en joignant ensemble dix, vingt, ou trente des plus forts des leurs. Une grosse pierre, que

feroit vaine, puiſque je trouvois déja mes eſprits ranimés par l'influence de ſa préſence très-auguſte.

Tel fut le ſommaire de mon diſcours prononcé avec pluſieurs barbariſmes, & en héſitant ſouvent.

La reine, qui excuſa avec bonté, les défauts de ma harangue, fut ſurpriſe de trouver tant d'eſprit & de bon ſens dans un petit animal : elle me prit dans ſes mains, & ſur le champ me porta au roi, qui étoit alors retiré dans ſon cabinet. Sa majeſté, prince très-ſérieux & d'un viſage auſtère, ne remarquant pas bien ma figure à la première vue, demanda froidement à la reine depuis quand elle étoit devenue ſi amoureuſe d'un Splacknock, (car il m'avoit pris pour cet inſecte). Mais la reine, qui avoit infiniment d'eſprit, me mit doucement debout ſur l'écritoire du roi, & m'ordonna de dire moi-même à ſa majeſté ce que j'étois. Je le fis en très-peu de mots; & Glumdalclitch, qui étoit reſtée à la porte du cabinet, ne pouvant pas ſouffrir que je fuſſe long-tems hors de ſa préſence, entra & dit à ſa majeſté comment j'avois été trouvé dans un champ.

Le roi, auſſi ſavant qu'aucune perſonne de ſes états, avoit été élevé dans l'étude de la

Un des moissonneurs s'approchant à cinq toises du sillon où j'étois couché, me fit craindre qu'en faisant encore un pas je ne fusse écrasé sous son pied, ou coupé en deux par sa faucille : c'est pourquoi le voyant prêt de lever le pied & d'avancer, je me mis à jetter des cris pitoyables, & aussi forts que la frayeur dont j'étois saisi me le put permettre. Aussi-tôt le géant s'arrêta, & regardant autour & au-dessous de lui avec attention, enfin il m'apperçut. Il me considéra quelque tems avec la circonspection d'un homme qui tâche d'attrapper un petit animal dangereux, d'une manière qu'il n'en soit ni égratigné ni mordu, comme j'avois fait moi-même quelquefois à l'égard d'une belette en Angleterre. Enfin, il eut la hardiesse de me prendre par les deux fesses, & de me lever à une toise & demie de ses yeux, afin d'observer ma figure plus exactement. Je devinai son intention, & je résolus de ne faire aucune résistance, tandis qu'il me tenoit en l'air à plus de soixante pieds de terre, quoiqu'il me serrât très-cruellement les fesses, par la crainte qu'il avoit que je ne glissasse d'entre ses doigts. Tout ce que j'osai faire, fut de lever mes yeux vers le soleil, de mettre mes mains dans la posture d'un suppliant, & de dire quelques mots d'un accent très-humble & très-triste, conformément

à l'état où je me trouvois alors ; car je craignois à chaque instant qu'il ne voulût m'écraser, comme nous écrasons d'ordinaire certains petits animaux odieux que nous voulons faire périr. Mais il parut content de ma voix & de mes gestes ; & il commença à me regarder comme quelque chose de curieux, étant bien surpris de m'entendre articuler des mots, quoiqu'il ne les comprît pas.

Cependant je ne pouvois m'empêcher de gémir & de verser des larmes ; & en tournant la tête, je lui faisois entendre, autant que je le pouvois, combien il me faisoit de mal par son pouce & par son doigt. Il me parut qu'il comprenoit la douleur que je ressentois ; car levant un pan de son juste-au-corps, il me mit doucement dedans ; & aussi-tôt il courut vers son maître, qui étoit un riche laboureur, & le même que j'avois vu d'abord dans le champ.

Le laboureur prit un petit brin de paille, environ de la grosseur d'une canne dont nous nous appuyons en marchant, & avec ce brin leva les pans de mon juste-au-corps qu'il me parut prendre pour une espèce de couverture que la nature m'avoit donnée. Il souffla mes cheveux pour mieux voir mon visage. Il appella ses valets, & leur demanda (autant que j'en pus juger) s'ils avoient jamais vu dans les champs aucun ani-

étoient proportionnés à ma petitesse, & où, par conséquent, je pouvois être aussi bien en état de me défendre & de trouver ma nourriture, mes besoins & mes commodités qu'aucun des sujets de sa majesté. Cette réponse fit sourire dédaigneusement les philosophes, qui répliquèrent que le laboureur m'avoit bien instruit, & que je savois ma leçon. Le roi, qui avoit un esprit bien plus éclairé, congédiant ses savans, envoya chercher le laboureur, qui, par bonheur, n'étoit pas encore sorti de la ville. L'ayant donc d'abord examiné en particulier, & puis l'ayant confronté avec moi & avec la jeune fille, sa majesté commença à croire que ce que je lui avois dit pouvoit être vrai. Il pria la reine de donner ordre qu'on prît un soin particulier de moi, & fut d'avis qu'il me falloit laisser sous la conduite de Glumdalclitch, ayant remarqué que nous avions une grande affection l'un pour l'autre.

La reine donna ordre à son ébéniste de faire une boîte qui me pût servir de chambre à coucher, suivant le modèle que Glumdalclitch & moi lui donnerions. Cet homme, qui étoit un ouvrier très-adroit, me fit, en trois semaines, une chambre de bois de seize pieds en quarré & de douze de haut, avec des fenêtres, une porte & deux cabinets.

que je fusse une petite créature raisonnable. Il me parla très-souvent, mais le son de sa voix m'étourdissoit les oreilles, comme celui d'un moulin à eau; cependant ses mots étoient bien articulés. Je répondis aussi fortement que je pus en plusieurs langues, & souvent il appliqua son oreille à une toise de moi, mais inutilement. Ensuite il renvoya ses gens à leur travail, & tirant son mouchoir de sa poche, il le plia en deux & l'étendit sur sa main gauche qu'il avoit mise à terre, me faisant signe d'entrer dedans; ce que je pus faire aisément; car elle n'avoit pas plus d'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir; & de peur de tomber, je me couchai tout de mon long sur le mouchoir dont il m'enveloppa, & de cette façon il m'emporta chez lui. Là il appella sa femme, & me montra à elle; mais elle jetta des cris effroyables & recula, comme font les femmes en Angleterre à la vue d'un crapaud ou d'une araignée. Cependant lorsqu'au bout de quelque-tems elle eût vu toutes mes manières, & comment j'observois les signes que faisoit son mari, elle commença à m'aimer très-tendrement.

Il étoit environ l'heure de midi, & alors un domestique servit le dîner. Ce n'étoit (suivant l'état simple d'un laboureur) que de la viande grossière dans un plat d'environ vingt-quatre

pieds de diametre. Le laboureur, sa femme, trois enfans, & une vieille grand'mere composoient la compagnie. Lorsqu'ils furent assis, le fermier me plaça à quelque distance de lui sur la table, qui étoit à-peu-près haute de trente pieds; je me tins aussi loin que je pus du bord, de crainte de tomber. La femme coupa un morceau de viande, ensuite elle émia du pain sur une assiette de bois qu'elle plaça devant moi. Je lui fis une révérence très-humble, & tirant mon couteau & ma fourchette, je me mis à manger; ce qui leur donna un très-grand plaisir. La maîtresse envoya sa servante chercher une petite tasse qui servoit à boire des liqueurs, & qui contenoit environ douze pintes, & la remplit de boisson. Je levai le vase avec une grande difficulté; & d'une manière très-respectueuse, je bus à la santé de Madame, exprimant les mots aussi fortement que je pouvois en Anglois; ce qui fit faire à la compagnie de si grands éclats de rire, que peu s'en fallut que je n'en devinsse sourd. Cette boisson avoit à-peu-près le goût du petit-cidre, & n'étoit pas désagréable. Le maître me fit signe de venir à côté de son assiette de bois; mais en marchant trop vîte sur la table, une petite croûte de pain me fit broncher & tomber sur le visage, sans pourtant me blesser. Je me levai aussi-tôt, & remarquant que ces

un nageur excellent, j'aurois été infailliblement noyé. Glumdalclith, dans ce moment, étoit par hasard à l'autre extrêmité de la chambre. La reine fut si consternée de cet accident, qu'elle manqua de présence d'esprit pour m'assister ; mais ma petite gouvernante me tira adroitement hors du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de lait. On me mit au lit ; cependant je ne reçus d'autre mal que la perte d'un habit qui fut tout-à-fait gâté. Le nain fut bien fouetté, & je pris quelque plaisir à voir cette exécution.

Je vais maintenant donner au lecteur une légère description de ce pays, autant que je l'ai pu connoître par ce que j'en ai parcouru. Toute l'étendue du royaume est environ de trois mille lieues de long, & de deux mille cinq cens lieues de large ; d'où je conclus que nos géographes de l'Europe se trompent, lorsqu'ils croyent qu'il n'y a que la mer entre le Japon & la Californie. Je me suis toujours imaginé qu'il devoit y avoir de ce côté-là un grand continent, pour servir de contre-poids au grand continent de Tartarie ; on doit donc corriger les cartes, & joindre cette vaste étendue de pays aux parties nord-ouest de l'Amérique, sur quoi je suis prêt d'aider les geographes de mes lumières. Ce royaume est une presqu'île, terminée vers le nord par une chaîne de montagnes, qui

ont

bas au métier ; & tournant ma tête, je trouvai que c'étoit un chat qui miauloit. Il me parut trois fois plus grand qu'un bœuf, comme je le jugeai en voyant sa tête & une de ses pattes, pendant que sa maîtresse lui donnoit à manger, & lui faisoit des caresses. La férocité du visage de cet animal me déconcerta tout-à-fait, quoique je me tinsse au bout le plus éloigné de la table, à la distance de cinquante pieds, & quoique ma maîtresse tînt le chat de peur qu'il ne s'élançât sur moi. Mais il n'y eut point d'accident, & le chat m'épargna.

Mon maître me plaça à une toise & demie du chat ; & comme j'ai toujours éprouvé que lorsque l'on fuit devant un animal féroce, ou que l'on paroît en avoir peur, c'est alors qu'on en est infailliblement poursuivi ; je résolus de faire bonne contenance devant le chat, & de ne point paroître craindre ses griffes. Je marchai hardiment devant lui, & je m'avançai jusqu'à dix-huit pouces, ce qui le fit reculer comme s'il eût eu lui-même peur de moi. J'eus moins d'appréhension des chiens : trois ou quatre entrèrent dans la salle, entre lesquels il y avoit un mâtin d'une grosseur égale à celle de quatre éléphans, & un lévrier un peu plus haut que le mâtin, mais moins gros.

Sur la fin du dîner la nourrice entra, portant

entre ses bras un enfant de l'âge d'un an qui, aussi-tôt qu'il m'apperçut, poussa des cris si forts, qu'on auroit pu, je crois, les entendre facilement du pont de Londres jusqu'à Chelsea. L'enfant, me regardant comme une poupée ou une babiole, crioit afin de m'avoir pour lui servir de jouet. La mère m'éleva & me donna à l'enfant qui se saisit bientôt de moi, & mit ma tête dans sa bouche, où je commençai à hurler si horriblement, que l'enfant effrayé me laissa tomber. Je me serois infailliblement cassé la tête, si la mère n'avoit pas tenu son tablier sous moi. La nourrice, pour appaiser son poupon, se servit d'un hochet qui étoit un gros pilier creux, rempli de grosses pierres, & attaché par un cable au milieu du corps de l'enfant; mais cela ne put l'appaiser, & elle se trouva réduite à se servir du dernier remède, qui fut de lui donner à tetter. Il faut avouer que jamais objet ne me dégoûta comme la vue des tettons de cette nourrice, & je ne sais à quoi je puis les comparer.

Cela me fait penser aux tettons de nos dames Angloises, qui sont si charmans, & qui ne nous paroissent tels, que parce qu'ils sont proportionnés à notre vue & à notre taille: cependant le microscope qui les grossit, & nous en fait paroître plusieurs parties qui échappent à nos

yeux, les enlaidit extrêmement. Tels me parurent les tettons énormes de cette nourrice. C'eſt ainſi qu'étant à Lilliput, une femme me diſoit que je lui paroiſſois très-laid; qu'elle découvroit de grands trous dans ma peau; que les poils de ma barbe étoient dix fois plus forts que les ſoies d'un ſanglier, & que mon teint, composé de différentes couleurs, étoit tout à-fait déſagréable, quoique je ſois blond, & que je paſſe pour avoir le teint aſſez beau.

Après le dîner, mon maître alla retrouver ſes ouvriers; & à ce que je pus comprendre par ſa voix & par ſes geſtes, il chargea ſa femme de prendre un grand ſoin de moi. J'étois bien las & j'avois une grande envie de dormir; ce que ma maîtreſſe appercevant, elle me mit dans ſon lit, & me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus large que la grande voile vaiſſeau de guerre.

Je dormis pendant deux heures, & ſongeai que j'étois chez moi avec ma femme & mes enfans; ce qui augmenta mon affliction quand je m'éveillai & me trouvai tout ſeul dans une chambre vaſte de deux ou trois cens pieds de largeur, & de plus de deux cens pieds de hauteur, & couché dans un lit large de dix toiſes. Ma maîtreſſe étoit ſortie pour les affaires de la maiſon, & m'avoit enfermé au verrouil,

ſans prendre les précautions qu'exige la bienſéance & la pudeur. J'étois pendant ce tems-là placé ſur leurs toilettes, vis-à-vis d'elles, & obligé, malgré moi, de les voir toutes nues. Je dis malgré moi, car en vérité cette vue ne me cauſoit aucune tentation, & pas le moindre plaiſir. Leur peau me ſembloit rude, peu unie, & de différentes couleurs, avec des taches ça & là auſſi larges qu'une aſſiette; leurs longs cheveux pendans ſembloient des paquets de ficelles; je ne dis rien touchant d'autres endroits de leurs corps, d'où il faut conclure que la beauté des femmes, qui nous cauſe tant d'émotion, n'eſt qu'une choſe imaginaire, puiſque les femmes de l'Europe reſſembleroient à ces femmes dont je viens de parler, ſi nos yeux étoient des microſcopes. Je ſupplie le beau ſexe de mon pays de ne me point ſavoir mauvais gré de cette obſervation. Il importe peu aux belles d'être laides pour des yeux perçans qui ne les verront jamais. Les philoſophes ſavent bien ce qui en eſt; mais lorſqu'ils voyent une beauté, ils voyent comme tout le monde, & ne ſont plus philoſophes.

La reine, qui m'entretenoit ſouvent de mes voyages ſur mer, cherchoit toutes les occaſions poſſibles de me divertir quand j'étois mélancolique. Elle me demanda un jour ſi j'aurois l'a-

je souhaitois fort qu'elle me mît à terre, ce qu'elle fit; mais ma modestie ne me permit pas de m'expliquer autrement, qu'en montrant du doigt la porte, & en faisant plusieurs révérences. La bonne femme m'entendit, mais avec quelque difficulté, & me reprenant dans sa main, alla dans le jardin où elle me mit à terre. Je m'éloignai environ à cent toises, & lui faisant signe de ne me pas regarder, je me cachai entre deux feuilles d'oseille, & y fis ce que vous pouvez deviner.

CHAPITRE II.

Portrait de la fille du laboureur. L'auteur est conduit à une ville où il y avoit un marché, & ensuite à la capitale. Détail de son voyage.

MA maîtresse avoit une fille de l'âge de neuf ans, enfant qui avoit beaucoup d'esprit pour son âge. Sa mère de concert avec elle, s'avisa d'accommoder pour moi le berceau de sa poupée avant qu'il fût nuit. Le berceau fut mis dans un petit tiroir de cabinet, & le tiroir posé sur une tablette suspendue, de peur des rats: ce fut-là mon lit pendant tout le tems que je demeurai avec ces bonnes gens. Cette jeune fille

étoit si adroite, qu'après que je me fus deshabillé une ou deux fois en sa présence, elle sût m'habiller & me deshabiller quand il lui plaisoit, quoique je ne lui donnasse cette peine que pour lui obéir. Elle me fit six chemises, & d'autres sortes de linge de la toile la plus fine qu'on put trouver (qui à la vérité étoit plus grossière que des toiles de navire) & les blanchit toujours elle-même. Ma blanchisseuse étoit encore ma maîtresse d'école, qui m'apprenoit la langue. Quand je montrois quelque chose du doigt, elle m'en disoit le nom aussi-tôt, en sorte qu'en peu de tems je fus en état de demander presque tout ce que je souhaitois : elle avoit en vérité un très-bon naturel. Elle me donna le nom de Grildrig, mot qui signifie ce que les latins appellent Nanunculus, les Italiens Homunceletino, & les Anglois Mannikin. C'est à elle que je fus redevable de ma conservation : nous étions toujours ensemble ; je l'appellois Glumdalclitch, ou la petite nourrice ; & je serois coupable d'une très-noire ingratitude, si j'oubliois jamais ses soins & son affection pour moi : je souhaite de tout mon cœur être un jour en état de les reconnoître, au lieu d'être peut-être l'innocente, mais malheureuse cause de sa disgrace, comme j'ai trop lieu de l'appréhender.

Il se répandit alors dans tout le pays que mon maître avoit trouvé un petit animal dans les champs, environ de la grosseur d'un Splacknock (animal de ce pays long d'environ six pieds) & de la même figure qu'une créature humaine ; qu'il imitoit l'homme dans toutes ses actions, & sembloit parler une petite espèce de langue qui lui étoit propre ; qu'il avoit déja appris plusieurs de leurs mots ; qu'il marchoit droit sur les deux pieds, étoit doux & traitable, venoit quand il étoit appellé, faisoit tout ce qu'on lui ordonnoit de faire, avoit les membres délicats, & un teint plus blanc & plus fin que celui de la fille d'un seigneur, à l'âge de trois ans. Un laboureur voisin & intime ami de mon maître lui rendit visite exprès pour examiner la vérité du bruit qui s'étoit répandu. On me fit venir aussi-tôt ; on me mit sur une table, où je marchai comme on me l'ordonna. Je tirai mon sabre, & le remis dans son fourreau. Je fis la révérence à l'ami de mon maître, je lui demandai dans sa propre langue comment il se portoit, & lui dis qu'il étoit le bien venu ; le tout suivant les instructions de ma petite maîtresse. Cet homme à qui le grand âge avoit fort affoibli la vue, mit ses lunettes pour me regarder mieux ; sur quoi je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Les gens de la famille, qui décou-

vrirent la cause de ma gaieté, se prirent aussi à rire, de quoi le vieux penard fut assez bête pour se fâcher. Il avoit l'air d'un avare, & il le fit bien paroître, par le conseil détestable qu'il donna à mon maître de me faire voir pour de l'argent, à quelque jour de marché, dans la ville prochaine, qui étoit éloignée de notre maison environ de vingt-deux milles. Je devinai qu'il y avoit quelque dessein, sur le tapis, lorsque je remarquai mon maître & son ami parlant ensemble tout bas à l'oreille pendant un assez long-tems, & quelquefois me regardant & me montrant au doigt.

Le lendemain au matin Glumdalclitch, ma petite maîtresse, me confirma dans ma pensée en me racontant toute l'affaire, qu'elle avoit apprise de sa mère. La pauvre fille me mit dans son sein, & versa beaucoup de larmes. Elle appréhendoit qu'il ne m'arrivât du mal, que je ne fusse froissé, estropié, & peut-être écrasé par des hommes grossiers & brutaux qui me manieroient rudement comme elle avoit remarqué que j'étois modeste de mon naturel, & très-délicat dans tout ce qui regardoit mon honneur, elle gémissoit de me voir exposé pour de l'argent, à la curiosité du plus bas peuple. Elle disoit que son papa & sa maman lui avoient promis que Grildrig seroit tout à

elle;

elle ; mais qu'elle voyoit bien qu'on la vouloit tromper, comme on avoit fait l'année dernière, quand on feignit de lui donner un agneau, qui, quand il fut gras, fut vendu à un boucher. Quant à moi, je puis dire en vérité que j'eus moins de chagrin, que ma petite maîtresse. J'avois conçu de grandes espérances, qui ne m'abandonnèrent jamais, que je recouvrerois un jour ma liberté: & à l'égard de l'ignominie d'"être porté çà & là, comme un monstre, je songeois qu'une telle disgrace ne me pourroit jamais être reprochée, & ne flétriroit point mon honneur, lorsque je serois de retour en Angleterre ; parce que le roi même de la Grande-Bretagne, s'il se trouvoit en pareille situation, auroit un même sort.

Mon maître, suivant l'avis de son ami, me mit dans une caisse ; & le jour du marché suivant, me mena à la ville prochaine, avec sa petite fille. La caisse étoit fermée de tous côtés, & étoit seulement percée de quelques trous pour laisser entrer l'air. La fille avoit pris le soin de mettre sous moi le matelas du lit de sa poupée : cependant je fus horriblement agité & rudement secoué dans ce voyage, quoiqu'il ne dura pas plus d'une demi-heure. Le cheval faisoit à chaque pas environ quarante pieds, & trottoit si haut, que l'agitation étoit égale

que je fusse une petite créature raisonnable. Il me parla très-souvent, mais le son de sa voix m'étourdissoit les oreilles, comme celui d'un moulin à eau ; cependant ses mots étoient bien articulés. Je répondis aussi fortement que je pus en plusieurs langues, & souvent il appliqua son oreille à une toise de moi, mais inutilement. Ensuite il renvoya ses gens à leur travail, & tirant son mouchoir de sa poche, il le plia en deux & l'étendit sur sa main gauche qu'il avoit mise à terre, me faisant signe d'entrer dedans; ce que je pus faire aisément; car elle n'avoit pas plus d'un pied d'épaisseur. Je crus devoir obéir; & de peur de tomber, je me couchai tout de mon long sur le mouchoir dont il m'enveloppa, & de cette façon il m'emporta chez lui. Là il appella sa femme, & me montra à elle; mais elle jetta des cris effroyables & recula, comme font les femmes en Angleterre à la vue d'un crapaud ou d'une araignée. Cependant lorsqu'au bout de quelque-tems elle eût vu toutes mes manières, & comment j'observois les signes que faisoit son mari, elle commença à m'aimer très-tendrement.

Il étoit environ l'heure de midi, & alors un domestique servit le dîner. Ce n'étoit (suivant l'état simple d'un laboureur) que de la viande grossière dans un plat d'environ vingt-quatre

pieds de diametre. Le laboureur, sa femme, trois enfans, & une vieille grand'mere composoient la compagnie. Lorsqu'ils furent assis, le fermier me plaça à quelque distance de lui sur la table, qui étoit à-peu-près haute de trente pieds; je me tins aussi loin que je pus du bord, de crainte de tomber. La femme coupa un morceau de viande, ensuite elle émia du pain sur une assiette de bois qu'elle plaça devant moi. Je lui fis une révérence très-humble, & tirant mon couteau & ma fourchette, je me mis à manger; ce qui leur donna un très-grand plaisir. La maîtresse envoya sa servante chercher une petite tasse qui servoit à boire des liqueurs, & qui contenoit environ douze pintes, & la remplit de boisson. Je levai le vase avec une grande difficulté; & d'une manière très-respectueuse, je bus à la santé de Madame, exprimant les mots aussi fortement que je pouvois en Anglois; ce qui fit faire à la compagnie de si grands éclats de rire, que peu s'en fallut que je n'en devinsse sourd. Cette boisson avoit à-peu-près le goût du petit-cidre, & n'étoit pas désagréable. Le maître me fit signe de venir à côté de son assiette de bois; mais en marchant trop vîte sur la table, une petite croûte de pain me fit broncher & tomber sur le visage, sans pourtant me blesser. Je me levai aussi-tôt, & remarquant que ces

bonnes gens en étoient fort touchés, je pris mon chapeau, & le faisant tourner sur ma tête, je fis trois acclamations pour marquer que je n'avois point reçu de mal. Mais en avançant vers mon maître (c'est le nom que je lui donnerai désormais), le dernier de ses fils, qui étoit assis le plus proche de lui, & qui étoit très-malin & âgé d'environ dix ans, me prit par les jambes, & me tint si haut dans l'air, que je me trémoussai de tout mon corps. Son père m'arracha d'entre ses mains, & en même-tems lui donna sur l'oreille gauche un si grand soufflet, qu'il en auroit presque renversé une troupe de cavalerie Européenne, & en même tems lui ordonna de se lever de table. Mais ayant à craindre que le garçon ne gardât quelque ressentiment contre moi, & me souvenant que tous les enfans chez nous sont naturellement méchans à l'égard des oiseaux, des lapins, des petits chats & des petits chiens, je me mis à genoux, & montrant le garçon au doigt, je me fis entendre à mon maître autant que je pus, & le priai de pardonner à son fils. Le père y consentit, & le garçon reprit sa chaise; alors je m'avançai jusqu'à lui, & lui baisai la main.

Au milieu du dîner le chat, favori de ma maîtresse, sauta sur elle. J'entendis derrière moi un bruit ressemblant à celui de douze faiseurs de

bas au métier ; & tournant ma tête, je trouvai que c'étoit un chat qui miauloit. Il me parut trois fois plus grand qu'un bœuf, comme je le jugeai en voyant sa tête & une de ses pattes, pendant que sa maîtresse lui donnoit à manger, & lui faisoit des caresses. La férocité du visage de cet animal me déconcerta tout-à-fait, quoique je me tinsse au bout le plus éloigné de la table, à la distance de cinquante pieds, & quoique ma maîtresse tînt le chat de peur qu'il ne s'élançât sur moi. Mais il n'y eut point d'accident, & le chat m'épargna.

Mon maître me plaça à une toise & demie du chat ; & comme j'ai toujours éprouvé que lorsque l'on fuit devant un animal féroce, ou que l'on paroît en avoir peur, c'est alors qu'on en est infailliblement poursuivi ; je résolus de faire bonne contenance devant le chat, & de ne point paroître craindre ses griffes. Je marchai hardiment devant lui, & je m'avançai jusqu'à dix-huit pouces, ce qui le fit reculer comme s'il eût eu lui-même peur de moi. J'eus moins d'appréhension des chiens : trois ou quatre entrèrent dans la salle, entre lesquels il y avoit un mâtin d'une grosseur égale à celle de quatre éléphans, & un lévrier un peu plus haut que le mâtin, mais moins gros.

Sur la fin du dîner la nourrice entra ; portant

dont nous nous servons en Angleterre. J'eus l'honneur d'en faire présent à la reine, qui les mit dans une armoire comme une curiosité.

Elle voulut un jour me faire asseoir sur un de ces fauteuils; mais je m'en excusai, protestant que je n'étois pas assez téméraire & assez insolent, pour appliquer mon derrière sur de respectables cheveux qui avoient autrefois orné la tête de sa majesté. Comme j'avois du génie pour la méchanique, je fis ensuite de ces cheveux une petite bourse très-bien travaillée, longue environ de deux aunes, avec le nom de sa majesté tissu en lettres d'or, que je donnai à Glumdalclitch, du consentement de la reine.

Le roi, qui aimoit fort la musique, avoit très-souvent des concerts auxquels j'assistois, placé dans ma boîte. Mais le bruit étoit si grand, que je ne pouvois guères distinguer les accords. Je puis assurer que tous les tambours & trompettes d'une armée royale, battant & sonnant à la fois tout près des oreilles, n'auroient pu égaler ce bruit. Ma coutume étoit de faire placer ma boîte loin de l'endroit où étoient les acteurs du concert, de fermer les portes & les fenêtres de ma boîte, & de tirer les rideaux de mes fenêtres; & avec ces précautions, je ne trouvois pas leur musique désagréable.

J'avois appris, pendant ma jeunesse, à jouer

yeux, les enlaidit extrêmement. Tels me parurent les tettons énormes de cette nourrice. C'eſt ainſi qu'étant à Lilliput, une femme me diſoit que je lui paroiſſois très-laid; qu'elle découvroit de grands trous dans ma peau; que les poils de ma barbe étoient dix fois plus forts que les ſoies d'un ſanglier, & que mon teint, compoſé de différentes couleurs, étoit tout à-fait déſagréable, quoique je ſois blond, & que je paſſe pour avoir le teint aſſez beau.

Après le dîner, mon maître alla retrouver ſes ouvriers; & à ce que je pus comprendre par ſa voix & par ſes geſtes, il chargea ſa femme de prendre un grand ſoin de moi. J'étois bien las & j'avois une grande envie de dormir; ce que ma maîtreſſe appercevant, elle me mit dans ſon lit, & me couvrit avec un mouchoir blanc, mais plus large que la grande voile vaiſſeau de guerre.

Je dormis pendant deux heures, & ſongeai que j'étois chez moi avec ma femme & mes enfans; ce qui augmenta mon affliction quand je m'éveillai & me trouvai tout ſeul dans une chambre vaſte de deux ou trois cens pieds de largeur, & de plus de deux cens pieds de hauteur, & couché dans un lit large de dix toiſes. Ma maîtreſſe étoit ſortie pour les affaires de la maiſon, & m'avoit enfermé au verrouil,

Le lit étoit élevé de quatre toises; cependant quelques nécessités naturelles me pressoient de descendre, & je n'osois appeller: quand je l'eusse essayé, c'eût été inutilement avec une voix comme la mienne, & y ayant une si grande distance de la chambre où j'étois, à la cuisine où la famille se tenoit. Sur ces entrefaites, deux rats grimpèrent le long des rideaux, & se mirent à courir sur le lit. L'un approcha de mon visage, sur quoi je me levai tout effrayé & mis le sabre à la main pour me défendre. Ces animaux horribles eurent l'insolence de m'attaquer des deux côtés; mais je fendis le ventre à l'un, & l'autre s'enfuit. Après cet exploit, je me couchai pour me reposer & reprendre mes esprits. Ces animaux étoient de la grosseur d'un mâtin, mais infiniment plus agiles & plus féroces, en sorte que si j'eusse ôté mon ceinturon, & mis bas mon sabre avant que de me coucher, j'aurois été infailliblement dévoré par deux rats.

Bientôt après ma maîtresse entra dans la chambre, & me voyant tout couvert de sang, elle accourut, & me prit dans sa main. Je lui montrai avec mon doigt le rat mort; en souriant & en faisant d'autres signes, pour lui faire entendre que je n'étois pas blessé; ce qui lui donna de la joie. Je tâchai de lui faire entendre que

je souhaitois fort qu'elle me mît à terre, ce qu'elle fit; mais ma modestie ne me permit pas de m'expliquer autrement, qu'en montrant du doigt la porte, & en faisant plusieurs révérences. La bonne femme m'entendit, mais avec quelque difficulté, & me reprenant dans sa main, alla dans le jardin où elle me mit à terre. Je m'éloignai environ à cent toises, & lui faisant signe de ne me pas regarder, je me cachai entre deux feuilles d'oseille, & y fis ce que vous pouvez deviner.

CHAPITRE II.

Portrait de la fille du laboureur. L'auteur est conduit à une ville où il y avoit un marché, & ensuite à la capitale. Détail de son voyage.

MA maîtresse avoit une fille de l'âge de neuf ans, enfant qui avoit beaucoup d'esprit pour son âge. Sa mère de concert avec elle, s'avisa d'accommoder pour moi le berceau de sa poupée avant qu'il fût nuit. Le berceau fut mis dans un petit tiroir de cabinet, & le tiroir posé sur une tablette suspendue, de peur des rats: ce fut-là mon lit pendant tout le tems que je demeurai avec ces bonnes gens. Cette jeune fille

étoit si adroite, qu'après que je me fus deshabillé une ou deux fois en sa présence, elle sût m'habiller & me deshabiller quand il lui plaisoit, quoique je ne lui donnasse cette peine que pour lui obéir. Elle me fit six chemises, & d'autres sortes de linge de la toile la plus fine qu'on put trouver (qui à la vérité étoit plus grossière que des toiles de navire) & les blanchit toujours elle-même. Ma blanchisseuse étoit encore ma maîtresse d'école, qui m'apprenoit la langue. Quand je montrois quelque chose du doigt, elle m'en disoit le nom aussi-tôt, en sorte qu'en peu de tems je fus en état de demander presque tout ce que je souhaitois: elle avoit en vérité un très-bon naturel. Elle me donna le nom de Grildrig, mot qui signifie ce que les latins appellent Nanunculus, les Italiens Homunceletino, & les Anglois Mannikin. C'est à elle que je fus redevable de ma conservation: nous étions toujours ensemble; je l'appellois Glumdalclitch, ou la petite nourrice; & je serois coupable d'une très-noire ingratitude, si j'oubliois jamais ses soins & son affection pour moi: je souhaite de tout mon cœur être un jour en état de les reconnoître, au lieu d'être peut-être l'innocente, mais malheureuse cause de sa disgrace, comme j'ai trop lieu de l'appréhender.

tration de nos finances, & de m'étendre ſur la valeur & les exploits de nos guerriers de mer & de terre. Je ſupputai le nombre du peuple, en comptant combien il y avoit de millions d'hommes de différentes religions & de différens partis politiques parmi nous. Je n'omis ni nos jeux, ni nos ſpectacles, ni aucune autre particularité que je crus pouvoir faire honneur à mon pays, & je finis par un petit récit hiſtorique des dernières révolutions d'Angleterre, depuis environ cent ans.

Cette converſation dura cinq audiences, dont chacune fut de pluſieurs heures; & le Roi écouta le tout avec une grande attention, écrivant l'extrait de preſque tout ce que je diſois, & marquant en même tems les queſtions qu'il avoit deſſein de me faire.

Quand j'eus achevé mes longs diſcours, Sa Majeſté, dans une ſixieme audience, examinant ſes extraits, me propoſa pluſieurs doutes & de fortes objections ſur chaque article. Elle me demanda d'abord quels étoient les moyens ordinaires de cultiver l'eſprit de notre jeune nobleſſe; quelles meſures l'on prenoit quand une maiſon noble venoit à s'éteindre; ce qui devoit arriver de tems en tems; quelles qualités étoient néceſſaires à ceux qui devoient être créés nouveaux pairs; ſi le caprice du

Un ouvrier excellent, qui étoit célèbre pour les petits bijoux curieux, entreprit de me faire deux chaises d'une matière semblable à l'ivoire, & deux tables avec une armoire pour mettre mes hardes: ensuite la reine fit chercher chez les marchands les étoffes de soie les plus fines pour me faire des habits.

Cette princesse goûtoit si fort mon entretien, qu'elle ne pouvoit dîner sans moi; j'avois une table placée sur celle où sa majesté mangeoit, avec une chaise sur laquelle je me pouvois asseoir. Glumdalclitch étoit debout sur un tabouret près de la table, pour pouvoir prendre soin de moi.

Un jour le prince, en dînant, prit plaisir à s'entretenir avec moi, me faisant des questions touchant les mœurs, la religion, les loix, le gouvernement & la littérature de l'Europe, & je lui en rendis compte le mieux que je pus. Son esprit étoit si pénétrant & son jugement si solide, qu'il fit des réflexions & des observations très-sages sur tout ce que je lui dis. Lui ayant parlé des deux partis qui divisent l'Angleterre, il me demanda si j'étois un Wight ou un Tory. Puis se tournant vers son premier ministre, qui se tenoit derrière lui, ayant à la main un bâton blanc presqu'aussi haut que le grand mât du Souverain Royal: Hélas, dit-il,

que la grandeur humaine eſt peu de choſe, puiſque de vils inſectes ont auſſi de l'ambition, avec des rangs & des diſtinctions parmi eux! Ils ont de petits lambeaux dont ils ſe parent, des trous, des cages, des boîtes qu'ils appellent des palais & des hôtels; des équipages, des livrées, des titres, des charges, des occupations, des paſſions comme nous. Chez eux on aime, on hait, on trompe, on trahit comme ici. C'eſt ainſi que ſa majeſté philoſophoit à l'occaſion de ce que je lui avois dit de l'Angleterre; & moi j'étois confus & indigné de voir ma patrie, la maîtreſſe des arts, la ſouveraine des mers, l'arbitre de l'Europe, la gloire de l'univers, traitée avec tant de mépris.

Il n'y avoit rien qui m'offenſât & me chagrinât plus que le nain de la reine qui, étant de la taille la plus petite qu'on eût jamais vue dans ce pays, devint d'une inſolence extrême à la vue d'un homme plus petit que lui. Il me regardoit d'un air fier & dédaigneux, & railloit ſans ceſſe de ma petite figure. Je ne m'en vengeai qu'en l'appellant mon frère. Un jour, pendant le dîner, le malicieux nain, prenant le tems que je ne penſois à rien, me prit par le milieu du corps, m'enleva & me laiſſa tomber dans un plat de lait, & auſſi-tôt s'enfuit. J'en eus par-deſſus les oreilles; & ſi je n'avois été

un nageur excellent, j'aurois été infailliblement noyé. Glumdalclith, dans ce moment, étoit par hasard à l'autre extrêmité de la chambre. La reine fut si consternée de cet accident, qu'elle manqua de présence d'esprit pour m'assister ; mais ma petite gouvernante me tira adroitement hors du plat, après que j'eus avalé plus d'une pinte de lait. On me mit au lit ; cependant je ne reçus d'autre mal que la perte d'un habit qui fut tout-à-fait gâté. Le nain fut bien fouetté, & je pris quelque plaisir à voir cette exécution.

Je vais maintenant donner au lecteur une légère description de ce pays, autant que je l'ai pu connoître par ce que j'en ai parcouru. Toute l'étendue du royaume est environ de trois mille lieues de long, & de deux mille cinq cens lieues de large ; d'où je conclus que nos géographes de l'Europe se trompent, lorsqu'ils croyent qu'il n'y a que la mer entre le Japon & la Californie. Je me suis toujours imaginé qu'il devoit y avoir de ce côté-là un grand continent, pour servir de contre-poids au grand continent de Tartarie ; on doit donc corriger les cartes, & joindre cette vaste étendue de pays aux parties nord-ouest de l'Amérique, sur quoi je suis prêt d'aider les geographes de mes lumières. Ce royaume est une presqu'île, terminée vers le nord par une chaîne de montagnes, qui ont

ont environ trente milles de hauteur, & dont l'on ne peut approcher, à cause des volcans qui y sont en grand nombre sur la cime.

Les plus savans ne savent quelle espèce de mortels habite au-delà de ces montagnes, ni même s'il y a des habitans. Il n'y a aucun port dans tout le royaume, & les endroits de la côte, où les rivières vont se perdre dans la mer, sont si pleins de rochers hauts & escarpés, & la mer y est ordinairement si agitée, qu'il n'y a presque personne qui ose y aborder; en sorte que ces peuples sont exclus de tout commerce avec le reste du monde. Les grandes rivières sont pleines de poissons excellens; aussi c'est très-rarement qu'on pêche dans l'océan, parce que les poissons de mer sont de la même grosseur que ceux de l'Europe, & par rapport à eux, ne méritent pas la peine d'être pêchés; d'où il est évident que la nature, dans la production des plantes & des animaux d'une grosseur si énorme, se borne tout-à-fait à ce continent, & sur ce point je m'en rapporte aux philosophes. On prend néanmoins quelquefois sur la côte des baleines, dont le petit peuple se nourrit & même se régale. J'ai vu une de ces baleines qui étoit si grosse, qu'un homme du pays avoit de la peine à la porter sur ses épaules. Quelquefois, par curiosité, on en apporte

dans des paniers à Lorbrulgrud : j'en ai vu une dans un plat sur la table du roi.

Le pays est très-peuplé, car il contient cinquante-une villes, près de cent bourgs entourés de murailles, & un bien plus grand nombre de villages & de hameaux. Pour satisfaire le lecteur curieux, il suffira peut-être de donner la description de Lorbrulgrud. Cette ville est située sur une rivière qui la traverse, & la divise en deux parties presqu'égales. Elle contient plus de quatre-vingt-mille maisons, & environ six cens mille habitans. Elle a en longueur trois Glonglungs (qui sont environ cinquante-quatre milles d'Angleterre) & deux & demi en largeur, selon la mesure que j'en pris sur la carte royale, dressée par les ordres du roi, qui fut étendue sur la terre exprès pour moi, & étoit longue de cent pieds.

Le palais du roi est un bâtiment assez peu régulier. C'est plutôt un amas d'édifices qui a environ sept milles de circuit ; les chambres principales sont hautes de deux cens quarante pieds, & larges à proportion.

On donna un carrosse à Glumdalclitch & à moi pour voir la ville, ses places & ses hôtels. Je supputai que notre carrosse étoit environ en quarré comme la salle de Westminster, mais pas tout-à-fait si haut. Un jour nous fîmes ar-

rêter le carroſſe à pluſieurs boutiques, où les mendians, profitant de l'occaſion, ſe rendirent en foule aux portières, & me fournirent les ſpectacles les plus affreux qu'un œil Anglois ait jamais vus. Comme ils étoient difformes, eſtropiés, ſales, mal-propres, couverts de plaies, de tumeurs & de vermine, & que tout cela me paroiſſoit d'une groſſeur énorme, je prie le lecteur de juger de l'impreſſion que ces objets firent ſur moi, & de m'en épargner la deſcription.

Les filles de la reine prioient ſouvent Glumdalclitch de venir dans leurs appartemens, & de m'y porter avec elle, pour avoir le plaiſir de me voir de près & de me toucher. Souvent elles me dépouilloient de mes habits, & me mettoient nud de la tête juſqu'aux pieds, pour mieux conſidérer la délicateſſe de mes membres. En cet état elles me flattoient, me mettoient quelquefois dans leur ſein, & me faiſoient mille petites carreſſes. Mais aucunes d'elles n'avoit la peau ſi douce que Glumdalclitch.

Je ſuis perſuadé qu'elles n'avoient pas de mauvaiſes intentions; elles me traitoient ſans cérémonie, comme une créature ſans conſéquence. Elles ſe déshabilloient ſans façon, & ôtoient même leur chemiſe en ma préſence,

mes objections, je juge que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'insectes que la nature ait jamais souffert ramper sur la surface de la terre.

CHAPITRE V.

Zèle de l'auteur pour l'honneur de sa patrie. Il fait une proposition avantageuse au roi, qui est rejettée. La littérature de ce peuple, imparfaite & bornée. Leurs loix, leurs affaires militaires, & leurs partis dans l'état.

L'AMOUR de la vérité m'a empêché de déguiser l'entretien que j'eus alors avec Sa Majesté : mais ce même amour ne me permit pas de me taire, lorsque je vis mon cher pays si indignement traité. J'éludois adroitement la plupart de ses questions, & je donnois à chaque chose le tour le plus favorable que je pouvois ; car quand il s'agit de défendre ma patrie, & de soutenir sa gloire, je me pique de ne point entendre raison. Alors je n'omets rien pour cacher ses infirmités & ses difformités, & pour mettre sa vertu & sa beauté dans le jour le plus avantageux ; c'est ce que je m'efforçai de faire dans les différens entretiens que

j'eus avec ce judicieux monarque; par malheur je perdis ma peine.

Mais il faut excuser un roi qui vit entièrement séparé du reste du monde, & qui, par conséquent ignore les mœurs & les coutumes des autres nations. Ce défaut de connoissance sera toujours la cause de plusieurs préjugés, & d'une certaine manière bornée de penser, dont le pays de l'Europe est exempt. Il seroit ridicule que les idées de vertu & de vice d'un prince étranger & isolé, fussent proposées pour des regles & pour des maximes à suivre.

Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour faire voir les effets malheureux d'une éducation bornée, je rapporterai ici une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire. Dans la vue de gagner les bonnes graces de sa majesté, je lui donnai avis d'une découverte faite depuis trois ou quatre cens ans, qui étoit une certaine petite poudre noire qu'une seule petite étincelle pouvoit allumer en un instant, de telle manière qu'elle étoit capable de faire sauter en l'air des montagnes avec un bruit & un fracas plus grand que celui du tonnerre; qu'une quantité de cette poudre étant mise dans un tube de bronze ou de fer, selon sa grosseur, poussoit une balle de plomb ou un boulet de fer, avec une si grande violence &

tems en tems, & deux domestiques la pouvoient remplir dans une demi-heure de tems. C'est-là que l'on me fit ramer pour mon divertissement, aussi bien que pour celui de la reine & de ses dames, qui prirent beaucoup de plaisir à voir mon adresse & mon agilité. Quelquefois je haussois ma voile, & puis c'étoit mon affaire de gouverner, pendant que les dames me donnoient un coup de vent avec leurs éventails; & quand elles se trouvoient fatiguées, quelques-uns des pages poussoient & faisoient avancer le navire avec leur souffle, tandis que je signalois mon adresse à stribord & à bas-bord, selon qu'il me plaisoit. Quand j'avois fini, Glumdalclitch reportoit mon navire dans son cabinet, & le suspendoit à un clou pour sécher.

Dans cet exercice, il m'arriva une fois un accident qui pensa me coûter la vie; car un des pages ayant mis mon navire dans l'auge, une femme de la suite de Glumdalclitch me leva très-officieusement pour me mettre dans le navire; mais il arriva que je glissai d'entre ses doigts, & j'aurois infailliblement tombé de la hauteur de quarante pieds sur le plancher, si, par le plus heureux accident du monde, je n'eusse pas été arrêté par une grosse épingle qui étoit fichée dans le tablier de cette femme: la tête de l'épingle passa entre ma chemise & la

ceinture de ma culotte, & ainsi je fus suspendu en l'air par mon derrière, jusqu'à ce que Glumdalclitch accourut à mon secours.

Une autrefois un des domestiques, dont la fonction étoit de remplir mon auge d'eau fraîche de trois jours en trois jours, fut si négligent, qu'il laissa échapper de son sceau une grenouille très-grosse sans l'appercevoir. La grenouille se tint cachée jusqu'à ce que je fusse dans mon navire ; alors voyant un endroit pour se reposer, elle y grimpa & le fit tellement pencher, que je me trouvai obligé de faire le contre-poids de l'autre côté, pour empêcher le navire de s'enfoncer, mais je l'obligeai, à coups de rames, de sauter dehors.

Voici le plus grand péril que je courus dans ce royaume. Glumdalclitch m'avoit enfermé au verrouil dans son cabinet, étant sortie pour des affaires ou pour faire une visite. Le tems étoit très-chaud, & la fenêtre du cabinet étoit ouverte, aussi bien que les fenêtres & la porte de ma boîte : pendant que j'étois assis tranquillement & mélancoliquement près de ma table, j'entendis quelque chose entrer dans le cabinet par la fenêtre, & sauter çà & là. Quoique j'en fusse un peu allarmé, j'eus le courage de regarder dehors, mais sans abandonner ma chaise, & alors je vis un animal capricieux, bondis-

encore réduit la politique en art, comme nos esprits sublimes de l'Europe.

Car il me souvient que dans un entretien que j'eus un jour avec le roi, sur ce que je lui avois dit par hazard, qu'il y avoit parmi nous un grand nombre de volumes écrits sur l'art du gouvernement, sa majesté en conçut une opinion très-basse de notre esprit, & ajouta qu'il méprisoit & détestoit tout mystère, tout rafinement & toute intrigue dans les procédés d'un prince ou d'un ministre d'état. Il ne pouvoit comprendre ce que je voulois dire par les secrets du cabinet. Pour lui il renfermoit la science de gouverner dans des bornes très-étroites, la réduisant au sens commun, à la raison, à la justice, à la douceur, à la prompte décision des affaires civiles & criminelles, & à d'autres semblables pratiques à la portée de tout le monde, & qui ne méritent pas qu'on en parle. Enfin il m'avança ce paradoxe étrange, que si quelqu'un pouvoit faire croître deux épis de bled ou deux brins d'herbe sur un morceau de terre, où auparavant il n'y en avoit qu'un, mériteroit beaucoup plus du genre humain, & rendroit un service plus essentiel à son pays, que toute la race de nos sublimes politiques.

La littérature de ce peuple est fort peu de chose, & ne consiste que dans la connoissance

la porte du cabinet, comme ſi quelqu'un eût tâché de l'ouvrir : ſoudain il ſauta à la fenêtre par laquelle il étoit entré, & de-là ſur les gouttières, marchant ſur trois pattes, & me tenant dans la quatrième juſqu'à ce qu'il eût grimpé à un toît attenant au nôtre. J'entendis dans l'inſtant jetter des cris pitoyables à Glumdalclitch. La pauvre fille étoit au déſeſpoir, & ce quartier du palais étoit tout en tumulte : les domeſtiques coururent chercher des échelles ; le ſinge fut vu par pluſieurs perſonnes, aſſis ſur le faîte d'un bâtiment, me tenant comme une poupée dans une de ſes pattes de devant, & me donnant à manger avec l'autre, fourrant dans ma bouche quelques viandes qu'il avoit attrapées, & me tappant quand je ne voulois pas manger ; ce qui faiſoit beaucoup rire la canaille qui me regardoit, en quoi ils n'avoient pas tort ; car, excepté pour moi, la choſe étoit aſſez plaiſante. Quelques-uns jettèrent des pierres, dans l'eſpérance de faire deſcendre le ſinge ; mais on défendit de continuer, de peur de me caſſer la tête.

Les échelles furent appliquées, & pluſieurs hommes montèrent. Auſſi-tôt le ſinge effrayé décampa, & me laiſſa tomber ſur une gouttière. Alors un des laquais de ma petite maîtreſſe, honnête garçon, grimpa, & me mettant dans la

ſur une table ſur laquelle on me plaça : alors tournant mon viſage vers le livre, je commençai par le haut de la page ; je me promenai deſſus le livre même, à droite & à gauche ; environ huit ou dix pas, ſelon la longueur des lignes, & je reculois à meſure que j'avançois dans la lecture des pages. Je commençai à lire l'autre page de la même façon, après quoi je tournai le feuillet : ce que je pus difficilement faire avec mes deux mains, car il étoit auſſi épais & auſſi roide qu'un gros carton.

Leur ſtyle eſt clair, mâle & doux, mais nullement fleuri, parce qu'on ne ſait parmi eux ce que c'eſt que de multiplier les mots inutiles, & de varier les expreſſions. Je parcourus pluſieurs de leurs livres, ſur-tout ceux qui concernoient l'hiſtoire & la morale. Entr'autres, je lus avec plaiſir un vieux petit traité qui étoit dans la chambre de Glumdalclitch. Ce livre étoit intitulé : *Traité de la foibleſſe du genre humain*, & n'étoit eſtimé que des femmes & du petit peuple. Cependant je fus curieux de ſavoir ce qu'un auteur pouvoit dire ſur un pareil ſujet. Cet écrivain faiſoit voir, très au long, combien l'homme eſt peu en état de ſe mettre à couvert des injures de l'air, ou de la fureur des bêtes ſauvages ; combien il étoit ſurpaſſé par d'autres animaux, ſoit dans la force, ſoit dans

d'avoir affaire (il étoit en vérité aussi gros qu'un élephant), si la peur m'avoit permis de penser aux moyens d'user de mon sabre (à ces mots je pris un air fier, & mis la main sur la poignée de mon sabre) quand il a fourré sa patte dans ma chambre, peut-être je lui aurois fait une telle blessure, qu'il auroit été bien aise de la retirer plus promptement qu'il ne l'avoit avancée. Je prononçai ces mots avec un accent ferme, comme une personne jalouse de son honneur, & qui se sent. Cependant mon discours ne produisit rien qu'un éclat de rire, & tout le respect dû à sa majesté, de la part de ceux qui l'environnoient, ne put les retenir. Ce qui me fit réflechir sur la sottise d'un homme qui tâche de se faire honneur à lui-même, en présence de ceux qui sont hors de tous les degrés d'égalité ou de comparaison avec lui. Et cependant ce qui m'arriva alors, je l'ai vu souvent arriver en Angleterre, où un petit homme de néant se vante, s'en fait accroire, tranche du petit Seigneur, & ose prendre un air important avec les plus grands du royaume, parce qu'il a quelque talent.

Je fournissois tous les jours à la cour le sujet de quelque conte ridicule, & Glumdalclitch, quoiqu'elle m'aimât extrêmement, étoit assez méchante pour instruire la reine, quand je fai-

fois quelque sottise qu'elle croyoit pouvoir réjouir sa majesté. Par exemple, étant un jour descendu de carrosse à la promenade où j'étois avec Glumdalclitch, porté par elle dans ma boîte de voyage, je me mis à marcher : il y avoit de la bouze de vache dans un sentier; je voulus, pour faire parade de mon agilité, faire l'essai de sauter par-dessus; mais par malheur je sautai mal, & tombai au beau milieu; en sorte que j'eus de l'ordure jusqu'aux genoux. Je me tirai avec peine, & un des laquais me nettoya comme il put, avec son mouchoir. La reine fut bientôt instruite de cette aventure impertinente, & les laquais la divulguèrent par-tout.

CHAPITRE IV.

Différentes inventions de l'auteur pour plaire au roi & à la reine. Le roi s'informe de l'état de l'Europe, dont l'auteur lui donne la relation. Les observations du roi sur cet article.

J'AVOIS coutume de me rendre au lever du roi, une ou deux fois la semaine, & je m'y étois trouvé souvent lorsqu'on le rasoit; ce qui, au commencement, me faisoit trembler, le rasoir du barbier étant près de deux fois plus long

qu'une faulx. Sa majesté, selon l'usage du pays, n'étoit rasée que deux fois par semaine. Je demandai une fois au barbier quelques poils de la barbe de sa majesté. M'en ayant fait présent, je pris un petit morceau de bois, & y faisant plusieurs trous à une distance égale avec une aiguille, j'y attachai les poils si adroitement, que je m'en fis un peigne ; ce qui me fut d'un grand secours, le mien étant rompu & devenu presqu'inutile, n'ayant trouvé dans le pays aucun ouvrier capable de m'en faire un autre.

Je me souviens d'un amusement que je me procurai vers le même tems. Je priai une des femmes de chambre de la reine de recueillir les cheveux fins qui tomboient de la tête de sa majesté quand on la peignoit, & de me les donner. J'en amassai une quantité considérable, & alors prenant conseil de l'ébéniste, qui avoit reçu ordre de faire tous les petits ouvrages que je lui commanderois, je lui donnai des instructions pour me faire deux fauteuils de la grandeur de ceux qui se trouvoient dans ma boîte, & de les percer de plusieurs petits trous avec une alêne fine. Quand les pieds, les bras, les barres & les dossiers des fauteuils furent prêts, je composai le fond avec les cheveux de la reine, que je passai dans les trous, & j'en fis des fauteuils semblables aux fauteuils de canne,

dont nous nous servons en Angleterre. J'eus l'honneur d'en faire présent à la reine, qui les mit dans une armoire comme une curiosité.

Elle voulut un jour me faire asseoir sur un de ces fauteuils; mais je m'en excusai, protestant que je n'étois pas assez téméraire & assez insolent, pour appliquer mon derrière sur de respectables cheveux qui avoient autrefois orné la tête de sa majesté. Comme j'avois du génie pour la méchanique, je fis ensuite de ces cheveux une petite bourse très-bien travaillée, longue environ de deux aunes, avec le nom de sa majesté tissu en lettres d'or, que je donnai à Glumdalclitch, du consentement de la reine.

Le roi, qui aimoit fort la musique, avoit très-souvent des concerts auxquels j'assistois, placé dans ma boîte. Mais le bruit étoit si grand, que je ne pouvois guères distinguer les accords. Je puis assurer que tous les tambours & trompettes d'une armée royale, battant & sonnant à la fois tout près des oreilles, n'auroient pu égaler ce bruit. Ma coutume étoit de faire placer ma boîte loin de l'endroit où étoient les acteurs du concert, de fermer les portes & les fenêtres de ma boîte, & de tirer les rideaux de mes fenêtres; & avec ces précautions, je ne trouvois pas leur musique désagréable.

J'avois appris, pendant ma jeunesse, à jouer

du claveffin. Glumdalclitch en avoit un dans sa chambre, où un maître se rendoit deux fois la semaine pour lui montrer. La fantaisie me prit un jour de régaler le roi & la reine d'un air Anglois sur cet instrument. Mais cela me parut extrêmement difficile, car le claveffin étoit long de près de soixante pieds, & les touches larges environ d'un pied; de telle sorte qu'avec mes deux bras bien étendus, je ne pouvois atteindre plus de cinq touches; & de plus, pour tirer un son, il me falloit toucher à grands coups de poing. Voici le moyen dont je m'avisai. J'accommodai deux bâtons environ de la grosseur d'un tricot ordinaire, & je couvris le bout de ces bâtons de peau de souris, pour ménager les touches & le son de l'instrument; je plaçai un banc vis-à-vis, sur lequel je montai, & alors je me mis à courir avec toute la vîtesse & toute l'agilité imaginable sur cette espèce d'échaffaud, frappant ça & là le clavier avec mes deux bâtons, de toute ma force; en sorte que je vins à bout de jouer une gigue angloise, à la grande satisfaction de leurs majestés. Mais il faut avouer que je ne fis jamais d'exercice plus violent & plus pénible.

Le roi qui, comme je l'ai dit, étoit un prince plein d'esprit, ordonnoit souvent de m'apporter dans ma boîte, & de me mettre sur la table de

ſon cabinet. Alors il me commandoit de tirer une de mes chaiſes hors de la boîte, & de m'aſſeoir, de ſorte que je fuſſe au niveau de ſon viſage. De cette manière j'eus pluſieurs conférences avec lui. Un jour je pris la liberté de dire à ſa majeſté, que le mépris qu'elle avoit conçu pour l'Europe & pour le reſte du monde ne me ſembloit pas répondre aux excellentes qualités d'eſprit dont elle étoit ornée; que la raiſon étoit indépendante de la grandeur du corps; qu'au contraire nous avions obſervé, dans notre pays, que les perſonnes de haute taille n'étoient pas ordinairement les plus ingénieuſes; que parmi les animaux, les abeilles & les fourmis avoient la réputation d'avoir le plus d'induſtrie, d'artifice & de ſagacité; & enfin, que quelque peu de cas qu'il fît de ma figure, j'eſpérois néanmoins pouvoir rendre de grands ſervices à ſa majeſté. Le roi m'écouta avec attention, & commença à me regarder d'un autre œil, & à ne plus meſurer mon eſprit par ma taille.

Il m'ordonna alors de lui faire une relation exacte du gouvernement d'Angleterre; parce que quelque prévenus que les princes ſoient ordinairement en faveur de leurs maximes & de leurs uſages, il ſeroit bien aiſe de ſavoir s'il y avoit en mon pays de quoi imiter. Imaginez-

vous,

vous, mon cher lecteur, combien je desirai alors d'avoir le génie & la langue de Demosthène & de Cicéron, pour être capable de peindre dignement l'Angleterre ma patrie, & d'en tracer une idée sublime.

Je commençai par dire à sa majesté que nos états étoient composés de deux îles qui formoient trois puissans royaumes sous un seul souverain, sans compter nos colonies en Amérique. Je m'étendis fort sur la fertilité de notre terrein, & sur la température de notre climat. Je découvris ensuite la constitution du parlement Anglois, composé en partie d'un corps illustre appellé *la chambre des pairs*, personnages du sang le plus noble, anciens possesseurs & seigneurs des plus belles terres du royaume. Je représentai l'extrême soin qu'on prenoit de leur éducation par rapport aux sciences & aux armes, pour les rendre capables d'être conseillers nés du roi & du royaume, d'avoir part dans l'administration du gouvernement, d'être membres de la plus haute cour de justice dont il n'y avoit point d'appel, & d'être les défenseurs zélés de leur prince & de leur patrie, par leur valeur, leur conduite & leur fidélité; que ces seigneurs étoient l'ornement & la sûreté du royaume, dignes successeurs de leurs ancêtres, dont les honneurs avoient été la récompense

ma force, mais inutilement. Je regardai à travers ma fenêtre, & je ne vis que des nuages. J'entendis un bruit horrible au dessus de ma tête, ressemblant à celui d'un battement d'ailes. Alors je commençai à connoître le dangereux état où je me trouvois, & à soupçonner qu'une aigle avoit pris le cordon de ma boîte dans son bec, dans le dessein de la laisser tomber sur quelque rocher, comme une tortue dans son écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le dévorer; car la sagacité & l'odorat de cet oiseau le mettent en état de découvrir sa proie à une grande distance, quoique cachée encore mieux que je pouvois être dessous des planches qui n'étoient épaisses que de deux pouces.

Au bout de quelque tems, je remarquai que le bruit & le battement d'ailes s'augmentoient beaucoup, & que ma boîte étoit agitée çà & là, comme une enseigne de boutique par un grand vent. J'entendis plusieurs coups violens qu'on donnoit à l'aigle, & puis, tout-à-coup, je me sentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute, mais avec une vîtesse incroyable. Ma chûte fut terminée par une secousse terrible qui retentit plus haut à mes oreilles, que notre cataracte de Niagara, après quoi je fus dans les ténébres pendant une autre

tration de nos finances, & de m'étendre sur la valeur & les exploits de nos guerriers de mer & de terre. Je supputai le nombre du peuple, en comptant combien il y avoit de millions d'hommes de différentes religions & de différens partis politiques parmi nous. Je n'omis ni nos jeux, ni nos spectacles, ni aucune autre particularité que je crus pouvoir faire honneur à mon pays, & je finis par un petit récit historique des dernières révolutions d'Angleterre, depuis environ cent ans.

Cette conversation dura cinq audiences, dont chacune fut de plusieurs heures; & le Roi écouta le tout avec une grande attention, écrivant l'extrait de presque tout ce que je disois, & marquant en même tems les questions qu'il avoit dessein de me faire.

Quand j'eus achevé mes longs discours, Sa Majesté, dans une sixieme audience, examinant ses extraits, me proposa plusieurs doutes & de fortes objections sur chaque article. Elle me demanda d'abord quels étoient les moyens ordinaires de cultiver l'esprit de notre jeune noblesse; quelles mesures l'on prenoit quand une maison noble venoit à s'éteindre; ce qui devoit arriver de tems en tems; quelles qualités étoient nécessaires à ceux qui devoient être créés nouveaux pairs; si le caprice du

prince, une ſomme d'argent donnée à propos à une dame de la cour & à un favori, ou le deſſein de fortifier un parti oppoſé au bien public, n'étoient jamais les motifs de ces promotions; quel degré de ſcience les pairs avoient dans les loix de leur pays, & comment ils devenoient capables de décider en dernier reſſort des droits de leurs compatriotes; s'ils étoient toujours exempts d'avarice & de préjugés; ſi ces ſaints évêques, dont j'avois parlé, parvenoient toujours à ce haut rang par leur ſcience dans les matières théologiques & par la ſainteté de leur vie; s'ils n'avoient jamais eu de foibleſſes; s'ils n'avoient jamais intrigué lorſqu'ils n'étoient que de ſimples Prêtres; s'ils n'avoient pas été quelquefois les aumôniers d'un pair, par le moyen duquel ils étoient parvenus à l'évêché; & ſi dans ce cas ils ne ſuivoient pas toujours aveuglément l'avis du pair, & ne ſervoient pas ſa paſſion ou ſon préjugé dans l'aſſemblée du parlement.

Il voulut ſavoir comment on s'y prenoit pour l'élection de ceux que j'avois appelé les Communes; ſi un inconnu, avec une bourſe bien remplie d'or, ne pouvoit pas quelquefois gagner le ſuffrage des électeurs à force d'argent, ſe faire préférer à leur propre ſeigneur, ou aux plus conſidérables & aux plus diſtingués

de la noblesse dans le voisinage ; pourquoi on avoit une si violente passion d'être élu pour l'assemblée du parlement, puisque cette élection étoit l'occasion d'une très-grande dépense, & ne rendoit rien ; qu'il falloit donc que ces élus fussent des hommes d'un désintéressement parfait & d'une vertu éminente & héroïque, ou bien qu'ils comptassent d'être indemnisés & remboursés avec usure par le prince & par ses ministres, en leur sacrifiant le bien public. Sa Majesté me proposa sur cet article des difficultés insurmontables que la prudence ne me permet pas de répéter.

Sur ce que je lui avois dit de nos cours de justice, Sa Majesté voulut être éclaircie touchant plusieurs articles. J'étois assez en état de la satisfaire, ayant été autrefois presque ruiné par un long procès à la Chancellerie, qui fut néanmoins jugé en ma faveur, & que je gagnai même, avec dépens. Il me demanda combien de tems on employoit ordinairement à mettre une affaire en état d'être jugée ; s'il en coûtoit beaucoup pour plaider ; si les avocats avoient la liberté de défendre des causes évidemment injustes ; si l'on n'avoit jamais remarqué que l'esprit de parti & de religion eût fait pencher la balance ; si ces avocats avoient quelque connoissance des premiers principes & des

pas nécessaire, & demanderoit trop de tems; qu'il suffisoit que quelqu'un de l'équipage mît son doigt dans le cordon, afin d'emporter la boîte hors de la mer dans le vaisseau, & après dans la chambre du capitaine. Quelques-uns d'entr'eux m'entendant parler ainsi, pensèrent que j'étois un pauvre insensé, d'autres en rirent; je ne pensois pas que j'étois alors parmi des hommes de ma taille & de ma force. Le charpentier vint, & dans peu de minutes, fit un trou au haut de ma boîte, large de trois pieds, & me présenta une petite échelle, sur laquelle je montai: j'entrai dans le vaisseau en un état très-foible.

Les matelots furent tous étonnés, & me firent mille questions auxqu'elles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginois voir autant de pigmées, mes yeux étant accoutumés aux objets monstrueux que je venois de quitter. Mais le capitaine monsieur Thomas Wiletcks, homme de probité & de mérite, originaire de la province de Salop, remarquant que j'étois prêt de tomber en foiblesse, me fit entrer dans sa chambre, me donna un cordial pour me soulager, & me fit coucher sur son lit, me conseillant de prendre un peu de repos, dont j'avois assez de besoin. Avant que je m'endormisse, je lui fis entendre que j'avois des meubles précieux dans ma boîte,

celles de votre commerce ? Devez-vous songer à faire des conquêtes, & ne vous suffit-il pas de bien garder vos ports & vos côtes ? Ce qui l'étonna fort, ce fut d'apprendre que nous entretenions une armée dans le sein de la paix & au milieu d'un peuple libre. Il dit que si nous étions gouvernés de notre propre consentement, il ne pouvoit s'imaginer de qui nous avions peur, & contre qui nous avions à nous battre. Il demanda si la maison d'un particulier ne seroit pas mieux défendue par lui-même, par ses enfans & par ses domestiques, que par une troupe de fripons & de coquins, tirés par hasard de la lie du peuple, avec un salaire bien petit, & qui pourroient gagner cent fois plus en nous coupant la gorge.

Il rit beaucoup de ma bizarre arithmétique (comme il lui plut de l'appeller), lorsque j'avois supputé le nombre de notre peuple, en calculant les différentes sectes qui sont parmi nous à l'égard de la religion & de la politique.

Il remarqua qu'entre les amusemens de notre foiblesse, j'avois fait mention du jeu. Il voulut savoir à quel âge ce divertissement étoit ordinairement pratiqué, & quand on le quittoit; combien de tems on y consacroit, & s'il n'altéroit pas quelquefois la fortune des particuliers, & ne leur faisoit pas commettre des ac-

tions basses & indignes ; si des hommes vils & corrompus ne pouvoient pas quelquefois, par leur adresse dans ce métier, acquérir de grandes richesses, tenir nos pairs même dans une espèce de dépendance ; les accoutumer à voir mauvaise compagnie ; les détourner entièrement de la culture de leur esprit & du soin de leurs affaires domestiques, & les forcer, par les pertes qu'ils pouvoient faire, d'apprendre peut-être à se servir de cette même adresse infâme qui les avoit ruinés.

Il étoit extrêmement étonné du récit que je lui avois fait de notre histoire du dernier siècle ; ce n'étoit, selon lui, qu'un enchaînement horrible de conjurations, de rebellions, de meurtres, de massacres, de révolutions, d'exils & des plus énormes effets que l'avarice, l'esprit de faction, l'hypocrisie, la perfidie, la cruauté, la rage, la folie, la haine, l'envie & l'ambition pouvoient produire.

Sa Majesté, dans une autre audience, prit la peine de récapituler la substance de tout ce que j'avois dit, compara les questions qu'elle m'avoit faites, avec les réponses que j'avois données ; puis me prenant dans ses mains & me flattant doucement, s'exprima dans ces mots que je n'oublierai jamais, non plus que la manière dont il les prononça. Mon petit ami

Grildrig, vous avez fait un panégyrique très-extraordinaire de votre pays; vous avez fort bien prouvé que l'ignorance, la pareſſe & le vice peuvent être quelquefois les ſeules qualités d'un homme d'état; que les loix ſont éclaircies, interprétées & appliquées le mieux du monde par des gens dont les intérêts & la capacité les portent à les corrompre, à les brouiller & à les éluder. Je remarque parmi vous une conſtitution de gouvernement qui, dans ſon origine, a peut-être été ſupportable, mais que le vice a tout-à-fait défigurée. Il ne me paroît pas même, par tout ce que vous m'avez dit, qu'une ſeule vertu ſoit requiſe pour parvenir à aucun rang ou à aucune charge parmi vous. Je vois que les hommes n'y ſont point ennoblis par leur vertu; que les prêtres n'y ſont point avancés par leur piété ou leur ſcience; les ſoldats, par leur conduite ou leur valeur; les juges, par leur intégrité; les ſénateurs, par l'amour de leur patrie, ni les hommes d'état, par leur ſageſſe. Mais pour vous (continua le roi), qui avez paſſé la plus grande partie de votre vie dans les voyages, je veux croire que vous n'êtes pas infecté des vices de votre pays; mais par tout ce que vous m'avez raconté d'abord, & par les réponſes que je vous ai obligé de faire à mes

mes objections, je juge que la plupart de vos compatriotes sont la plus pernicieuse race d'insectes que la nature ait jamais souffert ramper sur la surface de la terre.

CHAPITRE V.

Zèle de l'auteur pour l'honneur de sa patrie. Il fait une proposition avantageuse au roi, qui est rejettée. La littérature de ce peuple, imparfaite & bornée. Leurs loix, leurs affaires militaires, & leurs partis dans l'état.

L'AMOUR de la vérité m'a empêché de déguiser l'entretien que j'eus alors avec Sa Majesté : mais ce même amour ne me permit pas de me taire, lorsque je vis mon cher pays si indignement traité. J'éludois adroitement la plupart de ses questions, & je donnois à chaque chose le tour le plus favorable que je pouvois ; car quand il s'agit de défendre ma patrie, & de soutenir sa gloire, je me pique de ne point entendre raison. Alors je n'omets rien pour cacher ses infirmités & ses difformités, & pour mettre sa vertu & sa beauté dans le jour le plus avantageux ; c'est ce que je m'efforçai de faire dans les différens entretiens que

j'eus avec ce judicieux monarque; par malheur je perdis ma peine.

Mais il faut excuser un roi qui vit entièrement séparé du reste du monde, & qui, par conséquent ignore les mœurs & les coutumes des autres nations. Ce défaut de connoissance sera toujours la cause de plusieurs préjugés, & d'une certaine manière bornée de penser, dont le pays de l'Europe est exempt. Il seroit ridicule que les idées de vertu & de vice d'un prince étranger & isolé, fussent proposées pour des regles & pour des maximes à suivre.

Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour faire voir les effets malheureux d'une éducation bornée, je rapporterai ici une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire. Dans la vue de gagner les bonnes graces de sa majesté, je lui donnai avis d'une découverte faite depuis trois ou quatre cens ans, qui étoit une certaine petite poudre noire qu'une seule petite étincelle pouvoit allumer en un instant, de telle manière qu'elle étoit capable de faire sauter en l'air des montagnes avec un bruit & un fracas plus grand que celui du tonnerre; qu'une quantité de cette poudre étant mise dans un tube de bronze ou de fer, selon sa grosseur, poussoit une balle de plomb ou un boulet de fer, avec une si grande violence &

encore réduit la politique en art, comme nos esprits sublimes de l'Europe.

Car il me souvient que dans un entretien que j'eus un jour avec le roi, sur ce que je lui avois dit par hazard, qu'il y avoit parmi nous un grand nombre de volumes écrits sur l'art du gouvernement, sa majesté en conçut une opinion très-basse de notre esprit, & ajouta qu'il méprisoit & détestoit tout mystère, tout rafinement & toute intrigue dans les procédés d'un prince ou d'un ministre d'état. Il ne pouvoit comprendre ce que je voulois dire par les secrets du cabinet. Pour lui il renfermoit la science de gouverner dans des bornes très-étroites, la réduisant au sens commun, à la raison, à la justice, à la douceur, à la prompte décision des affaires civiles & criminelles, & à d'autres semblables pratiques à la portée de tout le monde, & qui ne méritent pas qu'on en parle. Enfin il m'avança ce paradoxe étrange, que si quelqu'un pouvoit faire croître deux épis de bled ou deux brins d'herbe sur un morceau de terre, où auparavant il n'y en avoit qu'un, mériteroit beaucoup plus du genre humain, & rendroit un service plus essentiel à son pays, que toute la race de nos sublimes politiques.

La littérature de ce peuple est fort peu de chose, & ne consiste que dans la connoissance

de la morale, de l'hiſtoire, de la poéſie & des mathématiques; mais il faut avouer qu'ils excellent dans ces quatre genres.

La dernière de ces connoiſſances n'eſt appliquée par eux qu'à tout ce qui eſt utile; en ſorte que la meilleure partie de notre mathématique ſeroit parmi eux fort peu eſtimée. A l'égard des entités métaphyſiques, des abſtractions & des catégories, il me fut impoſſible de les leur faire concevoir.

Dans ce pays il n'eſt pas permis de dreſſer une loi en plus de mots qu'il n'y a de lettres dans leur alphabet, qui n'eſt compoſé que de vingt-deux lettres. Il y a même très-peu de loix qui s'étendent juſqu'à cette longueur; elles ſont toutes exprimées dans les termes les plus clairs & les plus ſimples, & ces peuples ne ſont ni aſſez vifs, ni aſſez ingénieux pour y trouver pluſieurs ſens: c'eſt d'ailleurs un crime capital d'écrire un commentaire ſur aucune loi.

Ils poſſèdent de tems immémorial l'art d'imprimer, auſſi-bien que les Chinois; mais leurs bibliothèques ne ſont pas grandes: celle du roi, qui eſt la plus nombreuſe, n'eſt compoſée que de mille volumes rangés dans une gallerie de douze cens pieds de longueur, où j'eus la liberté de lire tous les livres qu'il me plut. Le livre que j'eus d'abord envie de lire, fut mis

sur une table sur laquelle on me plaça : alors tournant mon visage vers le livre, je commençai par le haut de la page ; je me promenai dessus le livre même, à droite & à gauche, environ huit ou dix pas, selon la longueur des lignes, & je reculois à mesure que j'avançois dans la lecture des pages. Je commençai à lire l'autre page de la même façon, après quoi je tournai le feuillet : ce que je pus difficilement faire avec mes deux mains, car il étoit aussi épais & aussi roide qu'un gros carton.

Leur style est clair, mâle & doux, mais nullement fleuri, parce qu'on ne sait parmi eux ce que c'est que de multiplier les mots inutiles, & de varier les expressions. Je parcourus plusieurs de leurs livres, sur-tout ceux qui concernoient l'histoire & la morale. Entr'autres, je lus avec plaisir un vieux petit traité qui étoit dans la chambre de Glumdalclitch. Ce livre étoit intitulé : *Traité de la foiblesse du genre humain*, & n'étoit estimé que des femmes & du petit peuple. Cependant je fus curieux de savoir ce qu'un auteur pouvoit dire sur un pareil sujet. Cet écrivain faisoit voir, très au long, combien l'homme est peu en état de se mettre à couvert des injures de l'air, ou de la fureur des bêtes sauvages ; combien il étoit surpassé par d'autres animaux, soit dans la force, soit dans

la

la vîtesse, soit dans la prévoyance, soit dans l'industrie. Il montroit que la nature avoit dégeneré dans ces derniers siècles, & qu'elle étoit sur son déclin.

Il enseignoit que les loix mêmes de la nature exigeoient absolument que nous eussions été au commencement d'une taille plus grande & d'une complexion plus vigoureuse, pour n'être point sujets à une soudaine destruction, par l'accident d'une tuile tombant de dessus une maison, ou d'une pierre jettée de la main d'un enfant, ni à être noyés dans un ruisseau. De ces raisonnemens, l'auteur tiroit plusieurs applications utiles à la conduite de la vie. Pour moi, je ne pouvois m'empêcher de faire des réflexions morales sur cette morale même, & sur le penchant universel qu'ont tous les hommes à se plaindre de la nature & à exagérer ses défauts. Ces géans se trouvoient petits & foibles. Que sommes-nous donc, nous autres Européens! Ce même auteur disoit que l'homme n'étoit qu'un ver de terre, qu'un atôme, & que sa petitesse devoit sans cesse l'humilier. Hélas! que suis-je, me disois-je, moi qui suis au-dessous du rien en comparaison de ces hommes qu'on dit être si petits & si peu de chose!

Dans ce même livre, on faisoit voir la vanité du titre d'altesse & de grandeur, & com-

minuties, pour faire connoître le grand pouvoir de l'habitude & du préjugé.

En peu de tems, je m'accoutumai à ma femme, à ma famille & à mes amis: mais ma femme protesta que je n'irois jamais sur mer; toutefois mon mauvais destin en ordonna autrement, comme le lecteur le pourra voir dans la suite. Cependant c'est ici que je finis la seconde partie de mes malheureux voyages.



pour un arsenal plein de boulets & de canons, c'étoit la boutique d'un apothicaire, ces boulets étoient des pillules, & ces canons des seringues. En comparaison nos plus gros canons sont en vérité de petites coulevrines.

A l'égard de leur milice, on dit que l'armée du roi est composée de cent soixante-seize mille hommes de pied, & de trente-deux mille de cavalerie, si néanmoins on peut donner ce nom à une armée qui n'est composée que de marchands & de laboureurs, dont les commandans ne sont que les pairs & la noblesse, sans aucune paie ou récompense : ils sont, à la vérité, assez parfaits dans leurs exercices, & ont une discipline très-bonne, ce qui n'est pas étonnant, puisque chaque laboureur est commandé par son propre seigneur, & chaque bourgeois, par les principaux de sa propre ville, élus à la façon de Venise.

Je fus curieux de savoir pourquoi ce prince, dont les états sont inaccessibles, s'avisoit de faire apprendre à son peuple la pratique de la discipline militaire. Mais j'en fus bientôt instruit, soit par les entretiens que j'eus sur ce sujet, soit par la lecture de leurs histoires. Car, pendant plusieurs siècles, ils ont été affligés de la maladie à laquelle tant d'autres gouvernemens sont sujets; la pairie & la noblesse dispu-

tant souvent pour le pouvoir, le peuple pour la liberté, & le roi pour la domination arbitraire. Ces choses, quoique sagement tempérées par les loix du royaume, ont quelquefois occasionné des partis, allumé des passions & causé des guerres civiles, dont la dernière fut heureusement terminée par l'ayeul du prince regnant ; & la milice établie alors dans le royaume, a toujours subsisté depuis, pour prévenir de nouveaux désordres.

CHAPITRE VI.

Le roi & la reine font un voyage vers la frontiere, où l'auteur les suit. Détail de la manière dont il sort de ce pays pour retourner en Angleterre.

J'AVOIS toujours dans l'esprit que je recouvrerois un jour ma liberté, quoique je ne pusse deviner par quel moyen, ni former aucun projet avec la moindre apparence de réussir. Le vaisseau qui m'avoit porté, & qui avoit échoué sur ces côtes, étoit le premier vaisseau Européen qu'on eût su en avoir approché, & le roi avoit donné des ordres très-précis, que si jamais il arrivoit qu'un autre parût, il fût tiré à terre, & mis avec tout l'équipage & les

passagers sur un tombereau, & apporté à Lorburlgrud.

Il étoit fort porté à me trouver une femme de ma taille, par laquelle je pusse multiplier mon espèce. Mais je crois que j'aurois mieux aimé mourir, que de faire de malheureux enfans, destinés à être mis en cage, ainsi que des serins de canarie, & à être ensuite vendus par tout le royaume aux gens de qualité, comme de petis animaux curieux. J'étois, à la vérité, traité avec beaucoup de bonté : j'étois le favori du roi & de la reine, & les délices de toute la cour. Mais c'étoit sur un état qui ne convenoit pas à la dignité de ma nature humaine. Je ne pouvois d'ailleurs oublier ces précieux gages que j'avois laissés chez moi. Je souhaitois fort de me retrouver parmi des peuples avec lesquels je me pusse entretenir d'égal à égal, & d'avoir la liberté de me promener par les rues & par les champs, sans craindre d'être foulé aux pieds, d'être écrasé comme une grenouille, ou d'être le jouet d'un jeune chien. Mais ma délivrance arriva plutôt que je ne m'y attendois, & d'une manière très-extraordinaire, ainsi que je vais le raconter fidellement avec toutes les circonstances de cet admirable événement.

Il y avoit deux ans que j'étois dans ce pays.

Au commencement de la troisième année ; Glumdalclitch & moi étions à la suite du roi & de la reine, dans un voyage qu'ils faisoient vers la côte méridionale du royaume. J'étois porté à mon ordinaire dans ma boîte de voyage, qui étoit un cabinet très-commode, large de douze pieds. On avoit, par mon ordre, attaché un brancard avec des cordons de soie aux quatre coins du haut de la boîte, afin que je sentisse moins les secousses du cheval sur lequel un domestique me portoit devant lui. J'avois ordonné au menuisier de faire au toît de ma boîte une ouverture d'un pied en quarré, pour laisser entrer l'air, en sorte que quand je voudrois, on pût l'ouvrir & la fermer avec une planche.

Quand nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, le roi jugea à propos de passer quelques jours à une maison de plaisance qu'il avoit proche de Flanflasnic, ville située à dix-huit milles Anglois du bord de la mer. Glumdalclitch & moi étions bien fatigués : j'étois, moi, un peu enrhumé ; mais la pauvre fille se portoit si mal, qu'elle étoit obligée de se tenir toujours dans sa chambre. J'eus envie de voir l'océan : je fis semblant d'être plus malade que je ne l'étois, & je demandai la liberté de prendre l'air de la mer avec un page qui me plaisoit beau-

donnée,) il obtint que je ferois encore plus rigoureufement traité, que fi ont m'eût fait mourir. On avoit partagé mes gens dans les deux vaiffeaux & dans la barque ; pour moi, on réfolut de m'abandonner à mon fort dans un petit canot avec des avirons, une voile & des provifions pour quatre jours. Le capitaine Japonois les augmenta du double, & tira de fes propres vivres cette charitable augmentation ; il ne voulut pas même qu'on me fouillât. Je defcendis donc dans le canot, pendant que mon Hollandois brutal m'accabloit de deffus le pont, de toutes les injures, & imprécations que fon langage lui pouvoit fournir.

Environ une heure avant que nous euffions vu les deux pirates, j'avois pris hauteur, & avois trouvé que nous étions à quarante-fix degrés de latitude, & à cent quatre-vingt-trois de longitude. Lorfque je fus un peu éloigné, je découvris avec une lunette différentes îles au fud-oueft. Alors je hauffai ma voile, le vent étant bon, dans le deffein d'aborder à la plus prochaine de ces îles, ce que j'eus bien de la peine à faire en trois heures. Cette île n'étoit qu'une roche, où je trouvai beaucoup d'œufs d'oifeaux : alors battant mon fufil, je mis le feu à quelques bruyères & à quelques joncs marins pour pouvoir cuire ces œufs, qui furent

ma force, mais inutilement. Je regardai à travers ma fenêtre, & je ne vis que des nuages. J'entendis un bruit horrible au dessus de ma tête, ressemblant à celui d'un battement d'ailes. Alors je commençai à connoître le dangereux état où je me trouvois, & à soupçonner qu'une aigle avoit pris le cordon de ma boîte dans son bec, dans le dessein de la laisser tomber sur quelque rocher, comme une tortue dans son écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le dévorer; car la sagacité & l'odorat de cet oiseau le mettent en état de découvrir sa proie à une grande distance, quoique cachée encore mieux que je pouvois être dessous des planches qui n'étoient épaisses que de deux pouces.

Au bout de quelque tems, je remarquai que le bruit & le battement d'ailes s'augmentoient beaucoup, & que ma boîte étoit agitée çà & là, comme une enseigne de boutique par un grand vent. J'entendis plusieurs coups violens qu'on donnoit à l'aigle, & puis, tout-à-coup, je me sentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute, mais avec une vîtesse incroyable. Ma chûte fut terminée par une secousse terrible qui retentit plus haut à mes oreilles, que notre cataracte de Niagara, après quoi je fus dans les ténébres pendant une autre

minute, & alors ma boîte commença à s'élever de manière, que je pus voir le jour par le haut de ma fenêtre.

Je connus alors que j'étois tombé dans la mer, & que ma boîte flottoit. Je crus, & je le crois encore, que l'aigle, qui emportoit ma boîte, avoit été pourſuivie par deux ou trois autres aigles, & contrainte de me laiſſer tomber pendant qu'elle ſe défendoit, contre les autres qui lui diſputoient ſa proie. Les plaques de fer attachées au bas de la boîte, conſervèrent l'équilibre, & l'empêchèrent d'être briſée & fracaſſée en tombant.

O que je ſouhaitai alors d'être ſecouru par ma chere Glumdalclitch, dont cet accident ſubit m'avoit tant éloigné. Je puis dire, en vérité, qu'au milieu de mes malheurs, je plaignois & regrettois ma chère petite maitreſſe; que je penſois au chagrin qu'elle auroit de ma perte, & au déplaiſir de la reine. Je ſuis ſûr qu'il y a très-peu de voyageurs qui ſe ſoient trouvés dans une ſituation auſſi triſte que celle où je me trouvai alors, attendant à tout moment de voir ma boîte briſée, ou au moins renverſée par le premier coup de vent, & ſubmergée par les vagues. Un carreau de vitre caſſé, c'étoit fait de moi. Il n'y avoit rien qui pût juſqu'alors conſerver ma fenêtre, que des

defcendre & approcher de moi, environ à un mille de diſtance. Je pris alors mon téleſcope, & je découvris un grand nombre de perſonnes en mouvement, qui me regardoient & ſe regardoient les unes les autres.

L'amour naturel de la vie me fit naître quelques ſentimens de joie, & d'eſpérance que cette aventure pourroit m'aider à me délivrer de l'état fâcheux où j'étois. Mais en même-tems le lecteur ne peut s'imaginer mon étonnement, de voir une eſpèce d'île en l'air, habitée par des hommes qui avoient l'art & le pouvoir de la hauſſer, de l'abaiſſer, & de la faire marcher à leur gré; mais n'étant pas alors en humeur de philoſopher ſur un ſi étrange phénomène, je me contentai d'obſerver de quel côté l'île tourneroit, car elle me parut alors arrêtée un peu de tems. Cependant elle s'approcha de mon côté, & j'y pus découvrir pluſieurs grandes terraſſes & des eſcaliers d'intervalle en intervalle, pour communiquer des unes aux autres. Sur la terraſſe la plus baſſe, je vis pluſieurs hommes qui pêchoient des oiſeaux à la ligne, & d'autres qui regardoient. Je leur fis ſigne avec mon chapeau, & avec mon mouchoir; & lorſque je me fus approché de plus près, je criai de toutes mes forces, & ayant alors regardé fort attentivement, je vis une

minute, & alors ma boîte commença à s'élever de manière, que je pus voir le jour par le haut de ma fenêtre.

Je connus alors que j'étois tombé dans la mer, & que ma boîte flottoit. Je crus, & je le crois encore, que l'aigle, qui emportoit ma boîte, avoit été poursuivie par deux ou trois autres aigles, & contrainte de me laisser tomber pendant qu'elle se défendoit, contre les autres qui lui disputoient sa proie. Les plaques de fer attachées au bas de la boîte, conservèrent l'équilibre, & l'empêchèrent d'être brisée & fracassée en tombant.

O que je souhaitai alors d'être secouru par ma chere Glumdalclitch, dont cet accident subit m'avoit tant éloigné. Je puis dire, en vérité, qu'au milieu de mes malheurs, je plaignois & regrettois ma chère petite maitresse; que je pensois au chagrin qu'elle auroit de ma perte, & au déplaisir de la reine. Je suis sûr qu'il y a très-peu de voyageurs qui se soient trouvés dans une situation aussi triste que celle où je me trouvai alors, attendant à tout moment de voir ma boîte brisée, ou au moins renversée par le premier coup de vent, & submergée par les vagues. Un carreau de vitre cassé, c'étoit fait de moi. Il n'y avoit rien qui pût jusqu'alors conserver ma fenêtre, que des

s'étant abaissée à un degré convenable, on me jetta de la terrasse d'en bas une chaîne avec un petit siege qui y étoit attaché, sur lequel m'étant assis, je fus dans un moment enlevé par le moyen d'un mouffle.

CHAPITRE II.

Caractère des Laputiens. Idée de leurs savans, de leur roi & de sa cour. Réception qu'on fait à l'auteur. Les craintes & les inquiétudes des habitans. Caractère des femmes Laputiennes.

A mon arrivée je me vis entouré d'une foule de peuple, qui me regardoit avec admiration, & que je regardois de même, n'ayant encore jamais vu une race de mortels si singulière dans sa figure, dans ses habits & dans ses manières. Ils penchoient la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche : ils avoient un œil tourné en dedans, & l'autre vers le ciel. Leurs habits étoient bigarrés de figures du soleil, de la lune & des étoiles, & parsemés de violons, de flûtes, de harpes, de trompettes, de guittarres, de luths, & de plusieurs autres instrumens inconnus en Europe. Je vis autour d'eux plusieurs domestiques armés de vessies, attachées comme

un brancard ſuperbe, un lit de campagne, deux chaiſes, une table & une armoire ; que ma chambre étoit tapiſſée, ou pour mieux dire, matelaſſée d'étoffes de ſoie & de coton. Que s'il vouloit ordonner à quelqu'un de ſon équipage d'apporter ma chambre dans ſa chambre, je l'y ouvrirois en ſa préſence, & lui montrerois mes meubles. La capitaine m'entendant dire ces abſurdités, jugea que j'étois fou : cependant, pour me complaire, il promit d'ordonner ce que je ſouhaitois, & montant ſur le tillac, il envoya quelques-uns de ſes gens viſiter la caiſſe.

Je dormis pendant quelques heures, mais continuellement troublé par l'idée du pays que j'avois quitté, & du péril que j'avois couru. Cependant quand je m'éveillai, je me trouvai aſſez bien remis. Il étoit huit heures du ſoir, & le capitaine donna ordre de me ſervir à ſouper inceſſamment, croyant que j'avois jeûné trop long-tems. Il me régala avec beaucoup d'honnêteté, remarquant néanmoins que j'avois des yeux égarés. Quand on nous eut laiſſé ſeuls, il me pria de lui faire le récit de mes voyages, & de lui apprendre par quel accident j'avois été abandonné au gré des flots dans cette grande caiſſe. Il me dit, que ſur le midi, comme il regardoit avec ſa lunette, il l'avoit

pas nécessaire, & demanderoit trop de tems; qu'il suffisoit que quelqu'un de l'équipage mît son doigt dans le cordon, afin d'emporter la boîte hors de la mer dans le vaisseau, & après dans la chambre du capitaine. Quelques-uns d'entr'eux m'entendant parler ainsi, pensèrent que j'étois un pauvre insensé, d'autres en rirent; je ne pensois pas que j'étois alors parmi des hommes de ma taille & de ma force. Le charpentier vint, & dans peu de minutes, fit un trou au haut de ma boîte, large de trois pieds, & me présenta une petite échelle, sur laquelle je montai: j'entrai dans le vaisseau en un état très-foible.

Les matelots furent tous étonnés, & me firent mille questions auxqu'elles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginois voir autant de pigmées, mes yeux étant accoutumés aux objets monstrueux que je venois de quitter. Mais le capitaine monsieur Thomas Wiletcks, homme de probité & de mérite, originaire de la province de Salop, remarquant que j'étois prêt de tomber en foiblesse, me fit entrer dans sa chambre, me donna un cordial pour me soulager, & me fit coucher sur son lit, me conseillant de prendre un peu de repos, dont j'avois assez de besoin. Avant que je m'endormisse, je lui fis entendre que j'avois des meubles précieux dans ma boîte,

un brancard ſuperbe, un lit de campagne, deux chaiſes, une table & une armoire ; que ma chambre étoit tapiſſée, ou pour mieux dire, matelaſſée d'étoffes de ſoie & de coton. Que s'il vouloit ordonner à quelqu'un de ſon équipage d'apporter ma chambre dans ſa chambre, je l'y ouvrirois en ſa préſence, & lui montrerois mes meubles. La capitaine m'entendant dire ces abſurdités, jugea que j'étois fou : cependant, pour me complaire, il promit d'ordonner ce que je ſouhaitois, & montant ſur le tillac, il envoya quelques-uns de ſes gens viſiter la caiſſe.

Je dormis pendant quelques heures, mais continuellement troublé par l'idée du pays que j'avois quitté, & du péril que j'avois couru. Cependant quand je m'éveillai, je me trouvai aſſez bien remis. Il étoit huit heures du ſoir, & le capitaine donna ordre de me ſervir à ſouper inceſſamment, croyant que j'avois jeûné trop long-tems. Il me régala avec beaucoup d'honnêteté, remarquant néanmoins que j'avois des yeux égarés. Quand on nous eut laiſſé ſeuls, il me pria de lui faire le récit de mes voyages, & de lui apprendre par quel accident j'avois été abandonné au gré des flots dans cette grande caiſſe. Il me dit, que ſur le midi, comme il regardoit avec ſa lunette, il l'avoit

tel scélérat dans son vaisseau, cependant il me promettoit sur sa parole d'honneur de me mettre à terre en sûreté au premier port où nous arriverions. Il ajouta que ses soupçons s'étoient beaucoup augmentés par quelques discours très-absurdes, que j'avois tenus d'abord aux matelots, & ensuite à lui-même, à l'égard de ma boîte & de ma chambre, aussi-bien que par mes yeux égarés, & ma bizarre contenance.

Je le priai d'avoir la patience de m'entendre faire le récit de mon histoire : je le fis très-fidèlement, depuis la dernière fois que j'avois quitté l'Angleterre, jusqu'au moment qu'il m'avoit découvert. Et comme la vérité s'ouvre toujours un passage dans les esprits raisonnables, cet honnête & digne gentilhomme, qui avoit un très-bons sens, & n'étoit pas tout-à-fait dépourvu de lettres, fut satisfait de ma candeur & de ma sincérité. Mais d'ailleurs pour confirmer tout ce que j'avois dit, je le priai de donner ordre de m'apporter mon armoire, dont j'avois la clef, je l'ouvris en sa présence, & lui fis voir toutes les choses curieuses travaillées dans le pays d'où j'avois été tiré d'une manière si étrange. Il y avoit, entr'autres choses, le peigne que j'avois formé des poils de la barbe du roi, & un autre de la même matière dont le dos étoit d'une rognure de l'ongle du

pouce

pouce de sa majesté. Il y avoit un paquet d'aiguilles & d'épingles longues d'un pied & demi. Une bague d'or, dont un jour la reine me fit présent d'une manière très-obligeante, l'ôtant de son petit doigt & me la mettant au cou comme un collier. Je priai le capitaine de vouloir bien accepter cette bague en reconnoissance de ses honnêtetés, ce qu'il refusa absolument. Enfin je le priai de considérer la culotte que je portois alors, qui étoit faite de peau de souris.

Le capitaine fut très-satisfait de tout ce que je lui racontai, & me dit qu'il espéroit qu'à notre retour en Angleterre, je voudrois bien en écrire la relation & la donner au public. Je répondis que je croyois que nous avions déja trop de livres de voyages; que mes aventures passeroient pour un vrai roman, & pour une fiction ridicule; que ma relation ne contiendroit que des descriptions de plantes, & d'animaux extraordinaires, de loix, de mœurs, & d'usages bizarres; que ces descriptions étoient trop communes, & qu'on en étoit las; & que n'ayant rien autre chose à dire touchant mes voyages, ce n'étoit pas la peine de les écrire. Je le remerciai de l'opinion avantageuse qu'il avoit de moi.

Il me parut étonné d'une chose, qui fut de

Au commencement de la troisième année ; Glumdalclitch & moi étions à la suite du roi & de la reine, dans un voyage qu'ils faisoient vers la côte méridionale du royaume. J'étois porté à mon ordinaire dans ma boîte de voyage, qui étoit un cabinet très-commode, large de douze pieds. On avoit, par mon ordre, attaché un brancard avec des cordons de soie aux quatre coins du haut de la boîte, afin que je sentisse moins les secousses du cheval sur lequel un domestique me portoit devant lui. J'avois ordonné au menuisier de faire au toît de ma boîte une ouverture d'un pied en quarré, pour laisser entrer l'air, en sorte que quand je voudrois, on pût l'ouvrir & la fermer avec une planche.

Quand nous fûmes arrivés au terme de notre voyage, le roi jugea à propos de passer quelques jours à une maison de plaisance qu'il avoit proche de Flanflasnic, ville située à dix-huit milles Anglois du bord de la mer. Glumdalclitch & moi étions bien fatigués : j'étois, moi, un peu enrhumé ; mais la pauvre fille se portoit si mal, qu'elle étoit obligée de se tenir toujours dans sa chambre. J'eus envie de voir l'océan : je fis semblant d'être plus malade que je ne l'étois, & je demandai la liberté de prendre l'air de la mer avec un page qui me plaisoit beau-

coup, & à qui j'avois été confié quelquefois. Je n'oublierai jamais avec quelle répugnance Glumdalclitch y consentit, ni l'ordre févère qu'elle donna au page d'avoir soin de moi, ni les larmes qu'elle répandit, comme si elle eût eu quelques préfàges de ce qui me devoit arriver. Le page me porta donc dans ma boîte, & me mena environ à une demie-lieue du palais vers les rochers, sur le rivage de la mer. Je lui dis alors de me mettre à terre; & levant le chassis d'une de mes fenêtres, je me mis à regarder la mer d'un œil triste. Je dis ensuite au page que j'avois envie de dormir un peu dans mon brancard, & que cela me soulageroit. Le page ferma bien la fenêtre de peur que je n'eusse froid : je m'endormis bientôt. Tout ce que je puis conjecturer, est que pendant que je dormois, ce page croyant qu'il n'y avoit rien à appréhender, grimpa sur les rochers pour chercher des œufs d'oiseaux, l'ayant vu auparavant de ma fenêtre en chercher & en ramasser. Quoiqu'il en soit, je me trouvai soudainement éveillé par une secousse violente donnée à ma boîte que je sentis tirée en haut, & ensuite portée en avant avec une vîtesse prodigieuse. La première secousse m'avoit presque jetté hors de mon brancard, mais ensuite le mouvement fut assez doux. Je criois de toute

ma force, mais inutilement. Je regardai à travers ma fenêtre, & je ne vis que des nuages. J'entendis un bruit horrible au dessus de ma tête, ressemblant à celui d'un battement d'ailes. Alors je commençai à connoître le dangereux état où je me trouvois, & à soupçonner qu'une aigle avoit pris le cordon de ma boîte dans son bec, dans le dessein de la laisser tomber sur quelque rocher, comme une tortue dans son écaille, & puis d'en tirer mon corps pour le dévorer; car la sagacité & l'odorat de cet oiseau le mettent en état de découvrir sa proie à une grande distance, quoique cachée encore mieux que je pouvois être dessous des planches qui n'étoient épaisses que de deux pouces.

Au bout de quelque tems, je remarquai que le bruit & le battement d'ailes s'augmentoient beaucoup, & que ma boîte étoit agitée çà & là, comme une enseigne de boutique par un grand vent. J'entendis plusieurs coups violens qu'on donnoit à l'aigle, & puis, tout-à-coup, je me sentis tomber perpendiculairement pendant plus d'une minute, mais avec une vîtesse incroyable. Ma chûte fut terminée par une secousse terrible qui retentit plus haut à mes oreilles, que notre cataracte de Niagara, après quoi je fus dans les ténébres pendant une autre

minute, & alors ma boîte commença à s'élever de manière, que je pus voir le jour par le haut de ma fenêtre.

Je connus alors que j'étois tombé dans la mer, & que ma boîte flottoit. Je crus, & je le crois encore, que l'aigle, qui emportoit ma boîte, avoit été poursuivie par deux ou trois autres aigles, & contrainte de me laisser tomber pendant qu'elle se défendoit, contre les autres qui lui disputoient sa proie. Les plaques de fer attachées au bas de la boîte, conservèrent l'équilibre, & l'empêchèrent d'être brisée & fracassée en tombant.

O que je souhaitai alors d'être secouru par ma chere Glumdalclitch, dont cet accident subit m'avoit tant éloigné. Je puis dire, en vérité, qu'au milieu de mes malheurs, je plaignois & regrettois ma chère petite maitresse; que je pensois au chagrin qu'elle auroit de ma perte, & au déplaisir de la reine. Je suis sûr qu'il y a très-peu de voyageurs qui se soient trouvés dans une situation aussi triste que celle où je me trouvai alors, attendant à tout moment de voir ma boîte brisée, ou au moins renversée par le premier coup de vent, & submergée par les vagues. Un carreau de vitre cassé, c'étoit fait de moi. Il n'y avoit rien qui pût jusqu'alors conserver ma fenêtre, que des

fils de fer assez forts dont elle étoit munie par dehors contre les accidens qui peuvent arriver en voyageant. Je vis l'eau entrer dans ma boîte par quelques petites feintes que je tâchai de boucher le mieux que je pus. Hélas! je n'avois pas la force de lever le toît de ma boîte, ce que j'aurois fait si j'avois pu, & me serois tenu assis dessus, plutôt que de rester enfermé dans une espèce de fond de cale.

Dans cette déplorable situation, j'entendis, ou je crus entendre quelque sorte de bruit à côté de ma boîte, & bientôt après je commençai à m'imaginer qu'elle étoit tirée, & en quelque façon remorquée; car de tems en tems je sentois une sorte d'effort qui faisoit monter les ondes jusqu'au haut de mes fenêtres, me laissant presque dans l'obscurité. Je conçus alors quelques foibles espérances de secours, quoique je ne pusse me figurer d'où il me pourroit venir. Je montai sur mes chaises & approchai ma tête d'une petite fente qui étoit au toit de ma boîte, & alors je me mis à crier de toutes mes forces, & à demander du secours dans toutes les langues que je savois. Ensuite j'attachai mon mouchoir à un bâton que j'avois, & le haussant par l'ouverture, je le branlai plusieurs fois dans l'air, afin que si quelque barque ou vaisseau étoit proche, les matelots pussent

TROISIEME PARTIE.

VOYAGE

A LAPUTA,

Aux Balnibardes, à Luggnagg, à Gloubbdoubdrid, & au Japon.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur entreprend un troisième voyage. Il est pris par des pirates. Méchanceté d'un Hollandois. Il arrive à Laputa.

IL n'y avoit que deux ans environ que j'étois chez moi, lorsque le capitaine Guillaume Robinson, de la province de Cornouaille, capitaine de la Bonne-Espérance, vaisseau de trois cens tonneaux, vint me trouver. J'avois été autrefois chirurgien d'un autre vaisseau dont il étoit capitaine, dans un voyage au Levant, & j'en avois été toujours bien traité. Le capitaine ayant appris mon arrivée, me rendit une visite, où il me marqua la joie qu'il avoit de me trouver en bonne santé; me demanda si je m'étois fixé pour toujours, & m'apprit

pas nécessaire, & demanderoit trop de tems; qu'il suffisoit que quelqu'un de l'équipage mît son doigt dans le cordon, afin d'emporter la boîte hors de la mer dans le vaisseau, & après dans la chambre du capitaine. Quelques-uns d'entr'eux m'entendant parler ainsi, pensèrent que j'étois un pauvre insensé, d'autres en rirent; je ne pensois pas que j'étois alors parmi des hommes de ma taille & de ma force. Le charpentier vint, & dans peu de minutes, fit un trou au haut de ma boîte, large de trois pieds, & me présenta une petite échelle, sur laquelle je montai: j'entrai dans le vaisseau en un état très-foible.

Les matelots furent tous étonnés, & me firent mille questions auxqu'elles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginois voir autant de pigmées, mes yeux étant accoutumés aux objets monstrueux que je venois de quitter. Mais le capitaine monsieur Thomas Wiletcks, homme de probité & de mérite, originaire de la province de Salop, remarquant que j'étois prêt de tomber en foiblesse, me fit entrer dans sa chambre, me donna un cordial pour me soulager, & me fit coucher sur son lit, me conseillant de prendre un peu de repos, dont j'avois assez de besoin. Avant que je m'endormisse, je lui fis entendre que j'avois des meubles précieux dans ma boîte,

un brancard ſuperbe, un lit de campagne, deux chaiſes, une table & une armoire; que ma chambre étoit tapiſſée, ou pour mieux dire, matelaſſée d'étoffes de ſoie & de coton. Que s'il vouloit ordonner à quelqu'un de ſon équipage d'apporter ma chambre dans ſa chambre, je l'y ouvrirois en ſa préſence, & lui montrerois mes meubles. La capitaine m'entendant dire ces abſurdités, jugea que j'étois fou: cependant, pour me complaire, il promit d'ordonner ce que je ſouhaitois, & montant ſur le tillac, il envoya quelques-uns de ſes gens viſiter la caiſſe.

Je dormis pendant quelques heures, mais continuellement troublé par l'idée du pays que j'avois quitté, & du péril que j'avois couru. Cependant quand je m'éveillai, je me trouvai aſſez bien remis. Il étoit huit heures du ſoir, & le capitaine donna ordre de me ſervir à ſouper inceſſamment, croyant que j'avois jeûné trop long-tems. Il me régala avec beaucoup d'honnêteté, remarquant néanmoins que j'avois des yeux égarés. Quand on nous eut laiſſé ſeuls, il me pria de lui faire le récit de mes voyages, & de lui apprendre par quel accident j'avois été abandonné au gré des flots dans cette grande caiſſe. Il me dit, que ſur le midi, comme il regardoit avec ſa lunette, il l'avoit

n'eût pas de commandement. Il connut à nos manières que nous étions Anglois, & nous parlant en sa langue, il nous dit qu'on alloit nous lier tous dos à dos, & nous jetter dans la mer. Comme je parlois hollandois assez bien, je lui déclarai qui nous étions, & le conjurai, en considération du nom commun de chrétiens, & de chrétiens réformés, de voisins & d'alliés, d'intercéder pour nous auprès du capitaine. Mes paroles ne firent que l'irriter; il redoubla ses menaces, & s'étant tourné vers ses compagnons, il leur parla en langue japonoise, répétant assez souvent le nom de christianos.

Le plus gros vaisseau de ces pirates étoit commandé par un capitaine Japonois, qui parloit un peu hollandois. Il vint à moi, & après m'avoir fait diverses questions, auxquelles je répondis très-humblement, il m'assura qu'on ne nous ôteroit point la vie. Je lui fis une très-profonde révérence, & me tournant alors vers le Hollandois, je lui dis que j'étois bien fâché de trouver plus d'humanité dans un idolâtre que dans un chrétien. Mais j'eus bientôt lieu de me repentir de ces paroles inconsidérées: car ce misérable réprouvé ayant tâché en vain de persuader aux deux capitaines de me jetter dans la mer (ce qu'on ne voulut pas lui accorder, à cause de la parole qui m'avoit été

donnée,) il obtint que je ſerois encore plus rigoureuſement traité, que ſi ont m'eût fait mourir. On avoit partagé mes gens dans les deux vaiſſeaux & dans la barque; pour moi, on réſolut de m'abandonner à mon ſort dans un petit canot avec des avirons, une voile & des proviſions pour quatre jours. Le capitaine Japonois les augmenta du double, & tira de ſes propres vivres cette charitable augmentation; il ne voulut pas même qu'on me fouillât. Je deſcendis donc dans le canot, pendant que mon Hollandois brutal m'accabloit de deſſus le pont, de toutes les injures, & imprécations que ſon langage lui pouvoit fournir.

Environ une heure avant que nous euſſions vu les deux pirates, j'avois pris hauteur, & avois trouvé que nous étions à quarante-ſix degrés de latitude, & à cent quatre-vingt-trois de longitude. Lorſque je fus un peu éloigné, je découvris avec une lunette différentes îles au ſud-oueſt. Alors je hauſſai ma voile, le vent étant bon, dans le deſſein d'aborder à la plus prochaine de ces îles, ce que j'eus bien de la peine à faire en trois heures. Cette île n'étoit qu'une roche, où je trouvai beaucoup d'œufs d'oiſeaux: alors battant mon fuſil, je mis le feu à quelques bruyères & à quelques jones marins pour pouvoir cuire ces œufs, qui furent

ce ſoir-là toute ma nourriture, étant réſolu d'épargner mes proviſions autant que je le pourrois. Je paſſai la nuit ſous cette roche, où ayant étendu des bruyères ſous moi, je dormis aſſez bien.

Le jour ſuivant, je fis voile vers une autre île, & delà à une troiſième & à une quatrième, me ſervant quelquefois de mes rames. Mais pour ne point ennuyer le lecteur, je lui dirai ſeulement qu'au bout de cinq jours, j'atteignis la dernière île que j'avois vue, qui étoit au ſud-ſud-oueſt de la première.

Cette île étoit plus éloignée que je ne croyois, & je ne pus y arriver qu'en cinq heures. J'en fis preſque tout le tour avant que de trouver un endroit pour pouvoir y aborder. Ayant pris terre à une petite baie, qui étoit trois fois large comme mon canot, je trouvai que toute l'île n'étoit qu'un rocher, avec quelques eſpaces où il croiſſoit du gazon & des herbes très odoriférantes. Je pris mes petites proviſions, & après m'être un peu rafraichi, je mis le reſte dans une des caves, dont il y avoit grand nombre. Je ramaſſai pluſieurs œufs ſur le rocher, & arrachai une quantité de joncs marins & d'herbes ſeches, afin de les allumer le lendemain pour cuire mes œufs; car j'avois ſur moi mon fuſil, ma meche, avec un verre ardent. Je

Europe; & s'instruire des coutumes, des mœurs, des loix & des sciences des différentes nations, parmi lesquelles j'avois demeuré. Il m'écoutoit toujours avec une grande attention, & faisoit de très-justes observations sur tout ce que je lui disois. Deux moniteurs le suivoient pour la forme, mais il ne s'en servoit qu'à la cour, & dans les visites de cérémonie; quand nous étions ensemble, il les faisoit toujours retirer.

Je priai ce seigneur d'intercéder pour moi auprès de sa majesté, pour obtenir mon congé: il m'accorda cette grace avec regret, comme il eut la bonté de me le dire, & il me fit plusieurs offres avantageuses que je refusai, en lui marquant ma vive reconnoissance.

Le 16 de février je pris congé de sa majesté, qui me fit un présent considérable; & mon protecteur me donna un diamant, avec une lettre de recommandation, pour un seigneur de ses amis, demeurant à Lagado, capitale des Balnibarbes. L'île étant alors suspendue au-dessus d'une montagne, je descendis de la dernière terrasse de l'île, de la même façon que j'étois monté.

Le continent porte le nom de Balnibarbes, & la capitale, comme je l'ai dit, s'appelle Lagado. Ce fut d'abord une assez agréable satis-

descendre & approcher de moi, environ à un mille de distance. Je pris alors mon télescope, & je découvris un grand nombre de personnes en mouvement, qui me regardoient & se regardoient les unes les autres.

L'amour naturel de la vie me fit naître quelques sentimens de joie, & d'espérance que cette aventure pourroit m'aider à me délivrer de l'état fâcheux où j'étois. Mais en même-tems le lecteur ne peut s'imaginer mon étonnement, de voir une espèce d'île en l'air, habitée par des hommes qui avoient l'art & le pouvoir de la hausser, de l'abaisser, & de la faire marcher à leur gré; mais n'étant pas alors en humeur de philosopher sur un si étrange phénomène, je me contentai d'observer de quel côté l'île tourneroit, car elle me parut alors arrêtée un peu de tems. Cependant elle s'approcha de mon côté, & j'y pus découvrir plusieurs grandes terrasses & des escaliers d'intervalle en intervalle, pour communiquer des unes aux autres. Sur la terrasse la plus basse, je vis plusieurs hommes qui pêchoient des oiseaux à la ligne, & d'autres qui regardoient. Je leur fis signe avec mon chapeau, & avec mon mouchoir; & lorsque je me fus approché de plus près, je criai de toutes mes forces, & ayant alors regardé fort attentivement, je vis une

ſoule de monde amaſſée ſur le bord qui étoit vis-à-vis de moi. Je découvris par leurs poſtures qu'ils me voyoient, quoiqu'ils ne m'euſſent pas répondu : j'apperçus alors cinq ou ſix hommes, montant avec empreſſément au ſommet de l'île, je m'imaginai qu'ils avoient été envoyés à quelques perſonnes d'autorité, pour en recevoir des ordres ſur ce qu'on devoit faire en cette occaſion.

La foule des Inſulaires augmenta, & en moins d'une demi-heure l'île s'approcha tellement, qu'il n'y avoit plus que cent pas de diſtance entre elle & moi. Ce fut alors que je me mis en diverſes poſtures humbles & touchantes, & que je fis les ſupplications les plus vives. Mais je ne reçus point de réponſe : ceux qui me sembloient le plus proche, à en juger par leurs habits, étoient des perſonnes de diſtinction.

A la fin un d'eux me fit entendre ſa voix dans un langage clair, poli & très-doux, dont le ſon approchoit de l'Italien ; ce fut auſſi en Italien que je répondis, m'imaginant que le ſon & l'accent de cette langue, feroit plus agréable à leurs oreilles que tout autre langage. Ce peuple comprit ma penſée ; on me fit ſigne de deſcendre du rocher, & d'aller vers le rivage, ce que je fis ; & alors l'île volante

s'étant abaiſſée à un degré convenable, on me jetta de la terraſſe d'en bas une chaîne avec un petit ſiege qui y étoit attaché, ſur lequel m'étant aſſis, je fus dans un moment enlevé par le moyen d'un mouffle.

CHAPITRE II.

Caractère des Laputiens. Idée de leurs ſavans, de leur roi & de ſa cour. Réception qu'on fait à l'auteur. Les craintes & les inquiétudes des habitans. Caractère des femmes Laputiennes.

A mon arrivée je me vis entouré d'une foule de peuple, qui me regardoit avec admiration, & que je regardois de même, n'ayant encore jamais vu une race de mortels ſi ſingulière dans ſa figure, dans ſes habits & dans ſes manières. Ils penchoient la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche : ils avoient un œil tourné en dedans, & l'autre vers le ciel. Leurs habits étoient bigarrés de figures du ſoleil, de la lune & des étoiles, & parſemés de violons, de flûtes, de harpes, de trompettes, de guittarres, de luths, & de pluſieurs autres inſtrumens inconnus en Europe. Je vis autour d'eux pluſieurs domeſtiques armés de veſſies, attachées comme

un fléau au bout d'un petit bâton, dans lesquelles il y avoit une certaine quantité de petits poids & de petits cailloux. Ils frappoient de tems en tems avec ces vessies, tantôt la bouche, tantôt les oreilles de ceux dont ils étoient proche, & je n'en pus d'abord deviner la raison. Les esprits de ce peuple paroissent si distraits, & si plongés dans la méditation, qu'ils ne pouvoient ni parler, ni être attentifs à ce qu'on leur disoit, sans le secours de ces vessies bruyantes dont on les frappoit, soit à la bouche, soit aux oreilles, pour les réveiller. C'est pourquoi les personnes qui en avoient le moyen, entretenoient toujours un domestique qui leur servoit de moniteur, & sans lequel ils ne sortoient jamais.

L'occupation de cet Officier, lorsque deux ou trois personnes se trouvoient ensemble, étoit de donner adroitement de la vessie sur la bouche de celui à qui c'étoit à parler, ensuite sur l'oreille droite de celui ou de ceux à qui le discours s'adressoit. Le moniteur accompagnoit toujours son maître lorsqu'il sortoit, & étoit obligé de lui donner de tems en tems de la vessie sur les yeux, parce que sans cela ses profondes rêveries l'eussent bientôt mis en danger de tomber dans quelque précipice, de se heurter contre quelque poteau,

de pouſſer les autres dans les rues, ou d'en être jetté dans le ruiſſeau.

On me fit monter au ſommet de l'île, & entrer dans le palais du roi, où je vis ſa majeſté ſur un trône environné des perſonnes de la première diſtinction. Devant le trône étoit une grande table couverte de globes, de ſphères & d'inſtrumens de mathématiques de toute eſpèce. Le roi ne prit point garde à moi, lorſque j'entrai, quoique la foule qui m'accompagnoit fît un très-grand bruit. Il étoit alors appliqué à réſoudre un problême, & nous fûmes devant lui au moins une heure entière à attendre que ſa majeſté eût fini ſon opération. Il avoit auprès de lui deux pages qui avoient des veſſies à la main, dont l'un, lorſque ſa majeſté eut ceſſé de travailler, le frappa doucement & reſpectueuſement à la bouche, & l'autre à l'oreille droite. Le roi parut alors comme ſe réveiller en ſurſaut, & jettant les yeux ſur moi, & ſur le monde qui m'entouroit, il ſe rappella ce qu'on lui avoit dit de mon arrivée peu de tems auparavant. Il me dit quelques mots, & auſſi-tôt un jeune homme armé d'une veſſie, s'approcha de moi, & m'en donna ſur l'oreille droite. Mais je fis ſigne qu'il étoit inutile de prendre cette peine, ce qui donna au roi & à toute la cour une

haute idée de mon intelligence. Le roi me fit diverses questions auxquelles je répondis, sans que nous nous entendissions ni l'un, ni l'autre. On me conduisit bientôt après dans un appartement, où l'on me servit à dîner. Quatre personnes de distinction me firent l'honneur de se mettre à table avec moi : nous eûmes deux services chacun de trois plats. Le premier service étoit composé d'une épaule de mouton coupé en triangle équilatérale ; d'une pièce de bœuf sous la forme d'un rhomboïde, & d'un boudin sous celle d'une cycloïde. Le second service fut deux canards ressemblans à deux violons, des saucisses & des andouilles qui paroissoient comme des flûtes & des hautbois, & un foie de veau, qui avoit l'air d'une harpe. Les pains qu'on nous servit avoient la figure de cônes, de cylindres, de parallélogrammes.

Après le dîner, un homme vint à moi de la part du roi, avec une plume, de l'encre & du papier, & me fit entendre par des signes qu'il avoit ordre de m'apprendre la langue du pays. Je fus avec lui environ quatre heures, pendant lesquelles j'écrivis sur deux colonnes un grand nombre de mots, avec la traduction vis-à-vis. Il m'apprit aussi plusieurs phrases courtes, dont il me fit connoître le sens, en faisant devant moi ce qu'elles signifioient. Mon

maître me montra enſuite dans un de ſes livres, la figure du ſoleil & de la lune, des étoiles, du zodiaque, des tropiques & des cerles polaires, en me diſant le nom de tout cela, ainſi que de toutes ſortes d'inſtrumens de muſique, avec les termes de cet art convenables à chaque inſtrument. Quand il eut fini ſa leçon, je compoſai en mon particulier un très-joli petit dictionnaire de tous les mots que j'avois appris, & en peu de jours, graces à mon heureuſe mémoire, je ſus paſſablement la langue Laputienne.

Un tailleur vint le lendemain matin prendre ma meſure. Les tailleurs de ce pays exercent leur métier autrement qu'en Europe. Il prit d'abord la hauteur de mon corps avec un quart de cercle; & puis avec la règle & le compas, ayant meſuré ma groſſeur, & toute la proportion de mes membres, il fit ſon calcul ſur le papier, & au bout de ſix jours, il m'apporta un habit très-mal fait. Il m'en fit excuſe, en me diſant qu'il avoit eu le malheur de ſe tromper dans ſes ſupputations.

Sa majeſté ordonna ce jour-là qu'on fît avancer ſon île vers Lagado, qui eſt la capitale de ſon royaume de terre ferme, & enſuite vers certaines villes & villages, pour recevoir les requêtes de ſes ſujets. On jetta pour cela plu-

ficeurs ficelles avec de petits plombs au bout, afin que le peuple attachât ses placets à ces ficelles, qu'on tiroit ensuite, & qui sembloient en l'air autant de cervolans.

La connoissance que j'avois des mathématiques, m'aida beaucoup à comprendre leurs façons de parler, & leurs métaphores tirées la plupart des mathématiques, & de la musique; car je suis aussi un peu musicien (1). Toutes leurs idées n'étoient qu'en lignes & en figures, & leur galanterie même étoit toute géométrique. Si, par exemple, ils vouloient louer la beauté d'une fille, ils disoient que ses dents blanches étoient de beaux & parfaits parallélogrammes, que ses sourcils étoient un arc charmant, ou une belle portion de cercle; que ses yeux formoient une ellipse admirable; que sa gorge étoit décorée de deux globes asymptotes, & ainsi du reste. Le sinus, la tangente, la ligne droite, la ligne courbe, le cône, le cylindre, l'ovale, la parabole, le diamètre, le rayon, le centre, le point, sont parmi eux

(1) « Il ne tiendra pas à moi (dit l'auteur du *traité de* » *la pesanteur*, dans une lettre insérée dans le Merc. de » janvier 1727) que tout le monde ne soit géomètre, & » que la géométrie ne devienne un style de conver» sation, comme la morale, la physique, l'histoire & la » gazette ».

des termes qui entrent dans le langage de l'amour.

Leurs maisons étoient fort mal bâties : c'est qu'en ce pays-là on méprise la géométrie-pratique, comme une chose vulgaire & méchanique. Je n'ai j'amais vu de peuple si sot, si niais, si mal-adroit dans tout ce qui regarde les actions communes, & la conduite de la vie. Ce sont outre cela les plus mauvais raisonneurs du monde ; toujours prêts à contredire, si ce n'est lorsqu'ils pensent juste, ce qui leur arrive rarement, & alors ils se taisent. Ils ne savent ce que c'est qu'imagination, invention, portraits, & n'ont pas même de mots en leur langue, qui expriment ces choses. Aussi tous leurs ouvrages, & même leurs poësies, semblent des théorêmes d'Euclide.

Plusieurs d'entr'eux, principalement ceux qui s'appliquent à l'astronomie, donnent dans l'astronomie judiciaire, quoiqu'ils n'osent l'avouer publiquement ; mais ce que je trouvai de plus surprenant, ce fut l'inclination qu'ils avoient pour la politique & leur curiosité pour les nouvelles. Ils parloient incessamment d'affaires d'état, & portoient sans façon leur jugement sur tout ce qui se passoit dans les cabinets des princes. J'ai souvent remarqué le même caractère dans nos mathématiciens d'Europe,

ſans avoir jamais pu trouver la moindre analogie entre la mathématique & la politique, à moins que l'on ne ſuppoſe que, comme le plus petit cercle a autant de degrés que le plus grand, celui qui ſait raiſonner ſur un cercle tracé ſur le papier, peut également raiſonner ſur la ſphère du monde. Mais n'eſt-ce pas plutôt le défaut naturel de tous les hommes, qui ſe plaiſent ordinairement à parler & à raiſonner ſur ce qu'ils entendent le moins ?

Ce peuple paroît toujours inquiet & allarmé; & ce qui n'a jamais troublé le repos des autres hommes, eſt le ſujet continuel de leurs craintes & de leurs frayeurs. Ils appréhendent l'altération des corps céleſtes: par exemple, que la terre, par les approches continuelles du ſoleil, ne ſoit à la fin dévorée par les flammes de cet aſtre terrible; que ce flambeau de la nature ne ſe trouve peu-à-peu encroûté par ſon écume, & ne vienne à s'éteindre tout-à-fait pour les mortels; ils craignent que la prochaine comète, qui, ſelon leur calcul, paroîtra dans trente-un ans, d'un coup de ſa queue ne foudroie la terre, & ne la réduiſe en cendres. Ils craignent encore que le ſoleil, à force de répandre des rayons de toutes parts, ne parvienne enfin à s'uſer, & à perdre tout-à-fait ſa ſubſtance. Voilà les craintes ordinaires & les allarmes qui leur

dérobent le sommeil, & les privent de toutes sortes de plaisirs : aussi dès qu'ils se rencontrent le matin, ils se demandent d'abord les uns aux autres des nouvelles du soleil, comment il se porte, & en quel état il s'est couché & levé.

Les femmes de cette île sont très-vives; elles méprisent leurs maris, & ont beaucoup de goût pour les étrangers, dont il y a toujours un nombre considérable à la suite de la cour. C'est aussi parmi eux que les dames de qualité prennent leurs galans : ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elles prennent leurs plaisirs sans aucune traverse, & avec beaucoup de sécurité; car leurs maris sont si absorbés dans les spéculations géométriques, qu'on caresse leurs femmes en leur présence, sans qu'ils s'en apperçoivent, pourvu pourtant que le Moniteur avec sa vessie n'y soit pas, ou qu'il soit intéressé à ne s'appercevoir de rien.

Les femmes & les filles sont fort fâchées de se voir confinées dans cette île, quoique ce soit l'endroit le plus délicieux de la terre, & quoiqu'elles y vivent dans la richesse & dans la magnificence. Elles peuvent aller où elles veulent dans l'île; mais elles meurent d'envie de courir le monde, & de se rendre dans la capitale, où il leur est défendu d'aller sans la

permiſſion du roi, qu'il ne leur eſt pas aiſé d'obtenir, parce que les maris ont ſouvent éprouvé qu'il leur étoit difficile de les en faire revenir. J'ai oui-dire qu'une grande dame de la cour, mariée au premier miniſtre, l'homme le mieux fait & le plus riche du royaume, qui l'aimoit éperduement, vint à Lagado, ſous le prétexte de ſa ſanté, & y demeura cachée pendant pluſieurs mois, juſqu'à ce que le roi envoyât la chercher. Elle fut trouvée en un état pitoyable dans une mauvaiſe auberge, ayant engagé ſes habits pour entretenir un laquais, vieux & laid, qui la battoit tous les jours : on l'arracha d'auprès de lui malgré elle. Et quoique ſon mari l'eût reçue avec bonté, lui eût fait mille careſſes & nuls reproches ſur ſa conduite, elle s'enfuit encore bientôt après avec tous ſes bijoux & toutes ſes pierreries, pour aller retrouver ce digne galant; & on n'a plus entendu parler d'elle.

Le lecteur prendra peut-être cela pour une hiſtoire Européenne, ou même Angloiſe; mais je le prie de conſidérer que les caprices de l'eſpèce femelle, ne ſont pas bornés à une ſeule partie du monde, ni à un ſeul climat, mais ſont en tous lieux les mêmes.

& annuels du soleil avec le vent, qu'ils puissent s'accorder avec le mouvement de la girouette.

Je me sentois depuis quelques momens une légère douleur de colique, lorsque mon conducteur me fit entrer fort à propos dans la chambre d'un grand médecin qui étoit devenu très-célebre par le secret de guérir la colique d'une manière tout-à-fait merveilleuse. Il avoit un grand soufflet, dont le tuyau étoit d'yvoire: c'étoit en insinuant plusieurs fois ce tuyau dans l'anus qu'il prétendoit, par cette espèce de clystère de vent, attirer tous les vents intérieurs, & purger ainsi les entrailles attaquées de la colique: il fit son opération sur un chien qui par malheur en creva sur le champ; ce qui déconcerta fort notre docteur, & ne me fit pas naître l'envie d'avoir recours à son remède.

Après avoir visité le bâtiment des arts, je passai dans l'autre corps-de-logis, où étoient les faiseurs de systêmes par rapport aux sciences. Nous entrâmes d'abord dans l'école du langage, où nous trouvâmes trois académiciens qui raisonnoient ensemble sur les moyens d'embellir la langue.

L'un d'eux étoit d'avis, pour abréger le discours, de réduire tous les mots en simples monosyllabes, & de bannir tous les verbes & tous les participes.

L'autre alloit plus loin, & proposoit une manière d'abolir tous les mots, ensorte qu'on raisonneroit sans parler. Ce qui seroit très-favorable à la poitrine, parce qu'il est clair qu'à force de parler, les poumons s'usent, & la santé s'altère. L'expédient qu'il trouvoit, étoit de porter sur soi toutes les choses dont on voudroit s'entretenir. Ce nouveau systême, dit-on, auroit été suivi, si les femmes ne s'y fussent opposées. Plusieurs esprits supérieurs de cette académie ne laissoient pas néanmoins de se conformer à cette manière d'exprimer les choses par les choses même, ce qui n'étoit embarrassant pour eux, que lorsqu'ils avoient à parler de plusieurs sujets différens : alors il leur falloit apporter sur leur dos des fardeaux énormes, à moins qu'ils n'eussent un ou deux valets bien forts, pour s'épargner cette peine. Ils prétendoient que si ce systême avoit lieu, toutes les nations pourroient facilement s'entendre, (ce qui seroit d'une grande commodité) & qu'on ne perdroit plus le tems à apprendre des langues étrangères.

De-là nous entrâmes dans l'école de mathématiques dont le maître enseignoit à ses disciples une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer. Chaque proposition, chaque démonstration étoit écrite sur du pain

orné de sextans, de quadrans, de télescopes, d'astrolabes, & autres instrumens astronomiques; mais la plus grande curiosité, dont dépend même la destinée de l'île, est une pierre d'aimant d'une grandeur prodigieuse, taillée en forme de navette de tisserand. Elle est longue de trois toises, & dans sa plus grande épaisseur, elle a au moins une toise & demie. Cet aimant est suspendu par un gros essieu de diamant, qui passe par le milieu de la pierre, sur lequel elle joue, & qui est placé avec tant de justesse, qu'une main très-foible peut la faire tourner. Elle est entourée d'un cercle de diamant, en forme de cylindre creux, de quatre pieds de profondeur, de plusieurs pieds d'épaisseur, & de six toises de diamètre, placé horisontalement, & soutenu par huit piédestaux tous de diamant, hauts chacun de trois toises. Du côté concave du cercle, il y a une mortaise profonde de douze pouces, dans laquelle sont placées les extrêmités de l'essieu qui tourne quand il le faut.

Aucune force ne peut déplacer la pierre, parce que le cercle & les pieds du cercle sont d'une seule pièce avec le corps du diamant qui fait la base de l'île.

C'est par le moyen de cet aimant que l'île se hausse, se baisse & change de place. Car

par rapport à cet endroit de la terre ſur laquelle le monarque préſide, la pierre eſt munie à un de ſes côtés d'un pouvoir attractif, & de l'autre d'un pouvoir répulſif. Ainſi quand il lui plaît que l'aimant ſoit tourné vers la terre par ſon pole ami, l'île deſcend. Mais quand le pole ennemi est tourné vers la même terre, l'île remonte en haut. Lorſque la poſition de la pierre eſt oblique, le mouvement de l'île eſt pareil; car dans cet aimant les forces agiſſent toujours en ligne parallèle à ſa direction; c'eſt par ce mouvement oblique que l'île eſt conduite aux différentes parties des domaines du monarque.

Le roi ſeroit le prince le plus abſolu de l'univers, s'il pouvoit engager ſes miniſtres à lui complaire en tout; mais ceux-ci ayant leurs terres au-deſſous dans le continent; & conſidérant que la faveur des princes eſt paſſagère, n'ont garde de ſe porter préjudice à eux-mêmes, en opprimant la liberté de leurs compatriotes.

Si quelque ville ſe révolte, ou refuſe de payer les impôts, le roi a deux façons de la réduire. La première & la plus modérée eſt de tenir ſon île au-deſſus de la ville rebelle, & des terres voiſines : par-là il prive le pays & du ſoleil & de la roſée, ce qui cauſe des maladies & de la mortalité. Mais ſi le crime le mérite,

on les accable de grosses pierres qu'on leur jette du haut de l'île, dont ils ne peuvent se garantir qu'en se sauvant dans leurs celliers & dans leurs caves, où ils passent le tems à boire frais, tandis que les toits de leurs maisons sont mis en pièces. S'ils continuent témérairement dans leur obstination & dans leur révolte, le roi a recours alors au dernier remède, qui est de laisser tomber l'île en plomb sur leurs têtes; ce qui écrase toutes les maisons & tous les habitans. Le prince néanmoins se porte rarement à cette terrible extrêmité, que les ministres n'osent lui conseiller; vu que ce procédé violent les rendroit odieux au peuple, & leur feroit tort à eux-mêmes, qui ont des biens dans le continent. Car l'île n'appartient qu'au roi, qui aussi n'a que l'île pour tout domaine.

Mais il y a encore une autre raison plus forte, pour laquelle les rois de ce pays ont été toujours éloignés d'exercer ce dernier châtiment, si ce n'est dans une nécessité absolue. C'est que si la ville qu'on veut détruire étoit située près de quelques hautes roches; (car il y en a en ce pays, ainsi qu'en Angleterre, auprès des grandes villes qui ont été exprès bâties près de ces roches, pour se préserver de la colere des rois) ou si elle avoit grand nombre de clochers & de pyramides de pierres,

l'île royale par sa chûte pourroit se briser : ce sont principalement les clochers que le roi redoute, & le peuple le sait bien. Aussi quand sa majesté est le plus en couroux, il fait toujours descendre son îlé très-doucement, de peur, dit-il, d'accabler son peuple, mais dans le fond, c'est qu'il craint lui-même que les clochers ne brisent son île. En ce cas, les philosophes croient que l'aimant ne pourroit plus la soutenir désormais, & qu'elle tomberoit.

CHAPITRE IV.

L'auteur quitte l'île de Laputa, & est conduit aux Balnibarbes. Son arrivée à la capitale. Description de cette ville & des environs. Il est reçu avec bonté par un grand seigneur.

QUOIQUE je ne puisse pas dire que je fus maltraité dans cette île, il est vrai cependant que je m'y crus négligé, & tant soit peu méprisé. Le prince & le peuple n'y étoient curieux que de mathématiques & de musique : j'étois en ce genre fort au-dessous d'eux, & ils me rendoient justice en faisant peu de cas de moi.

D'un autre côté, après avoir vu toutes les

curiosités de l'île, j'avois une forte envie d'en sortir, étant très-las de ces insulaires, aëriens. Ils excelloient, il est vrai, dans des sciences que j'estime beaucoup, & dont j'ai même quelque teinture; mais ils étoient si absorbés dans leurs spéculations, que je ne m'étois jamais trouvé en si triste compagnie. Je ne m'entretenois qu'avec les femmes, (quel entretien pour un philosophe marin!) qu'avec les artisans, les moniteurs, les pages de cour, & autres gens de cette espèce; ce qui augmenta encore le mépris qu'on avoit pour moi. Mais en vérité pouvois-je faire autrement? Il n'y avoit que ceux-là avec qui je pusse lier commerce: les autres ne me parloient point.

Il y avoit à la cour un grand seigneur, favori du roi, & qui pour cette raison seule étoit traité avec respect, mais qui étoit pourtant regardé en général comme un homme très-ignorant & assez stupide. Il passoit pour avoir de l'honneur & de la probité, mais il n'avoit point du tout d'oreille pour la musique, & battoit, dit-on, la mesure assez mal. On ajoute qu'il n'avoit jamais pu apprendre les propositions les plus aisées des mathématiques. Ce seigneur me donna mille marques de bonté. Il me faisoit souvent l'honneur de me venir voir, desirant s'informer des affaires de

l'Europe,

Europe; & s'instruire des coutumes, des mœurs, des loix & des sciences des différentes nations, parmi lesquelles j'avois demeuré. Il m'écoutoit toujours avec une grande attention, & faisoit de très-justes observations sur tout ce que je lui disois. Deux moniteurs le suivoient pour la forme, mais il ne s'en servoit qu'à la cour, & dans les visites de cérémonie ; quand nous étions ensemble, il les faisoit toujours retirer.

Je priai ce seigneur d'intercéder pour moi auprès de sa majesté, pour obtenir mon congé : il m'accorda cette grace avec regret, comme il eut la bonté de me le dire, & il me fit plusieurs offres avantageuses que je refusai, en lui marquant ma vive reconnoissance.

Le 16 de février je pris congé de sa majesté, qui me fit un présent considérable; & mon protecteur me donna un diamant, avec une lettre de recommandation, pour un seigneur de ses amis, demeurant à Lagado, capitale des Balnibarbes. L'île étant alors suspendue au-dessus d'une montagne, je descendis de la dernière terrasse de l'île, de la même façon que j'étois monté.

Le continent porte le nom de Balnibarbes, & la capitale, comme je l'ai dit, s'appelle Lagado. Ce fut d'abord une assez agréable satis-

faction pour moi de n'être plus en l'air, & de me trouver en terre ferme. Je marchai vers la ville sans aucune peine, & sans aucun embarras, étant vêtu comme les habitans, & sachant assez bien la langue pour la parler. Je trouvai bientôt le logis de la personne à qui j'étois recommandé. Je lui présentai la lettre du grand seigneur, & j'en fus très-bien reçu. Cette personne qui étoit un seigneur Balnibarbes, & s'appelloit Munodi, me donna un bel appartement chez lui, où je logeai pendant mon séjour en ce pays, & où je fus très-bien traité.

Le lendemain matin après mon arrivée, Munodi me prit dans son carrosse pour me faire voir la ville, qui est grande comme la moitié de Londres; mais les maisons étoient étrangement bâties, & la plupart tomboient en ruine. Le peuple couvert de haillons, marchoit dans les rues d'un pas précipité, ayant un regard farouche. Nous passâmes par une des portes de la ville, & nous avançâmes environ trois mille pas dans la campagne, où je vis un grand nombre de laboureurs qui travailloient à la terre avec plusieurs sortes d'instrumens; mais je ne pus deviner ce qu'ils faisoient: je ne voyois nulle part aucune apparence d'herbes ni de grain. Je priai mon conducteur de vou-

voir bien m'expliquer ce que prétendoient toutes ces têtes & toutes ces mains occupées à la ville & à la campagne, n'en voyant aucun effet. Car en vérité je n'avois jamais trouvé, ni de terres si mal cultivées, ni de maisons en si mauvais état & si délabrées, ni un peuple si gueux, & si misérable.

Le seigneur Munodi avoit été plusieurs années gouverneur de Lagado: mais par la cabale des ministres, il avoit été déposé, au grand regret du peuple. Cependant le roi l'estimoit comme un homme qui avoit des intentions droites, mais qui n'avoit pas l'esprit de la Cour.

Lorsque j'eus ainsi critiqué librement le pays & ses habitans, il ne me répondit autre chose, sinon que je n'avois pas été assez long-tems parmi eux pour en juger, & que les différens peuples du monde avoient des usages différens: il me débita plusieurs autres lieux communs semblables. Mais quand nous fûmes de retour chez lui, il me demanda comment je trouvois son palais; quelles absurdités j'y remarquois; & ce que je trouvois à redire dans les habits & dans les manières de ses domestiques. Il pouvoit me faire aisément cette question; car chez lui tout étoit magnifique, régulier & poli. Je répondis que sa grandeur,

ſa prudence & ſes richeſſes l'avoient exempté de tous les défauts qui avoient rendu les autres, foux & gueux. Il me dit que, ſi je voulois aller avec lui à ſa maiſon de campagne, qui étoit à vingt milles, il auroit plus le loiſir de m'entretenir ſur tout cela. Je répondis à ſon excellence que je ferois tout ce qu'elle ſouhaiteroit : nous partîmes donc le lendemain au matin.

Durant notre voyage, il me fit obſerver les différentes méthodes des laboureurs pour enſemencer leurs terres. Cependant, excepté en quelques endroits, je n'avois découvert dans tout le pays aucune eſpérance de moiſſon, ni même aucune trace de culture. Mais ayant marché encore trois heures, la ſcene changea entièrement. Nous nous trouvâmes dans une très-belle campagne. Les maiſons des laboureurs étoient un peu eloignées & très-bien bâties. Les champs étoient clos & renfermoient des vignes, des pièces de bled, des prairies, & je ne me ſouviens pas d'avoir rien vu de ſi agréable. Le ſeigneur, qui obſervoit ma contenance, me dit alors en ſoupirant, que là commençoit ſa terre; que néanmoins les gens du pays le railloient & le mépriſoient de ce qu'il n'avoit pas mieux fait ſes affaires.

Nous arrivâmes enfin à ſon château, qui

étoit d'une très-noble structure, les fontaines, les jardins, les promenades, les avenues, les bosquets, étoient tous disposés avec jugement & avec goût. Je donnai à chaque chose des louanges, dont son excellence ne parut s'appercevoir qu'après le souper. Alors n'y ayant point de tiers, il me dit, d'un air fort triste, qu'il ne savoit s'il ne lui faudroit pas bientôt abattre ses maisons à la ville & à la campagne, pour les rebâtir à la mode; & détruire tout son palais, pour le rendre conforme au goût moderne; mais qu'il craignoit pourtant de passer pour ambitieux, pour singulier, pour ignorant & capricieux; & peut-être de déplaire par-là aux gens de bien. Que je cesserois d'être étonné, quand je saurois quelques particularités que j'ignorois.

Il me dit que, depuis environ quatre ans, certaines personnes étoient venues à Laputa, soit pour leurs affaires, soit pour leur plaisir, & qu'après cinq mois, elles s'en étoient retournées avec une très-légère teinture de mathématiques, mais pleines d'esprits volatils, recueillis dans cette région aérienne; que ces personnes, à leur retour, avoient commencé à désapprouver ce qui se passoit dans le pays d'en bas, & avoient formé le projet de mettre les arts & les sciences sur un nouveau pied. Que pour

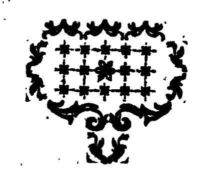
cela elles avoient obtenu des lettres-patentes, pour ériger une académie d'ingénieurs; c'est-à-dire, de gens à systêmes. Que le peuple étoit si fantasque, qu'il y avoit une académie de ces gens-là dans toutes les grandes villes. Que dans ces académies ou collèges, les professeurs avoient trouvé de nouvelles méthodes pour l'agriculture & l'architecture, & de nouveaux instrumens & outils pour tous les métiers & manufactures, par le moyen desquels un homme seul pourroit travailler autant que dix; & un palais pourroit être bâti en une semaine, de matières si solides, qu'il dureroit éternellement, sans avoir besoin de réparation. Tous les fruits de la terre devoient naître dans toutes les saisons, plus gros cent fois qu'à présent, avec une infinité d'autres projets admirables. C'est dommage, continua-t-il, qu'aucun de ces projets n'ait été perfectionné jusqu'ici; qu'en peu de tems toute la campagne ait été misérablement ravagée; que la plupart des maisons soient tombées en ruine, & que le peuple tout nud, meure de froid, de soif & de faim. Avec tout cela, loin d'être découragées, elles en sont plus animées à la poursuite de leurs systêmes, poussées tour-à-tour par l'espérance & par le désespoir. Il ajouta que pour tout ce qui étoit de lui, n'étant pas d'un esprit entreprenant, il

deux compagnons nullement embarraſſés, parce qu'ils étoient faits à ces manières, je commençai à prendre courage, & racontai à ſon alteſſe les différentes aventures de mes voyages, non ſans être troublé de tems en tems par ma ſotte imagination, regardant ſouvent autour de moi à gauche & à droite, & jettant les yeux ſur le lieu où j'avois vu les phantômes diſparoître.

J'eus l'honneur de dîner avec le gouverneur qui nous fit ſervir par une nouvelle troupe de ſpectres. Nous fûmes à table juſqu'au coucher du ſoleil; & ayant prié ſon alteſſe de vouloir bien que je ne couchaſſe pas dans ſon palais, nous nous retirâmes mes deux amis & moi, & allâmes chercher un lit dans la ville capitale qui eſt proche. Le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au gouverneur. Pendant les dix jours que nous reſtâmes dans cette île, je vins à me familiariſer tellement avec les eſprits, que je n'en eus plus de peur du tout, ou du moins, s'il m'en reſtoit encore un peu, elle cédoit à ma curioſité. J'eus bien-tôt une occaſion de la ſatisfaire, & le lecteur pourra juger par-là que je ſuis encore plus curieux que poltron. Son alteſſe me dit un jour de lui nommer tels morts qu'il me plairoit, qu'il me les feroit venir, & les obligeroit de répondre à toutes les queſtions que je leur voudrois faire, à condi-

& que le poids de l'eau, en descendant, feroit par sa chûte tourner le moulin avec la moitié du courant de la rivière. Il me dit que n'étant pas bien à la cour, parce qu'il n'avoit donné jusqu'ici dans aucun des nouveaux systêmes, & étant pressé par plusieurs de ses amis, il avoit agréé le projet. Mais qu'après y avoir fait travailler pendant deux ans, l'ouvrage avoit mal réussi, & que les entrepreneurs avoient pris la fuite.

Peu de jours après, je souhaitai voir l'académie des systêmes, & son excellence voulut bien me donner une personne pour m'y accompagner. Il me prenoit peut-être pour un grand admirateur de nouveautés, pour un esprit curieux & crédule. Dans le fond, j'avois un peu été dans ma jeunesse homme à projets & à systêmes, & encore aujourd'hui tout ce qui est neuf & hardi, me plaît extrêmement.



puis trois mille ans ; que son poëme étoit médiocre & semé de sottises ; qu'il n'avoit plu de son tems, qu'à cause de la beauté de sa diction & de l'harmonie de ses vers, & qu'il étoit fort surpris que puisque sa langue étoit morte, & que personne n'en pouvoit plus distinguer les beautés, les agrémens & les finesses, il se trouvât encore des gens assez vains ou assez stupides pour l'admirer. Sophocle & Euripide, qui l'accompagnoient, me tinrent à-peu-près le même langage, & se mocquèrent sur-tout de nos savans modernes qui, obligés de convenir des bévues des anciennes tragédies, lorsqu'elles étoient fidèlement traduites, soutenoient néanmoins qu'en grec c'étoient des beautés, & qu'il falloit savoir le grec pour en juger avec équité.

Je voulus voir Aristote & Descartes. Le premier m'avoua qu'il n'avoit rien entendu à la physique, non plus que tous les philosophes ses contemporains, & tous ceux même qui avoient vécu entre lui & Descartes. Il ajouta que celui-ci avoit pris un bon chemin, quoiqu'il se fût souvent trompé, sur-tout par rapport à son systême extravagant touchant l'ame des bêtes. Descartes prit la parole, & dit qu'il avoit trouvé quelque chose, & avoit su établir d'assez bons principes ; mais qu'il n'étoit pas allé fort loin, & que tous ceux qui désormais voudroient

de ſoleil à un prix raiſonnable. Mais il ſe plaignoit que ſes fonds étoient petits, & il m'engagea à lui donner quelque choſe pour l'encourager.

Je paſſai dans une autre chambre, mais je tournai vîte le dos, ne pouvant endurer la mauvaiſe odeur. Mon conducteur me pouſſa dedans, & me pria tout bas de prendre garde d'offenſer un homme qui s'en reſſentiroit; ainſi je n'oſai pas même me boucher le nez. L'ingénieur qui logeoit dans cette chambre, étoit le plus ancien de l'académie; ſon viſage & ſa barbe étoient d'une couleur pâle & jaune, & ſes mains avec ſes habits étoient couverts d'une ordure infâme. Lorſque je lui fus préſenté, il m'embraſſa très-étroitement; politeſſe dont je me ſerois bien paſſé. Son occupation depuis ſon entrée à l'académie avoit été de tâcher de faire retourner les excrémens humains à la nature des alimens dont ils étoient tirés par la ſéparation des parties diverſes, & par la dépuration de la teinture que l'excrément reçoit du fiel, & qui cauſe ſa mauvaiſe odeur. On lui donnoit toutes les ſemaines, de la part de la compagnie, un plat rempli de matières, environ de la grandeur d'un baril de Briſtol.

J'en vis un autre occupé à calciner la glace

la lâcheté, ce qui les distingue comme leurs armes & leurs livrées. Je compris enfin la raison pour laquelle Polidore Virgile avoit dit au sujet de certaines maisons:

Nec vir fortis, nec fæmina casta.

Ce qui me parut le plus remarquable, fut de voir ceux qui, ayant originairement porté le mal immonde dans certaines familles, avoient fait ce triste présent à toute leur postérité. Que je fus encore surpris de voir dans la généalogie de certains seigneurs, des pages, des laquais, des maîtres à danser & à chanter, &c!

Je connus clairement pourquoi les historiens ont transformé des guerriers imbéciles & lâches, en grands capitaines; des insensés & de petits génies, en grands politiques; des flatteurs & des courtisans en gens de bien; des athées, en hommes pleins de religion; d'infâmes débauchés, en gens chastes, & des délateurs de profession, en hommes vrais & sincères. Je sus de quelle manière des personnes très-innocentes avoient été condamnées à la mort ou au bannissement, par l'intrigue des favoris qui avoient corrompu les juges: comment il étoit arrivé que des hommes de basse extraction & sans mérite, avoient été élevés aux plus grandes places: comment les P. & les M. avoient souvent donné

le champ ſix cens & plus de ces animaux, qui, par le moyen de leurs pieds & de leur muſeau, mettoient en très-peu de tems la terre en état d'être enſemencée, & l'engraiſſoient auſſi, en lui rendant ce qu'ils y avoient pris. Par malheur on en avoit fait l'expérience, & outre qu'on avoit trouvé le ſyſtême coûteux & embarraſſant, le champ n'avoit preſque rien produit. On ne doutoit pas néanmoins que cette invention ne pût être d'une très-grande conſéquence & d'une vraie utilité.

Dans une chambre vis-à-vis, logeoit un homme qui avoit des idées contraires par rapport au même objet. Il prétendoit faire marcher une charrue ſans bœufs & ſans chevaux, mais avec le ſecours du vent; & pour cela il avoit conſtruit une charrue avec un mât & des voiles. Il ſoutenoit que par le même moyen il feroit aller des charrettes & des caroſſes; & que dans la ſuite on pourroit courir la poſte en chaiſe, en mettant à la voile ſur terre comme ſur mer; que puiſque ſur la mer on alloit à tous vents, il n'étoit pas difficile de faire la même choſe ſur la terre.

Je paſſai dans une autre chambre qui étoit toute tapiſſée de toiles d'araignées, & où il y avoit à peine un petit eſpace pour donner paſſage à l'ouvrier. Dès qu'il me vit, il cria: pre-

ſous leur règne, ils n'avoient jamais récompenſé ni élevé aucun homme de mérite, ſi ce n'eſt une fois que leur miniſtre les trompa, & ſe trompa lui-même ſur cet article; qu'en cela ils avoient eu raiſon, la vertu étant une choſe très-incommode à la cour.

J'eûs la curioſité de m'informer par quel moyen un grand nombre de perſonnes étoient parvenues à une très-haute fortune. Je me bornai à ces derniers tems, ſans néanmoins toucher au tems préſent, de peur d'offenſer même les étrangers (car il n'eſt pas néceſſaire que j'avertiſſe que tout ce que j'ai dit juſqu'ici ne regarde point mon cher pays). Parmi ces moyens, je vis le parjure, l'oppreſſion, la ſubornation, la perfidie, le pandariſme (1) & autres pareilles bagatelles qui méritent peu d'attention. Mais ce qui en mérite davantage, c'eſt que pluſieurs confeſſèrent qu'ils devoient leur élevation à la facilité qu'ils avoient eue; les uns, de ſe prêter aux plus horribles débauches; les autres, de livrer leurs femmes & leurs filles; d'autres, de trahir leur patrie & leur ſouverain; & quelques-uns de ſe ſervir du poiſon. Après ces découvertes, je crois qu'on me pardonnera d'a-

(1) En anglois *pandariſm*, mot forgé, qu'on rend ici ſans le traduire, & qui s'entend aiſément.

& annuels du soleil avec le vent, qu'ils pussent s'accorder avec le mouvement de la girouette.

Je me sentois depuis quelques momens une légère douleur de colique, lorsque mon conducteur me fit entrer fort à propos dans la chambre d'un grand médecin qui étoit devenu très-célebre par le secret de guérir la colique d'une manière tout-à-fait merveilleuse. Il avoit un grand soufflet, dont le tuyau étoit d'yvoire: c'étoit en insinuant plusieurs fois ce tuyau dans l'anus qu'il prétendoit, par cette espèce de clystère de vent, attirer tous les vents intérieurs, & purger ainsi les entrailles attaquées de la colique: il fit son opération sur un chien qui par malheur en creva sur le champ; ce qui déconcerta fort notre docteur, & ne me fit pas naître l'envie d'avoir recours à son remède.

Après avoir visité le bâtiment des arts, je passai dans l'autre corps-de-logis, où étoient les faiseurs de systêmes par rapport aux sciences. Nous entrâmes d'abord dans l'école du langage, où nous trouvâmes trois académiciens qui raisonnoient ensemble sur les moyens d'embellir la langue.

L'un d'eux étoit d'avis, pour abréger le discours, de réduire tous les mots en simples monosyllabes, & de bannir tous les verbes & tous les participes.

L'autre alloit plus loin, & proposoit une manière d'abolir tous les mots, ensorte qu'on raisonneroit sans parler. Ce qui seroit très-favorable à la poitrine, parce qu'il est clair qu'à force de parler, les poumons s'usent, & la santé s'altère. L'expédient qu'il trouvoit, étoit de porter sur soi toutes les choses dont on voudroit s'entretenir. Ce nouveau systême, dit-on, auroit été suivi, si les femmes ne s'y fussent opposées. Plusieurs esprits supérieurs de cette académie ne laissoient pas néanmoins de se conformer à cette manière d'exprimer les choses par les choses même, ce qui n'étoit embarrassant pour eux, que lorsqu'ils avoient à parler de plusieurs sujets différens : alors il leur falloit apporter sur leur dos des fardeaux énormes, à moins qu'ils n'eussent un ou deux valets bien forts, pour s'épargner cette peine. Ils prétendoient que si ce systême avoit lieu, toutes les nations pourroient facilement s'entendre, (ce qui seroit d'une grande commodité) & qu'on ne perdroit plus le tems à apprendre des langues étrangères.

De-là nous entrâmes dans l'école de mathématiques dont le maître enseignoit à ses disciples une méthode que les Européens auront de la peine à s'imaginer. Chaque proposition, chaque démonstration étoit écrite sur du pain

combien la débauche avec toutes ses conséquences, avoit altéré les traits du visage, rappetissé les corps, retiré les nerfs, relâché les muscles, effacé les couleurs, & corrompu la chair des Anglois.

Je voulus voir enfin quelques-uns de nos anciens paysans, dont on vante tant la simplicité, la sobriété, la justice, l'esprit de liberté, la valeur & l'amour pour la patrie. Je le vis, & ne pus m'empêcher de les comparer avec ceux d'aujourd'hui, qui vendent, à prix d'argent, leurs suffrages dans l'élection des députés au parlement, & qui sur ce point ont toute la finesse & tout le manège des gens de cour.

CHAPITRE VIII.

Retour de l'auteur à Maldonada. Il fait voile pour le royaume de Luggnagg. A son arrivée, il est arrêté & conduit à la cour. Comment il y est reçu.

Le jour de notre départ étant arrivé, je pris congé de son altesse le gouverneur de Glubbdubdrib, & retournai avec mes deux compagnons à Maldonada, où après avoir attendu

leurs favoris, ceux en qui ils remarquoient plus de sagesse, plus de capacité, plus de vertu, & qu'ils devoient avoir toujours en vue le bien public, récompenser le mérite, le savoir, l'habileté & les services: ils disoient encore que les princes devoient toujours donner leur confiance aux personnes les plus capables & les plus expérimentées, & autres pareilles sottises & chimères, dont peu de princes se sont avisés jusqu'ici, ce qui me confirma la vérité de cette pensée admirable de Cicéron; qu'il n'y a rien de si absurde qui n'ait été avancé par quelque philosophe.

Mais tous les autres membres de l'académie ne ressembloient pas à ces originaux dont je viens de parler. Je vis un médecin d'un esprit sublime, qui possédoit à fond la science du gouvernement. Il avoit consacré ses veilles jusqu'ici, à découvrir les causes des maladies d'un état, & à trouver des remèdes pour guérir les mauvais tempéramens de ceux qui administrent les affaires publiques. On convient, disoit-il, que le corps naturel & le corps politique ont entre eux une parfaite analogie. Donc l'un & l'autre peuvent être traités avec les mêmes remèdes. Ceux qui sont à la tête des affaires ont souvent les maladies qui suivent. Ils sont pleins d'humeurs en mouvement, qui

leur affoibliſſent la tête & le cœur, & leur cauſent quelquefois des convulſions & des contractions de nerfs à la main droite, une faim canine, des indigeſtions, des vapeurs, des délires, & autres ſortes de maux. Pour les guérir, notre grand médecin propoſoit, que lorſque ceux qui manient les affaires d'état ſeroient ſur le point de s'aſſembler, on leur tâteroit le pouls, & que par-là on tâcheroit de connoître la nature de leur maladie; qu'enſuite la première fois qu'ils s'aſſembleroient encore, on leur envoyeroit, avant la ſéance, des apothicaires avec des remèdes aſtringens, palliatifs, laxatifs, céphalalgiques, hyſtériques, apophlegmatiques, acouſtiques, &c. ſelon la qualité du mal, & en réitérant toujours le même remède à chaque ſéance.

L'exécution de ce projet ne ſeroit pas d'une grande dépenſe, & ſeroit, ſelon mon idée, très-utile dans les pays où les états & les parlemens ſe mêlent des affaires d'état: elle procureroit l'unanimité, termineroit les différens, ouvriroit la bouche aux muets, la fermeroit aux déclamateurs, calmeroit l'impétuoſité des jeunes ſénateurs, échaufferoit la froideur des vieux, réveilleroit les ſtupides, rallentiroit les étourdis.

Et parce que l'on ſe plaint ordinairement que

les favoris des princes ont la mémoire courte & malheureuse, le même docteur vouloit que quiconque auroit affaire à eux, après avoir exposé le cas en très-peu de mots, eût la liberté de donner à M. le favori, une chiquenaude dans le nez, un coup de pied dans le ventre, de lui tirer les oreilles, ou de lui ficher une épingle dans les fesses, & tout cela pour l'empêcher d'oublier l'affaire dont on lui auroit parlé; ensorte qu'on pourroit réitérer de tems en tems le même compliment, jusqu'à ce que la chose fût accordée ou refusée tout-à-fait.

Il vouloit aussi que chaque sénateur, dans l'assemblée générale de la nation, après avoir proposé son opinion, & avoir dit tout ce qu'il auroit à dire pour la soutenir, fût obligé de conclure à la proposition contradictoire, parce qu'infailliblement le résultat de ces assemblées seroit par-là très-favorable au bien public.

Je vis deux académiciens disputer avec chaleur sur le moyen de lever des impôts sans faire murmurer les peuples. L'un soutenoit que la meilleure méthode seroit d'imposer une taxe sur les vices, & sur les folies des hommes, & que chacun seroit taxé suivant le jugement & l'estimation de ses voisins. L'autre académicien étoit d'un sentiment entièrement opposé, &

premier rang, lorsqu'ils avoient l'honneur d'être reçus à l'audience de sa majesté. Quelquefois même on laissoit exprès le plancher très-sale & très-couvert de poussière, lorsque ceux qui venoient à l'audience avoient des ennemis à la cour. J'ai une fois vu un seigneur avoir la bouche si pleine de poussière, & si souillée de l'ordure qu'il avoit recueillie avec sa langue, que quand il fut parvenu au trône, il lui fut impossible d'articuler un seul mot. A ce malheur il n'y a point de remède; car il est défendu, sous des peines très-grièves, de cracher ou de s'essuyer la bouche en présence du roi. Il y a même en cette cour un autre usage que je ne puis du tout approuver. Lorsque le roi veut faire mourir quelque seigneur ou quelque courtisan d'une manière qui ne le deshonore point, il fait jetter sur le plancher une certaine poudre brune qui est empoisonnée, & qui ne manque point de le faire crever doucement & sans éclat au bout de vingt-quatre heures. Mais pour rendre justice à ce prince, à sa grande douceur, & à la bonté qu'il a de ménager la vie de ses sujets, il faut dire à son honneur, qu'après de semblables exécutions, il a coutume d'ordonner très-expressément de bien balayer le plancher, en sorte que si ses domestiques l'oublioient, ils courroient risque

de tomber dans ſa diſgrace. Je le vis un jour condamner un petit page à être bien fouetté, pour avoir malicieuſement négligé d'avertir de balayer dans le cas dont il s'agit; ce qui avoit été cauſe qu'un jeune ſeigneur de grande eſpérance avoit été empoiſonné. Mais le prince plein de bonté voulut bien encore pardonner au petit page, & lui épargner le fouet.

Pour revenir à moi, lorſque je fus à quatre pas du trône de ſa majeſté, je me levai ſur mes genoux, & après avoir frappé ſept fois la terre de mon front, je prononçai les paroles ſuivantes que la veille on m'avoit fait apprendre par cœur : *Ickpling Gloffthrobb ſgnutſerumm blhiopm lashnalt, zwin tnodbalkguffh ſlhiophad gurdlubh asht.* C'eſt un formulaire établi par les loix de ce royaume, pour tous ceux qui ſont admis à l'audience, & qu'on peut traduire ainſi. Puiſſe votre céleſte majeſté ſurvivre au ſoleil. Le roi me fit une réponſe que je ne compris point, & à laquelle je fis cette réplique, comme on me l'avoit appriſe : *Fluſt drin Valerick dwuldom praſtrod mirpush*; c'eſt-à-dire : Ma langue eſt dans la bouche de mon ami. Je fis entendre par-là que je deſirois me ſervir de mon interprète : alors on fit entrer ce jeune garçon dont j'ai parlé, & avec ſon ſecours je répondis à toutes les queſtions que

n'est jamais si recueilli que lorsqu'on est à la selle ; ce qu'il avoit éprouvé lui-même. Il ajoutoit que, lorsque pour faire seulement des expériences, il avoit par fois songé à l'assassinat d'un homme, il avoit alors trouvé ses excrémens très-jaunes, & que lorqu'il avoit pensé à se révolter & à brûler la capitale, il les avoit trouvés d'une couleur très-noire.

Je me hazardai d'ajouter quelque chose au systême de ce politique. Je lui dis qu'il seroit bon d'entretenir toujours une troupe d'espions & de délateurs qu'on protégeroit, & auxquels on donneroit toujours une somme d'argent proportionnée à l'importance de leur dénonciation, soit qu'elle fût fondée on non ; que par ce moyen les sujets seroient retenus dans la crainte & dans le respect ; que ces délateurs & accusateurs seroient autorisés à donner quel sens il leur plairoit aux écrits qui leur tomberoient entre les mains ; qu'ils pourroient, par exemple, interpréter ainsi les termes suivants :

Un crible,	= *une grande dame de la cour.*
Un chien boiteux,	= *une descente, une invasion.*
La peste,	= *une armée sur pied.*
Une buze,	= *un favori.*
La goutte,	= *un grand prêtre.*
Un pot de chambre,	= *un comité.*

Un balai,	= *une révolution.*
Une souricière,	= *un emploi de finance.*
Un égoût,	= *la cour.*
Un chapeau & un ceinturon,	= *une maîtresse.*
Un roseau brisé,	= *la cour de justice.*
Un tonneau vuide,	= *un général.*
Une plaie ouverte,	= *l'état des affaires publiques.*

On pourroit encore observer l'anagramme de tous les noms cités dans un écrit; mais il faudroit pour cela des hommes de la plus haute pénétration & du plus sublime génie, sur-tout quand il s'agiroit de découvrir le sens politique & mystérieux des lettres initiales. Ainsi, N, pourroit signifier un complot, B, un régiment de cavalerie, L, une flotte. Outre cela, en transposant les lettres, on pourroit appercevoir dans un écrit tous les desseins cachés d'un parti mécontent: par exemple, vous lisez dans une lettre écrite à un ami, votre frere Thomas a les hémorroïdes; l'habile déchiffreur trouvera, dans l'assemblage de ces mots indifférens, une phrase qui fera entendre que tout est prêt pour une sédition.

L'académicien me fit de grands remercimens de lui avoir communiqué ces petites observations, & me promit de faire de moi une mention honorable dans le traité qu'il alloit mettre au jour sur ce sujet.

Je ne vis rien dans ce pays qui pût m'engager à y faire un plus long séjour, ainsi je commençai à songer à mon retour en Angleterre.

CHAPITRE VII.

L'auteur quitte Lagado, & arrive à Maldonada. Il fait un petit voyage à Glubbdubdrib. Comment il est reçu par le gouverneur.

Le continent, dont ce royaume fait une partie, s'étend, autant que j'en puis juger, à l'est vers une contrée inconnue de l'Amérique, à l'ouest vers la Californie, & au nord vers la mer pacifique. Il n'est pas à plus de mille cinquante lieues de Lagado. Ce pays a un port célèbre, & un grand commerce avec l'île de Luggnagg, située au nord-ouest, environ à vingt degrés de latitude septentrionale, & à cent quarante de longitude. L'île de Luggnagg est au sud-ouest du Japon, & en est éloignée environ de cent lieues. Il y a une étroite alliance entre l'empereur du Japon & le roi de Luggnagg ; ce qui fournit plusieurs occasions d'aller d'une île à l'autre. Je résolus, pour cette raison, de prendre ce chemin pour retourner en Europe. Je louai deux mules, avec un guide, pour por-

ter mon bagage, & me montrer le chemin. Je pris congé de mon illustre protecteur, qui m'avoit témoigné tant de bonté, & à mon départ j'en reçus un magnifique présent.

Il ne m'arriva, pendant mon voyage, aucune aventure qui mérite d'être rapportée. Lorsque je fus arrivé au port de Maldonada, qui est une ville environ de la grandeur de Portsmouth, il n'y avoit point de vaisseau dans le port prêt à partir pour Luggnagg. Je fis bientôt quelques connoissances dans la ville : un gentilhomme de distinction me dit, que puisqu'il ne partiroit aucun navire pour Luggnagg que dans un mois, je ferois bien de me divertir à faire un petit voyage à l'île de Glubbdubdrib, qui n'étoit éloignée que de cinq lieues vers le sud-ouest. Il s'offrit lui-même d'être de la partie avec un de ses amis, & de me fournir une petite barque.

Glubbdubdrib, selon son étimologie, signifie l'île des sorciers ou magiciens. Elle est environ trois fois aussi large que l'ile de Wight, & est très-fertile. Cette île est sous la puissance du chef d'une tribu toute composée de sorciers, qui ne s'allient qu'entr'eux, & dont le prince est toujours le plus ancien de la tribu. Ce prince ou gouverneur a un palais magnifique, & un parc d'environ trois mille acres, entouré d'un mur de pierre de taille de vingt pieds de haut.

Lui & toute sa famille sont servis par des domestiques d'une espece assez extraordinaire. Par la connoissance qu'il a de la nécromancie, il a le pouvoir d'évoquer les esprits, & de les obliger à le servir pendant vingt-quatre heures.

Lorsque nous abordâmes à l'île, il étoit environ onze heures du matin. Un des deux gentilshommes qui m'accompagnoient, alla trouver le gouverneur, & lui dit qu'un étranger souhaitoit d'avoir l'honneur de saluer son altesse. Ce compliment fut bien reçu. Nous entrâmes dans la cour du palais, & passâmes au milieu d'une haie de gardes, dont les armes & les attitudes me firent une peur extrême : nous traversâmes les appartemens, & rencontrâmes une foule de domestiques avant de parvenir à la chambre du gouverneur. Après que nous lui eûmes fait trois révérences profondes, il nous fit asseoir sur de petits tabourets au pied de son trône. Comme il entendoit la langue des Balnibarbes, il me fit différentes questions au sujet de mes voyages, & pour me marquer qu'il vouloit en agir avec moi sans cérémonie, il fit signe avec le doigt à tous ses gens de se retirer; & en un instant (ce qui m'étonna beaucoup) ils disparurent comme une fumée. J'eus de la peine à me rassurer ; mais le gouverneur m'ayant dit que je n'avois rien à craindre, & voyant mes

deux compagnons nullement embarrassés, parce qu'ils étoient faits à ces manières, je commençai à prendre courage, & racontai à son altesse les différentes aventures de mes voyages, non sans être troublé de tems en tems par ma sotte imagination, regardant souvent autour de moi à gauche & à droite, & jettant les yeux sur le lieu où j'avois vu les phantômes disparoître.

J'eus l'honneur de dîner avec le gouverneur qui nous fit servir par une nouvelle troupe de spectres. Nous fûmes à table jusqu'au coucher du soleil; & ayant prié son altesse de vouloir bien que je ne couchasse pas dans son palais, nous nous retirâmes mes deux amis & moi, & allâmes chercher un lit dans la ville capitale qui est proche. Le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au gouverneur. Pendant les dix jours que nous restâmes dans cette île, je vins à me familiariser tellement avec les esprits, que je n'en eus plus de peur du tout, ou du moins, s'il m'en restoit encore un peu, elle cédoit à ma curiosité. J'eus bien-tôt une occasion de la satisfaire, & le lecteur pourra juger par-là que je suis encore plus curieux que poltron. Son altesse me dit un jour de lui nommer tels morts qu'il me plairoit, qu'il me les feroit venir, & les obligeroit de répondre à toutes les questions que je leur voudrois faire, à condi-

tion toutefois que je ne les interrogerois que sur ce qui s'étoit passé de leur tems, & que je pourrois être bien assuré qu'ils me diroient toujours vrai, étant inutile aux morts de mentir.

Je rendis de très-humbles actions de graces à son altesse, & pour profiter de ses offres, je me mis à me rappeller la mémoire de ce que j'avois autrefois lu dans l'histoire romaine. D'abord il me vint dans l'esprit de demander à voir cette fameuse Lucrece que Tarquin avoit violée, & qui ne pouvant survivre à cet affront, s'étoit tuée elle-même. Aussi-tôt je vis devant moi une dame très-belle, habillée à la romaine. Je pris la liberté de lui demander pourquoi elle avoit vengé sur elle-même le crime d'un autre. Elle baissa les yeux & me répondit, que les historiens, de peur de lui donner de la foiblesse, lui avoient donné de la folie : aussi-tôt elle disparut.

Le gouverneur fit signe à César & à Brutus de s'avancer. Je fus frappé d'admiration & de respect à la vue de Brutus ; & César m'avoua que toutes ses belles actions étoient au-dessous de celles de Brutus qui lui avoit ôté la vie, pour délivrer Rome de sa tyrannie.

Il me prit envie de voir Homere. Il m'apparut, je l'entretins, & lui demandai ce qu'il pensoit de son Illiade. Il m'avoua qu'il étoit surpris des louanges excessives qu'on lui donnoit de-

puis trois mille ans ; que ſon poëme étoit médiocre & ſemé de ſottiſes ; qu'il n'avoit plu de ſon tems, qu'à cauſe de la beauté de ſa diction & de l'harmonie de ſes vers, & qu'il étoit fort ſurpris que puiſque ſa langue étoit morte, & que perſonne n'en pouvoit plus diſtinguer les beautés, les agrémens & les fineſſes, il ſe trouvât encore des gens aſſez vains ou aſſez ſtupides pour l'admirer. Sophocle & Euripide, qui l'accompagnoient, me tinrent à-peu-près le même langage, & ſe mocquèrent ſur-tout de nos ſavans modernes qui, obligés de convenir des bévues des anciennes tragédies, lorſqu'elles étoient fidèlement traduites, ſoutenoient néanmoins qu'en grec c'étoient des beautés, & qu'il falloit ſavoir le grec pour en juger avec équité.

Je voulus voir Ariſtote & Deſcartes. Le premier m'avoua qu'il n'avoit rien entendu à la phyſique, non plus que tous les philoſophes ſes contemporains, & tous ceux même qui avoient vécu entre lui & Deſcartes. Il ajouta que celui-ci avoit pris un bon chemin, quoiqu'il ſe fût ſouvent trompé, ſur-tout par rapport à ſon ſyſtême extravagant touchant l'ame des bêtes. Deſcartes prit la parole, & dit qu'il avoit trouvé quelque choſe, & avoit ſu établir d'aſſez bons principes ; mais qu'il n'étoit pas allé fort loin, & que tous ceux qui déſormais voudroient

courir la même carrière, feroient toujours arrêtés par la foibleſſe de leur eſprit, & obligés de tâtonner; que c'étoit une grande folie de paſſer ſa vie à chercher des ſyſtêmes, & que la vraie phyſique convenable & utile à l'homme étoit de faire un amas d'expériences, & de ſe borner là; qu'il avoit eu beaucoup d'inſenſés pour diſciples, parmi leſquels on pouvoit compter un certain Spinoſa.

J'eus la curioſité de voir pluſieurs morts illuſtres de ces derniers tems, & ſur-tout des morts de qualité; car j'ai toujours eu une grande vénération pour la nobleſſe. O que je vis de choſes étonnantes, lorſque le gouverneur fit paſſer en revue devant moi toute la ſuite des aïeux de la plupart de nos ducs, de nos marquis, de nos comtes, & de nos gentilshommes modernes! que j'eus de plaiſir à voir leur origine, & tous les perſonnages qui leur ont tranſmis leur ſang. Je vis clairement pourquoi certaines familles ont le nez long, d'autres le menton pointu, d'autres ont le viſage baſané & les traits effroyables, d'autres ont les yeux beaux & le teint blond & délicat; pourquoi dans certaines familles il y a beaucoup de fous & d'étourdis; dans d'autres beaucoup de fourbes & de frippons: pourquoi le caractère de quelques-unes eſt la méchanceté, la brutalité, la baſſeſſe,

la lâcheté, ce qui les distingue comme leurs armes & leurs livrées. Je compris enfin la raison pour laquelle Polidore Virgile avoit dit au sujet de certaines maisons :

Nec vir fortis, nec fœmina casta.

Ce qui me parut le plus remarquable, fut de voir ceux qui, ayant originairement porté le mal immonde dans certaines familles, avoient fait ce triste présent à toute leur postérité. Que je fus encore surpris de voir dans la généalogie de certains seigneurs, des pages, des laquais, des maîtres à danser & à chanter, &c !

Je connus clairement pourquoi les historiens ont transformé des guerriers imbéciles & lâches, en grands capitaines ; des insensés & de petits génies, en grands politiques ; des flatteurs & des courtisans en gens de bien ; des athées, en hommes pleins de religion ; d'infâmes débauchés, en gens chastes, & des délateurs de profession, en hommes vrais & sincères. Je sus de quelle manière des personnes très-innocentes avoient été condamnées à la mort ou au bannissement, par l'intrigue des favoris qui avoient corrompu les juges : comment il étoit arrivé que des hommes de basse extraction & sans mérite, avoient été élevés aux plus grandes places : comment les P. & les M. avoient souvent donné

le branle aux plus importantes affaires, & avoient occasionné dans l'univers les plus grands événemens. O que je conçus alors une basse idée de l'humanité ! que la sagesse & la probité des hommes me parut peu de chose, en voyant la source de toutes les révolutions, le motif honteux des entreprises les plus éclatantes, les ressorts, ou plutôt les accidens imprévus & les bagatelles qui les avoient fait réussir !

Je découvris l'ignorance & la témérité de nos historiens, qui ont fait mourir du poison certains rois, qui ont osé faire part au public des entretiens secrets d'un prince avec son premier ministre, & qui ont, si on les en croit, crocheté pour ainsi dire les cabinets des souverains, & les secretaireries des ambassadeurs, pour en tirer des anecdotes curieuses.

Ce fut là que j'appris les causes secretes de quelques évènemens qui ont étonné le monde : comment une P. avoit gouverné un confident ; un confident, le conseil secret ; & le conseil secret tout un parlement.

Un général d'armée m'avoua qu'il avoit une fois remporté une victoire par sa poltronnerie & par son imprudence ; & un amiral me dit qu'il avoit battu, malgré lui, une flotte ennemie, lorsqu'il avoit envie de laisser battre la sienne. Il y eut trois rois qui me dirent que,

sous

sous leur règne, ils n'avoient jamais récompensé ni élevé aucun homme de mérite, si ce n'est une fois que leur ministre les trompa, & se trompa lui-même sur cet article ; qu'en cela ils avoient eu raison, la vertu étant une chose très-incommode à la cour.

J'eûs la curiosité de m'informer par quel moyen un grand nombre de personnes étoient parvenues à une très-haute fortune. Je me bornai à ces derniers tems, sans néanmoins toucher au tems présent, de peur d'offenser même les étrangers (car il n'est pas nécessaire que j'avertisse que tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde point mon cher pays). Parmi ces moyens, je vis le parjure, l'oppression, la subornation, la perfidie, le pandarisme (1) & autres pareilles bagatelles qui méritent peu d'attention. Mais ce qui en mérite davantage, c'est que plusieurs confessèrent qu'ils devoient leur élevation à la facilité qu'ils avoient eue ; les uns, de se prêter aux plus horribles débauches ; les autres, de livrer leurs femmes & leurs filles ; d'autres, de trahir leur patrie & leur souverain ; & quelques-uns de se servir du poison. Après ces découvertes, je crois qu'on me pardonnera d'a-

(1) En anglois *pandarism*, mot forgé, qu'on rend ici sans le traduire, & qui s'entend aisément.

voir désormais un peu moins d'estime & de vénération pour la grandeur que j'honore & respecte naturellement, comme tous les inférieurs doivent faire à l'égard de ceux que la nature ou la fortune ont placés dans un rang supérieur.

J'avois lu dans quelques livres que des sujets avoient rendu de grands services à leur prince & à leur patrie. J'eus envie de les voir; mais on me dit qu'on avoit oublié leurs noms, & qu'on se souvenoit seulement de quelques-uns, dont les historiens avoient fait mention, en les faisant passer pour des traîtres & des frippons. Ces gens de bien, dont on avoit oublié les noms, parurent cependant devant moi, mais avec un air humilié & en mauvais équipage: ils me dirent qu'ils étoient tous morts dans la pauvreté & dans la disgrace, & quelques-uns même sur un échafaud.

Parmi ceux-ci je vis un homme, dont le cas me parut extraordinaire, qui avoit à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été capitaine de vaisseau pendant plusieurs années; & que dans le combat naval d'Actium, il avoit enfoncé la première ligne, coulé à fond trois vaisseaux du premier rang, & en avoit pris un de la même grandeur, ce qui avoit été la seule cause de la fuite d'Antoine & de l'entière défaite de sa flotte; que le jeune

homme qui étoit auprès de lui, étoit son fils unique qui avoit été tué dans le combat. Il m'ajouta que la guerre ayant été terminée, il vint à Rome pour solliciter une récompense, & demander le commandement d'un plus gros vaisseau dont le capitaine avoit péri dans le combat. Mais que, sans avoir égard à sa demande, cette place avoit été donnée à un jeune homme qui n'avoit encore jamais vu la mer, fils d'un certain affranchi qui avoit servi une des maîtresses de l'empereur; qu'étant retourné à son département, on l'avoit accusé d'avoir manqué à son devoir, & que le commandement de son vaisseau avoit été donné à un page, favori du vice-amiral Publicola: qu'il avoit été alors obligé de se retirer chez lui à une petite terre, loin de Rome, & qu'il y avoit fini ses jours. Desirant savoir si cette histoire étoit véritable, je demandai à voir Agrippa, qui dans ce combat avoit été l'amiral de la flotte victorieuse. Il parut, & me confirmant la vérité de ce récit, il y ajouta des circonstances, que la modestie du capitaine avoit omises.

Comme chacun des personnages qu'on évoquoit, paroissoit tel qu'il avoit été dans le monde, je vis, avec douleur combien depuis cent ans, le genre humain avoit dégénéré,

combien la débauche avec toutes ſes conſéquences, avoit altéré les traits du viſage, rapetiſſé les corps, retiré les nerfs, relâché les muſcles, effacé les couleurs, & corrompu la chair des Anglois.

Je voulus voir enfin quelques-uns de nos anciens payſans, dont on vante tant la ſimplicité, la ſobriété, la juſtice, l'eſprit de liberté, la valeur & l'amour pour la patrie. Je le vis, & ne pus m'empêcher de les comparer avec ceux d'aujourd'hui, qui vendent, à prix d'argent, leurs ſuffrages dans l'élection des députés au parlement, & qui ſur ce point ont toute la fineſſe & tout le manège des gens de cour.

CHAPITRE VIII.

Retour de l'auteur à Maldonada. Il fait voile pour le royaume de Luggnagg. A ſon arrivée, il eſt arrêté & conduit à la cour. Comment il y eſt reçu.

LE jour de notre départ étant arrivé, je pris congé de ſon alteſſe le gouverneur de Glubbdubdrib, & retournai avec mes deux compagnons à Maldonada, où après avoir attendu

quinze jours, je m'embarquai enfin dans un navire qui partoit pour Luggnagg. Les deux gentilshommes, & quelques autres personnes encore eurent l'honnêteté de me fournir les provisions nécessaires pour ce voyage, & de me conduire jusqu'à bord. Nous essuyâmes une violente tempête & fûmes contraints de gouverner au nord, pour pouvoir jouir d'un certain vent marchand, qui souffle en cet endroit dans l'espace de soixante lieues. Le 21 avril 1709, nous entrâmes dans la rivière de Clumegnig, qui est une ville port de mer, au sud-est de Luggnagg. Nous jettâmes l'ancre à une lieue de la ville, & donnâmes le signal pour faire venir un pilote. En moins d'une demi-heure, il en vint deux à bord qui nous guidèrent au milieu des écueils & des rochers qui sont très-dangereux dans cette rade & dans le passage qui conduit à un bassin où les vaisseaux sont en sûreté, & qui est éloigné des murs de la ville de la longueur d'un cable.

Quelques-uns de nos matelots, soit par trahison, soit par imprudence, dirent aux pilotes que j'étois un étranger & un grand voyageur. Ceux-ci en avertirent le commis de la douane, qui me fit diverses questions dans la langue Balnibarbienne, qui est entendue en cette ville, à cause du commerce, & sur-tout par les gens

de mer & les douaniers. Je lui répondis en peu de mots, & lui fis une hiſtoire auſſi vraiſemblable & auſſi ſuivie qu'il me fut poſſible. Mais je crus qu'il étoit néceſſaire de déguiſer mon pays, & de me dire Hollandois, ayant deſſein d'aller au Japon, où je ſavois que les Hollandois ſeuls étoient reçus. Je dis donc au commis qu'ayant fait naufrage à la côte des Balnibarbes, & ayant échoué ſur un rocher, j'avois été dans l'île volante de Laputa, dont j'avois ſouvent oui parler, & que maintenant je ſongeois à me rendre au Japon, afin de pouvoir retourner de-là dans mon pays. Le commis me dit qu'il étoit obligé de m'arrêter, jusqu'à ce qu'il eût recu des ordres de la cour, où il alloit écrire immédiatement, & d'où il eſpéroit recevoir réponſe dans quinze jours. On me donna un logement convenable, & on mit un ſentinelle à ma porte. J'avois un grand jardin pour me promener, & je fus traité aſſez bien aux dépens du roi. Pluſieurs perſonnes me rendirent viſite, excitées par la curioſité de voir un homme qui venoit d'un pays très-éloigné, dont ils n'avoient jamais entendu parler.

Je fis marché avec un jeune homme de notre vaiſſeau, pour me ſervir d'interprète. Il étoit natif de Luggnagg; mais ayant paſſé pluſieurs années à Maldonada, il ſavoit parfaitement les

deux langues. Avec son secours, je fus en état d'entretenir tous ceux qui me faisoient l'honneur de me venir voir, c'est-à-dire, d'entendre leurs questions, & de leur faire entendre mes réponses.

Celle de la cour vint au bout de quinze jours, comme on l'attendoit; elle portoit un ordre de me faire conduire avec ma suite, par un détachement de chevaux à Traldragenbb ou Trildragdrib, car autant que je m'en puis souvenir, on prononce des deux manières. Toute ma suite consistoit en ce pauvre garçon qui me servoit d'interprète, & que j'avois pris à mon service. On fit partir un courrier devant nous, qui nous devança d'une demi-journée, pour donner avis au roi de mon arrivée prochaine, & pour demander à sa majesté le jour & l'heure que je pourrois avoir l'honneur & le plaisir de lécher la poussière du pied de son trône.

Deux jours après mon arrivée, j'eus audience; & d'abord on me fit coucher & ramper sur le ventre, & balayer le plancher avec ma langue, à mesure que j'avançois vers le trône du roi. Mais parce que j'étois étranger, on avoit eu l'honnêteté de nettoyer le plancher, de manière que la poussière ne me pût faire de peine. C'étoit une grace particulière, qui ne s'accordoit pas même aux personnes du

premier rang, lorſqu'ils avoient l'honneur d'être reçus à l'audience de ſa majeſté. Quelquefois même on laiſſoit exprès le plancher très-ſale & très-couvert de pouſſière, lorſque ceux qui venoient à l'audience avoient des ennemis à la cour. J'ai une fois vu un ſeigneur avoir la bouche ſi pleine de pouſſière, & ſi fouillée de l'ordure qu'il avoit recueillie avec ſa langue, que quand il fut parvenu au trône, il lui fut impoſſible d'articuler un ſeul mot. À ce malheur il n'y a point de remède; car il eſt défendu, ſous des peines très-grièves, de cracher ou de s'eſſuyer la bouche en préſence du roi. Il y a même en cette cour un autre uſage que je ne puis du tout approuver. Lorſque le roi veut faire mourir quelque ſeigneur ou quelque courtiſan d'une manière qui ne le deshonore point, il fait jetter ſur le plancher une certaine poudre brune qui eſt empoiſonnée, & qui ne manque point de le faire crever doucement & ſans éclat au bout de vingt-quatre heures. Mais pour rendre juſtice à ce prince, à ſa grande douceur, & à la bonté qu'il a de ménager la vie de ſes ſujets, il faut dire à ſon honneur, qu'après de ſemblables exécutions, il a coutume d'ordonner très-expreſſément de bien balayer le plancher, en ſorte que ſi ſes domeſtiques l'oublioient, ils courroient riſque

de tomber dans ſa diſgrace. Je le vis un jour condamner un petit page à être bien fouetté, pour avoir malicieuſement négligé d'avertir de balayer dans le cas dont il s'agit; ce qui avoit été cauſe qu'un jeune ſeigneur de grande eſpérance avoit été empoiſonné. Mais le prince plein de bonté voulut bien encore pardonner au petit page, & lui épargner le fouet.

Pour revenir à moi, lorſque je fus à quatre pas du trône de ſa majeſté, je me levai ſur mes genoux, & après avoir frappé ſept fois la terre de mon front, je prononçai les paroles ſuivantes que la veille on m'avoit fait apprendre par cœur: *Ickpling Glofftrobb ſgnutſerumm blhiopm lashnalt, zwin tnodbalkguffh ſthiophad gurdlubb asht.* C'eſt un formulaire établi par les loix de ce royaume, pour tous ceux qui ſont admis à l'audience, & qu'on peut traduire ainſi. Puiſſe votre céleſte majeſté ſurvivre au ſoleil. Le roi me fit une réponſe que je ne compris point, & à laquelle je fis cette réplique, comme on me l'avoit appriſe: *Fluſt drin Valerick dwuldom praſtrod mirpush*; c'eſt-à-dire: Ma langue eſt dans la bouche de mon ami. Je fis entendre par-là que je deſirois me ſervir de mon interprète: alors on fit entrer ce jeune garçon dont j'ai parlé, & avec ſon ſecours je répondis à toutes les queſtions que

ſa majeſté me fit pendant une demi-heure. Je parlois Balnibarbien, & mon interprète rendoit mes paroles en Luggnaggien.

Le roi prit beaucoup de plaiſir à mon entretien, & ordonna à ſon Bliffmarklub ou chambelan de faire préparer un logement dans ſon palais pour moi & pour mon interprète, & de me donner une ſomme par jour pour ma table, avec une bourſe pleine d'or pour mes menus plaiſirs.

Je demeurai trois mois en cette cour, pour obéir à ſa majeſté, qui me combla de ſes bontés, & me fit des offres très-gracieuſes, pour m'engager à m'établir dans ſes états; mais je crus devoir le remercier, & ſonger plutôt à retourner dans mon pays, pour y finir mes jours auprès de ma chère femme privée depuis longtems des douceurs de ma préſence.

CHAPITRE IX.

Des Struldbruggs ou Immortels.

LES Luggnaggiens ſont un peuple très-poli & très-brave; & quoiqu'ils ayent un peu de cet orgueil qui eſt commun à toutes les nations de l'Orient, ils ſont néanmoins honnêtes & civils

à l'égard des étrangers, & ſur-tout de ceux qui ont été bien reçus à la cour. Je fis connoiſſance & je me liai avec des perſonnes du grand monde & du bel air; & par le moyen de mon interprète, j'eus ſouvent avec eux des entretiens agréables & inſtructifs.

Un d'eux me demanda un jour ſi j'avois vu quelques-uns de leurs Struldbruggs ou immortels. Je lui répondis que non, & que j'étois fort curieux de ſavoir comment on avoit pu donner ce nom à des humains. Il me dit que quelquefois (quoique rarement) il naiſſoit dans une famille un enfant avec une tache rouge & ronde, placée directement ſur le ſourcil gauche, & que cette heureuſe marque le préſervoit de la mort: que cette tache étoit d'abord de la largeur d'une petite pièce d'argent, (que nous appellons en Angleterre un Treepenſe,) & qu'enſuite elle croiſſoit & changeoit même de couleur; qu'à l'âge de douze ans elle étoit verte juſqu'à vingt, qu'elle devenoit bleue; qu'à quarante-cinq ans, elle devenoit tout-à-fait noire & auſſi grande qu'un ſchelling, & enſuite ne changeoit plus. Il m'ajouta qu'il naiſſoit ſi peu de ces enfans marqués au front, qu'on comptoit à peine onze cens immortels de l'un & l'autre ſexe dans tout le royaume; qu'il y en avoit environ cinquante dans la capitale, &

que depuis trois ans il n'étoit né qu'un enfant de cette espèce, qui étoit fille; que la naissance d'un immortel n'étoit point attachée à une famille préférablement à une autre; que c'étoit un présent de la nature ou du hazard, & que les enfans même des Struldbruggs naissoient mortels comme les enfans des autres hommes, sans avoir aucun privilège.

Ce récit me réjouit extrêmement, & la personne qui me le faisoit, entendant la langue des Balnibarbes, que je parlois aisément, je lui témoignai mon admiration & ma joie, avec les termes les plus expressifs, & même les plus outrés. Je m'écriai, comme dans une espèce de ravissement & d'enthousiasme: heureuse nation dont tous les enfans à naître peuvent prétendre à l'immortalité! heureuse contrée où les exemples de l'ancien tems subsistent toujours, où la vertu des premiers siècles n'a point péri, & où les premiers hommes vivent encore & vivront éternellement, pour donner des leçons de sagesse à tous leurs descendans! heureux ces sublimes Struldbruggs qui ont le privilège de ne point mourir, & que par conséquent l'idée de la mort n'intimide point, n'affoiblit point, n'abat point!

Je témoignai ensuite que j'étois surpris de n'avoir encore vu aucun de ces immortels à la

cour; que s'il y en avoit, la marque glorieuſe empreinte ſur leur front m'auroit ſans doute frappé les yeux. Comment, ajoutai je, le roi, qui eſt un prince ſi judicieux, ne les employe-t-il point dans le miniſtère, & ne leur donne-t-il point ſa confiance? Mais peut-être que la vertu rigide de ces vieillards l'importuneroit & bleſſeroit les yeux de ſa cour. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis réſolu d'en parler à ſa majeſté, à la première occaſion qui s'offrira; & ſoit qu'il défère à mes avis ou non, j'accepterai en tout cas l'établiſſement qu'il a eu la bonté de m'offrir dans ſes états, afin de pouvoir paſſer le reſte de mes jours dans la compagnie illuſtre de ces hommes immortels, pourvu qu'ils daignent ſouffrir la mienne.

Celui à qui j'adreſſois la parole me regardant alors avec un ſouris qui marquoit que mon ignorance lui faiſoit pitié, me répondit qu'il étoit ravi que je vouluſſe bien reſter dans le pays, & me demanda la permiſſion d'expliquer à la compagnie ce que je venois de lui dire: il le fit; & pendant quelque tems ils s'entretinrent enſemble dans leur langage que je n'entendois point. Je ne pus même lire ni dans leurs geſtes ni dans leurs yeux l'impreſſion que mon diſcours avoit fait ſur leurs eſprits. Enfin la même perſonne qui m'avoit parlé juſques-là, me dit

voir désormais un peu moins d'estime & de vénération pour la grandeur que j'honore & respecte naturellement, comme tous les inférieurs doivent faire à l'égard de ceux que la nature ou la fortune ont placés dans un rang supérieur.

J'avois lu dans quelques livres que des sujets avoient rendu de grands services à leur prince & à leur patrie. J'eus envie de les voir; mais on me dit qu'on avoit oublié leurs noms, & qu'on se souvenoit seulement de quelques-uns, dont les historiens avoient fait mention, en les faisant passer pour des traîtres & des frippons. Ces gens de bien, dont on avoit oublié les noms, parurent cependant devant moi, mais avec un air humilié & en mauvais équipage: ils me dirent qu'ils étoient tous morts dans la pauvreté & dans la disgrace, & quelques-uns même sur un échafaud.

Parmi ceux-ci je vis un homme, dont le cas me parut extraordinaire, qui avoit à côté de lui un jeune homme de dix-huit ans. Il me dit qu'il avoit été capitaine de vaisseau pendant plusieurs années; & que dans le combat naval d'Actium, il avoit enfoncé la première ligne, coulé à fond trois vaisseaux du premier rang, & en avoit pris un de la même grandeur, ce qui avoit été la seule cause de la fuite d'Antoine & de l'entière défaite de sa flotte; que le jeune

homme qui étoit auprès de lui, étoit son fils unique qui avoit été tué dans le combat. Il m'ajouta que la guerre ayant été terminée, il vint à Rome pour solliciter une récompense, & demander le commandement d'un plus gros vaisseau dont le capitaine avoit péri dans le combat. Mais que, sans avoir égard à sa demande, cette place avoit été donnée à un jeune homme qui n'avoit encore jamais vu la mer, fils d'un certain affranchi qui avoit servi une des maîtresses de l'empereur; qu'étant retourné à son département, on l'avoit accusé d'avoir manqué à son devoir, & que le commandement de son vaisseau avoit été donné à un page, favori du vice-amiral Publicola: qu'il avoit été alors obligé de se retirer chez lui à une petite terre, loin de Rome, & qu'il y avoit fini ses jours. Desirant savoir si cette histoire étoit véritable, je demandai à voir Agrippa, qui dans ce combat avoir été l'amiral de la flotte victorieuse. Il parut, & me confirmant la vérité de ce récit, il y ajouta des circonstances, que la modestie du capitaine avoit omises.

Comme chacun des personnages qu'on évoquoit, paroissoit tel qu'il avoit été dans le monde, je vis, avec douleur combien depuis cent ans, le genre humain avoit dégénéré,

avec eux. Je ne laisserois pas de fréquenter aussi quelques mortels de mérite, que je m'accoutumerois à voir mourir sans chagrin & sans regret, leur postérité me consolant de leur mort. Ce pourroit même être pour moi un spectacle assez agréable, de même qu'un fleuriste prend plaisir à voir les tulipes & les œillets de son jardin naître, mourir, & renaître.

Nous nous communiquerions mutuellement, entre nous autres Struldbruggs, toutes les marques & observations que nous aurions faites sur la cause & le progrès de la corruption du genre humain. Nous en composerions un beau traité de morale plein de leçons utiles, & capable d'empêcher la nature humaine de dégénérer, comme elle fait de jour en jour, & comme on le lui reproche depuis deux mille ans.

Quel spectacle noble & ravissant que de voir de ses propres yeux les décadences & les révolutions des empires, la face de la terre renouvellée, les villes superbes transformées en viles bourgades, ou tristement ensevelies sous leurs ruines honteuses; les villages obscurs devenus le séjour des rois & de leurs courtisans; les fleuves célèbres changés en petits ruisseaux, l'océan baignant d'autres rivages; de nouvelles contrées découvertes; un monde inconnu sortant, pour ainsi dire, du cahos; la barbarie &

l'ignorance

l'ignorance répandue ſur les nations les plus polies & les plus éclairées ; l'imagination éteignant le jugement, le jugement glaçant l'imagination; le goût des ſyſtêmes, des paradoxes, de l'enflure, des pointes, & des antithèſes étouffant la raiſon & le bon goût; la vérité opprimée dans un tems, & triomphant dans l'autre; les perſécutés devenus perſécuteurs, & les perſécuteurs perſécutés à leur tour; les ſuperbes abaiſſés & les humbles élevés; des eſclaves, des affranchis, des mercénaires parvenus à une fortune immenſe & à une richeſſe énorme par le maniement des deniers publics, par les malheurs, par la faim, par la ſoif, par la nudité, par le ſang des peuples; enfin la poſtérité de ces brigands publics, rentrée dans le néant, d'où l'injuſtice & la rapine l'avoient tirée!

Comme dans cet état d'immortalité l'idée de la mort ne ſeroit jamais préſente à mon eſprit pour me troubler, ou pour rallentir mes deſirs, je m'abandonnerois à tous les plaiſirs ſenſibles, dont la nature & la raiſon me permettroient l'uſage. Les ſciences feroient néanmoins toujours mon premier & mon plus cher objet; & je m'imagine qu'à force de méditer, je trouverois à la fin les longitudes, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, la pierre philoſophale, & le remède univerſel,

qu'en un mot, je porterois toutes les sciences & tous les arts à leur dernière perfection.

Lorsque j'eus fini mon discours, celui qui seul l'avoit entendu, se tourna vers la compagnie, & leur en fit le précis dans le langage du pays; après quoi ils se mirent à raisonner ensemble un peu de tems, sans pourtant témoigner, au moins par leurs gestes & leurs attitudes, aucun mépris pour ce que je venois de dire. A la fin cette même personne qui avoit résumé mon discours, fut priée par la compagnie d'avoir la charité de me désiller les yeux, & de me découvrir mes erreurs.

Il me dit d'abord que je n'étois pas le seul étranger qui regardât avec étonnement & avec envie l'état des Struldbruggs, qu'il avoit trouvé chez les Balnibarbes & chez les Japonois à peu-près les mêmes dispositions; que le desir de vivre étoit naturel à l'homme; que celui qui avoit un pied dans le tombeau s'efforçoit de se tenir ferme sur l'autre; que le vieillard le plus courbé se représentoit toujours un lendemain & un avenir, & n'envisageoit la mort que comme un mal éloigné & à fuir; mais que dans l'île de *Luggnagg* on pensoit bien autrement, & que l'exemple familier & la vue continuelle des Struldbruggs avoit préservé les habitans de cet amour insensé de la vie.

Le systême de conduite, continua-t-il, que vous vous proposez dans la supposition de votre être immortel, & que vous nous avez tracé tout-à-l'heure, est ridicule & tout-à-fait contraire à la raison. Vous avez supposé sans doute que dans cet état vous jouiriez d'une jeunesse perpétuelle, d'une vigueur & d'une santé sans aucune altération. Mais est-ce là dequoi il s'agissoit, lorsque nous vous avons demandé ce que vous feriez, si vous deviez toujours vivre? avons-nous supposé que vous ne vieilliriez point, & que votre prétendue immortalité seroit un printems éternel?

Après cela, il me fit le portrait des Struldbruggs, & me dit qu'ils ressembloient aux mortels, & vivoient comme eux, jusqu'à l'âge de trente ans; qu'après cet âge, ils tomboient peu à peu dans une mélancholie noire qui augmentoit toujours jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de quatre-vingt ans; qu'alors ils n'étoient pas seulement sujets à toutes les infirmités, à toutes les misères, & à toutes les foiblesses des vieillards de cet âge; mais que l'idée affligeante de l'éternelle durée de leur misérable caducité les tourmentoit à un point que rien ne pouvoit les consoler; qu'ils n'étoient pas seulement, comme tous les autres vieillards, entêtés, bourrus, avares, chagrins, babillards;

mais qu'ils n'aimoient qu'eux-mêmes ; qu'ils renonçoient aux douceurs de l'amitié ; qu'ils n'avoient plus même de tendresse pour leur enfans ; & qu'au-delà de la troisième génération, ils ne reconnoissoient plus leur postérité, que l'envie & la jalousie les dévoroit sans cesse; que la vue des plaisirs sensibles, dont jouissent les jeunes mortels, leurs amusemens, leurs amours, leurs exercices, les faisoient en quelque sorte mourir à chaque instant : que tout, jusqu'à la mort même des vieillards qui payoient le tribut à la nature, excitoit leur envie, & les plongeoit dans le désespoir ; que pour cette raison, toutes les fois qu'ils voyoient faire des funérailles, ils maudissoient leur sort, & se plaignoient amérement de la nature qui leur avoit refusé la douceur de mourir, de finir leur course ennuyeuse, & d'entrer dans un repos éternel ; qu'ils n'étoient plus alors en état de cultiver leur esprit & d'orner leur mémoire ; qu'ils se ressouvenoient tout au plus de ce qu'ils avoient vu & appris dans leur jeunesse & dans leur moyen âge ; que les moins misérables & les moins à plaindre étoient ceux qui radotoient, qui avoient tout-à-fait perdu la mémoire, & étoient réduits à l'état de l'enfance, qu'au moins on prenoit alors pitié de leur triste situation, & qu'on leur donnoit tous les secours dont ils avoient besoin dans leur imbécillité.

Lorsqu'un Struldbrugg (ajouta-t-il) s'est marié à une Struldbrugge, le mariage, selon les loix de l'état, est dissous, dès que le plus jeune des deux est parvenu à l'âge de quatre-vingt ans. Il est juste que de malheureux humains condamnés, malgré eux, & sans l'avoir mérité, à vivre éternellement, ne soient pas encore, pour surcroît de disgrace, obligés de vivre avec une femme éternelle. Ce qu'il y a de plus triste, est qu'après avoir atteint cet âge fatal, ils sont regardés comme morts civilement: leurs héritiers s'emparent de leurs biens; ils sont mis en tutelle, ou plutôt ils sont dépouillés de tout, & réduits à une simple pension alimentaire, (loi très-juste, à cause de la sordide avarice ordinaire aux vieillards.) Les pauvres sont entretenus aux dépens du public, dans une maison appellée l'hôpital des pauvres immortels. Un immortel de quatre-vingt ans ne peut plus exercer de charge ni d'emploi, ne peut négocier, ne peut contracter, ne peut acheter ni vendre, & son témoignage même n'est point reçu en justice.

Mais lorsqu'ils sont parvenus à quatre-vingt-dix ans, c'est encore bien pis. Toutes leurs dents & tous leurs cheveux tombent, ils perdent le goût des alimens, & ils boivent & mangent sans aucun plaisir. Ils perdent la mé-

moire des choses les plus aisées à retenir, & oublient le nom de leurs amis, & quelquefois leur propre nom. Il leur est pour cette raison inutile de s'amuser à lire, puisque lorsqu'ils veulent lire une phrase de quatre mots, ils oublient les deux premiers, tandis qu'ils lisent les deux derniers. Par la même raison, il leur est impossible de s'entretenir avec personne. D'ailleurs, comme la langue de ce pays est sujette à de fréquents changements, les Struldbruggs nés dans un siècle, ont beaucoup de peine à entendre le langage des hommes nés dans un autre siècle, & ils sont toujours comme étrangers dans leur patrie.

Tel fut le détail qu'on me fit au sujet des immortels de ce pays, détail qui me surprit extrêmement. On m'en montra dans la suite cinq ou six, & j'avoue que je n'ai jamais rien vu de si laid, & de si dégoûtant; les femmes surtout étoient affreuses; je m'imaginai voir des spectres.

Le lecteur peut bien croire que je perdis alors tout-à-fait l'envie de devenir immortel à ce prix. J'eus bien de la honte de toutes les folles imaginations auxquelles je m'étois abandonné, sur le systême d'une vie éternelle en ce bas monde.

Le roi ayant appris ce qui s'étoit passé dans

l'entretien que j'avois eu avec ceux dont j'ai parlé, rit beaucoup de mes idées sur l'immortalité, & de l'envie que j'avois portée aux Struldbruggs. Il me demanda ensuite sérieusement si je ne voudrois pas en mener deux ou trois dans mon pays, pour guérir mes compatriotes du desir de vivre & de la peur de mourir. Dans le fond j'aurois été fort aise qu'il m'eût fait ce présent; mais par une loi fondamentale du royaume il est défendu aux immortels d'en sortir.

CHAPITRE X.

L'auteur part de l'île de Luggnagg, pour se rendre au Japon, où il s'embarque sur un vaisseau hollandois. Il arrive à Amsterdam, & delà passe en Angleterre.

Je m'imagine que tout ce que je viens de raconter des Struldbruggs, n'aura point ennuyé le lecteur. Ce ne sont point-là, je crois, de ces choses communes, usées & rebattues, qu'on trouve dans toutes les relations des voyageurs, au moins je puis assurer que je n'ai rien trouvé de pareil dans celles que j'ai lues. Et tout cas, si ce sont des redites & des choses déja con-

nues, je prie de considérer que des voyageurs, sans se copier les uns les autres, peuvent fort bien raconter le mêmes choses, lorsqu'ils ont été dans les mêmes pays.

Comme il y a un très-grand commerce entre le royaume de Luggnagg, & l'empire du Japon, il est à croire que les auteurs Japonois, n'ont pas oublié, dans leurs livres, de faire mention de ces Struldbruggs. Mais le séjour que j'ai fait au Japon ayant été très-court, & n'ayant d'ailleurs aucune teinture de la langue Japonoise, je n'ai pu savoir sûrement si cette matière a été traitée dans leurs livres. Quelque Hollandois pourra un jour nous apprendre ce qui en est.

Le roi de Luggnagg m'ayant souvent pressé, mais inutilement, de rester dans ses états, eut enfin la bonté de m'accorder mon congé, & me fit même l'honneur de me donner une lettre de recommandation écrite de sa propre main, pour sa majesté l'empereur du Japon. En même-tems il me fit présent de quatre cens quarante-quatre pièces d'or, de cinq mille cinq cens cinquante-cinq petites perles, & de huit cens quatre-vingt-huit mille huit cens quatre-vingt-huit grains d'une espèce de riz très-rare. Ces sortes de nombres qui se multiplient par dix, plaisent beaucoup en ce pays-là.

Le six de juillet mil sept cent neuf, je pris congé en cérémonie de sa majesté, & dis adieu à tous les amis que j'avois à sa cour. Ce prince me fit conduire par un détachement de ses gardes jusqu'au port de Glanguenstald, situé au sud-ouest de l'île. Au bout de six jours, je trouvai un vaisseau prêt à me transporter au Japon: je montai sur ce vaisseau; & notre voyage ayant duré cinquante jours, nous débarquâmes enfin à un petit port nommé Xamoszi, au sud-ouest du Japon.

Je fis voir d'abord aux officiers de la douane, la lettre dont j'avois l'honneur d'être chargé de la part du roi de Luggnagg pour sa majesté Japonoise. Ils connurent tout d'un coup le sceau de sa majesté Luggnaggienne dont l'empreinte représentoit un roi soutenant un pauvre estropié, & l'aidant à marcher.

Les magistrats de la ville, sachant que j'étois porteur de cette auguste lettre, me traitèrent en ministre, & me fournirent une voiture pour me transporter à Yedo, qui est la capitale de l'empire. Là j'eus audience de sa majesté impériale, & l'honneur de lui présenter ma lettre, qu'on ouvrit publiquement avec de grandes cérémonies, & que l'empereur se fit aussi-tôt expliquer par son interprète. Alors sa majesté me fit dire, par ce même interprète, que j'eusse

à lui demander quelque grace ; & qu'en confidération de fon très-cher frère le roi de Luggnagg, il me l'accorderoit auffi-tôt.

Cet interprète, qui étoit ordinairement employé dans les affaires du commerce avec les Hollandois, connut aifément à mon air que j'étois Européen, & pour cette raifon me rendit en langue Hollandoife les paroles de fa majefté. Je répondis que j'étois un marchand de Hollande, qui avois fait naufrage dans une mer éloignée ; que depuis j'avois fait beaucoup de chemin par terre & par mer, pour me rendre à Luggnagg, & delà dans l'empire du Japon, où je favois que mes compatriotes les Hollandois faifoient commerce ; ce qui me pourroit procurer l'occafion de retourner en Europe ; que je fuppliois donc fa majefté de me faire conduire en fûreté à Nangafaki. Je pris en même-tems la liberté de lui demander encore une autre grace. Ce fut qu'en confidération du roi du Luggnagg, qui me faifoit l'honneur de me protéger on voulût bien me difpenfer de la cérémonie qu'on faifoit pratiquer à ceux de mon pays & ne point me contraindre à fouler aux pieds le crucifix, n'étant venu au Japon que pour paffer en Europe, & non pour y trafiquer.

Lorfque l'interprète eut expofé à fa majefté

Japonoiſe cette dernière grace que je demandois, elle parut ſurpriſe de ma propoſition, & répondit que j'étois le premier homme de mon pays, à qui un pareil ſcrupule fût venu à l'eſprit; ce qui le faiſoit un peu douter que je fuſſe véritablement Hollandois, comme je l'avois aſſuré, & le faiſoit plutôt ſoupconner que j'étois chrétien. Cependant l'empereur goûtant la raiſon que je lui avois alléguée, & ayant principalement égard à la recommandation du roi de Luggnagg, voulut bien par bonté compatir à ma foibleſſe & à ma ſingularité, pourvu que je gardaſſe des meſures pour ſauver les apparences. Il me dit qu'il donneroit ordre aux officiers prépoſés pour faire obſerver cet uſage, de me laiſſer paſſer & de faire ſemblant de m'avoir oublié. Il ajouta qu'il étoit de mon intérêt de tenir la choſe ſecrete, parce qu'infailliblement les Hollandois mes compatriotes me poignarderoient dans le voyage, s'ils venoient à ſavoir la diſpenſe que j'avois obtenue, & le ſcrupule injurieux que j'avois eu de les imiter.

Je rendis de très-humbles actions de graces à ſa majeſté de cette faveur ſingulière; & quelques troupes étant alors en marche pour ſe rendre à Nangaſaki, l'officier commandant eut ordre de me conduire en cette ville, avec une inſtruction ſecrete ſur l'affaire du crucifix.

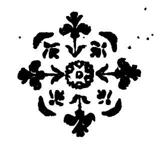
Le neuvième jour d'août mil fept cent neuf, après un voyage long & pénible, j'arrivai à Nangafaki, où je rencontrai une compagnie de Hollandois qui étoient partis d'Amfterdam pour négocier à Amboine, & qui étoient prets à s'embarquer pour leur retour fur un gros vaiffeau de quatre cens cinquante tonneaux. J'avois paffé un tems confidérable en Hollande ayant fait mes études à Leyde, & je parlois fort bien la langue de ce pays. On me fit plufieurs queftions fur mes voyages, auxquels je répondis comme il me plut : je foutins parfaitement au milieu d'eux le perfonnage de Hollandois ; je me donnai des amis & des parens dans les provinces unies, & je me dis natif de Gelderland.

J'étois difpofé à donner au capitaine du vaiffeau, qui étoit un certain Theodore Vangrult, tout ce qu'il lui auroit plû de me demander pour mon paffage. Mais ayant fû que j'étois chirurgien, il fe contenta de la moitié du prix ordinaire, à condition que j'exercerois ma profeffion dans le vaiffeau.

Avant que de nous embarquer, quelques-uns de la troupe m'avoient fouvent demandé fi j'avois pratiqué la cérémonie, & j'avois toujours répondu en général que j'avois fait tout ce qui étoit néceffaire. Cependant un d'eux, qui étoit un coquin étourdi, s'avifa de me montrer ma-

ſignement à l'officier Japonois, & de dire : Il n'a point foulé aux pieds le crucifix. L'officier, qui avoit un ordre ſecret de ne le point exiger de moi, lui répliqua par vingt coups de canne qu'il déchargea ſur ſes épaules, enſorte que perſonne ne fut d'humeur après cela de me faire des queſtions ſur la cérémonie.

Il ne ſe paſſa rien dans notre voyage qui mérite d'être rapporté. Nous fîmes voile avec un vent favorable, & mouillâmes au Cap de Bonne-Eſpérance, pour y faire aiguade. Le ſeize d'avril mil ſept cent dix, nous débarquâmes à Amſterdam, où je reſtai peu de tems, & où je m'embarquai bientôt pour l'Angleterre. Quel plaiſir ce fut pour moi de revoir ma chère patrie, après cinq ans & demi d'abſence ! je me rendis directement à Redriff, où je trouvai ma femme & mes enfans en bonne ſanté.



QUATRIEME PARTIE.

VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNHNMS.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur entreprend encore un voyage en qualité de capitaine de vaiſſeau. Son équipage ſe révolte, l'enferme, l'enchaîne, & puis le met à terre ſur un rivage inconnu. Deſcription des Yahous. Deux Houyhnhnms viennent au-devant de lui.

JE paſſai cinq mois fort doucement avec ma femme & mes enfans, & je puis dire qu'alors j'étois heureux, ſi j'avois pu connoître que je l'étois. Mais je fus malheureuſement tenté de faire encore un voyage, ſur-tout lorſqu'on m'eut offert le titre flatteur de capitaine ſur l'Aventure, vaiſſeau marchand de trois cents cinquante tonneaux. J'entendois parfaitement la navigation; & d'ailleurs j'étois las du titre ſubalterne de chirurgien de vaiſſeau. Je ne renonçai pourtant pas à la profeſſion, & je ſus l'exercer dans la ſuite, quand l'occaſion s'en

présenta. Aussi me contentai-je de mener avec moi dans ce voyage, un jeune garçon chirurgien. Je dis adieu à ma pauvre femme qui étoit grosse, m'étant embarqué à Porsmouth, je mis à la voile le 2 novembre 1710.

Les maladies m'enlevèrent pendant la route une partie de mon équipage, en sorte que je fus obligé de faire une recrue aux Barbades & aux isles de Leeward, où les négocians dont je tenois ma commission, m'avoient donné ordre de mouiller. Mais j'eus bientôt lieu de me repentir d'avoir fait cette maudite recrue, dont la plus grande partie étoit composée de bandits qui avoient été boucaniers. Ces coquins débauchèrent le reste de mon équipage, & tous ensemble complotèrent de se saisir de ma personne & de mon vaisseau. Un matin donc ils entrèrent dans ma chambre, se jettèrent sur moi, me lièrent & me menacèrent de me jetter dans la mer, si j'osois faire la moindre résistance. Je leur dis que mon sort étoit entre leurs mains, & que je consentois d'avance à tout ce qu'ils voudroient. Ils m'obligèrent d'en faire serment, & puis me délièrent, se contentant de m'enchaîner un pied au bois de mon lit, & de poster un sentinelle à la porte de ma chambre, qui avoit ordre de me casser la tête si j'eusse fait quelque

tentative pour me mettre en liberté. Leur projet étoit d'exercer la piraterie avec mon vaisseau, & de donner la chasse aux Espagnols ; mais pour cela ils n'étoient pas assez forts d'équipage, ils résolurent de vendre d'abord la cargaison du vaisseau, & d'aller à Madagascar pour augmenter leur troupe. Cependant j'étois prisonnier dans ma chambre, fort inquiet du sort qu'on me préparoit.

Le neuf de Mai mil sept cent onze, un certain Jacques Welch entra, & me dit qu'il avoit reçu ordre de monsieur le capitaine de me mettre à terre. Je voulus, mais inutilement, avoir quelqu'entretien avec lui, & lui faire quelques questions ; il refusa même de me dire le nom de celui qu'il appelloit monsieur le capitaine. On me fit descendre dans la chaloupe, après m'avoir permis de faire mon paquet & d'emporter mes hardes. On me laissa mon sabre, & on eut la politesse de ne point visiter mes poches où il y avoit quelque argent. Après avoir fait environ une lieue dans la chaloupe, on me mit sur le rivage. Je demandai à ceux qui m'accompagnoient, quel pays c'étoit. Ma foi, me répondirent-ils, nous ne le savons pas plus que vous ; mais prenez garde que la marée ne vous surprenne, adieu. Aussitôt la chaloupe s'éloigna.

Je

Je quittai les sables & montai sur une hauteur pour m'asseoir & délibérer sur le parti que j'avois à prendre. Quand je me fus un peu reposé, j'avançai dans les terres, résolu de me livrer au premier sauvage que je rencontrerois, & de racheter ma vie, si je pouvois, par quelques petites bagues, par quelques bracelets & autres bagatelles, dont les voyageurs ne manquent jamais de se pourvoir, & dont j'avois une certaine quantité dans mes poches.

Je découvris de grands arbres, de vastes herbages & des champs où l'avoine croissoit de tous côtés. Je marchois avec précaution, de peur d'être surpris ou de recevoir quelque coup de flèche. Après avoir marché quelque tems je tombai dans un grand chemin où je remarquai plusieurs pas d'hommes & de chevaux, & quelques-uns de vaches. Je vis en même-tems un grand nombre d'animaux dans un champ, & un ou deux de la même espèce perchés sur un arbre. Leur figure me parut surprenante, & quelques-uns s'étant un approchés, je me cachai derrière un buisson pour les mieux considérer.

De longs cheveux leur tomboient sur le visage; leur poitrine, leur dos & leurs pattes de devant étoient couverts d'un poil épais;

ils avoient de la barbe au menton comme des boucs, mais le reste de leurs corps étoit sans poil, & laissoit voir une peau très-brune. Ils n'avoient point de queue : ils se tenoient tantôt assis sur l'herbe, tantôt couchés & tantôt debout sur leurs pattes de derrière. Ils sautoient, bondissoient & grimpoient aux arbres avec l'agilité des écureuils, ayant des griffes aux pattes de devant & de derrière; les femelles étoient un peu plus petites que les mâles; elles avoient de forts longs cheveux, & seulement un peu de duvet en plusieurs endroits de leurs corps. Leurs mamelles pendoient entre leurs deux pattes de devant, & quelquefois touchoient la terre, lorsqu'elles marchoient. Le poil des uns & des autres, étoit de diverses couleurs, brun, rouge, noir & blond. Enfin dans tous mes voyages, je n'avois jamais vu d'animal si difforme & si dégoûtant.

Après les avoir suffisamment considérés, je suivis le grand chemin dans l'espérance qu'il me conduiroit à quelque hutte d'Indien. Ayant un peu marché, je rencontrai au milieu du chemin un de ces animaux qui venoit directement à moi. A mon aspect il s'arrêta, fit une infinité de grimaces, & parut me regarder comme une espèce d'animal qui lui étoit inconnue : ensuite il s'approcha & leva sur

moi sa patte de devant. Je tirai mon sabre & le frappai du plat, ne voulant pas le blesser, de peur d'offenser ceux à qui ces animaux pouvoient appartenir. L'animal se sentant frappé, se mit à fuir & à crier si haut, qu'il attira une quarantaine d'animaux de sa sorte, qui accoururent vers moi, en me faisant des grimaces horribles. Je courus vers un arbre & me mis le dos contre, tenant mon sabre devant moi : aussi-tôt ils sautèrent aux branches de l'arbre, & commencèrent à décharger sur moi leur ordure. Mais tout-à-coup ils se mirent tous à fuir.

Alors je quittai l'arbre & poursuivis mon chemin, étant assez surpris qu'une terreur soudaine leur eût ainsi fait prendre la fuite. Mais regardant à gauche, je vis un cheval marchant gravement au milieu d'un champ : c'étoit la vue de ce cheval qui avoit fait décamper si vîte la troupe qui m'assiégeoit. Le cheval s'étant approché de moi, s'arrêta, recula : & ensuite me regarda fixement, paroissant un peu étonné. Il me considéra de tous côtés, tournant plusieurs fois autour de moi. Je voulus avancer, mais il se mit vis-à-vis de moi dans le chemin, me regardant d'un œil doux, & sans me faire aucune violence. Nous nous considérâmes l'un l'autre pendant un peu de tems;

enfin je pris la hardieſſe de lui mettre la main ſur le cou, pour le flatter, ſifflant & parlant à la façon des palfreniers, lorſqu'ils veulent carreſſer un cheval. Mais l'animal ſuperbe dédaignant mon honnêteté & ma politeſſe, fronça ſes ſourcils & leva fièrement un de ſes pieds de devant, pour m'obliger à retirer ma main trop familière. En même-tems il ſe mit à hennir trois ou quatre fois, mais avec des accens ſi variés, que je commençai à croire qu'il parloit un langage qui lui étoit propre, & qu'il y avoit une eſpèce de ſens attaché à ſes divers henniſſemens.

Sur ces entrefaites arriva un autre cheval qui ſalua le premier très-poliment; l'un & l'autre ſe firent des honnêtetés réciproques, & ſe mirent à hennir en cent façons différentes, qui ſembloient former des ſons articulés. Ils firent enſuite quelques pas enſemble, comme s'ils euſſent voulu conférer ſur quelque choſe: ils alloient & venoient, en marchant gravement côte à côte, ſemblables à des perſonnes qui tiennent conſeil ſur des affaires importantes; mais ils avoient toujours l'œil ſur moi, comme s'ils euſſent pris garde que je ne m'enfuye.

Surpris de voir des bêtes ſe comporter ainſi, je me dis à moi-même: puiſqu'en ce

pays-ci les bêtes ont tant de raiſon, il faut que les hommes y ſoient raiſonnables au ſuprême dégré. Cette réflexion me donna tant de courage, que je réſolus d'avancer dans le pays, juſqu'à ce que j'euſſe découvert quelque village ou quelque maiſon, & que j'euſſe rencontré quelqu'habitant, & de laiſſer là les deux chevaux diſcourir enſemble, tant qu'il leur plairoit. Mais l'un des deux qui étoit gris-pommelé, voyant que je m'en allois, ſe mit à hennir après moi d'une façon ſi expreſſive, que je crus entendre ce qu'il vouloit; je me retournai & m'approchai de lui, diſſimulant mon embarras & mon trouble, autant qu'il m'étoit poſſible; car, dans le fond, je ne ſavois ce que tout cela deviendroit; & c'eſt ce que le lecteur peut aiſément s'imaginer.

Les deux chevaux me ſerrèrent de près, & ſe mirent à conſidérer mon viſage & mes mains. Mon chapeau paroiſſoit les ſurprendre, auſſi bien que les pans de mon juſte-au-corps. Le gris-pommelé ſe mit à flatter ma main droite, paroiſſant charmé & de la douceur & de la couleur de ma peau; mais il la ſerra ſi fort entre ſon ſabot & ſon pâturon, que je ne pus m'empêcher de crier de toute ma force, ce qui m'attira mille autres

carresses pleines d'amitié. Mes souliers & mes bas leur donnoient de grandes inquiétudes : ils les flairèrent & les tâtèrent plusieurs fois, & firent à ce sujet plusieurs gestes semblables à ceux d'un philosophe qui veut entreprendre d'expliquer un phénomène.

Enfin la contenance & les manières de ces deux animaux me parurent si raisonnables, si sages, si judicieuses, que je conclus en moi-même qu'il falloit que ce fussent des enchanteurs qui s'étoient ainsi transformés en chevaux avec quelque dessein, & qui, trouvant un étranger sur leur chemin, avoient voulu se divertir un peu à ses dépens, ou avoient peut-être été frappés de sa figure, de ses habits & de ses manières. C'est ce qui me fit prendre la liberté de leur parler en ces termes : Messieurs les chevaux, si vous êtes des enchanteurs, comme j'ai lieu de le croire, vous entendez toutes les langues, ainsi j'ai l'honneur de vous dire en la mienne, que je suis un pauvre Anglois, qui, par malheur, ai échoué sur ces côtes, & qui vous prie l'un ou l'autre, si pourtant vous êtes de vrais chevaux, de vouloir souffrir que je monte sur vous pour chercher quelque village ou quelque maison où je me puisse retirer. En reconnoissance je vous offre ce petit couteau & ce bracelet.



En reconnaissance, je vous offre ce petit Couteau et ce Brasselet.

C. P. Marillier inv. E. De Ghendt Sculp.

Les deux animaux parurent écouter mon discours avec attention ; & , quand j'eus fini, ils se mirent à hennir tour-à-tour, tournés l'un vers l'autre. Je compris alors clairement que leurs hennissemens étoient significatifs, & renfermoient des mots dont on pourroit, peut-être, dresser un alphabet aussi aisé que celui des Chinois.

Je les entendis souvent répéter le mot Yahou, dont je distinguai le son, sans en distinguer le sens ; quoique, tandis que les chevaux s'entretenoient, j'eusse essayé plusieurs fois d'en chercher la signification. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, je me mis à crier de toute ma force, Yahou, Yahou, tâchant de les imiter. Cela parut les surprendre extrêmement ; & alors le gris-pommelé répétant deux fois le même mot, sembla vouloir m'apprendre comment il le falloit prononcer ; je répétai après lui le mieux qu'il me fut possible, & il me parut que, quoique je fusse très-éloigné de la perfection de l'accent & de la prononciation, j'avois pourtant fait quelque progrès. L'autre cheval, qui étoit bai, sembla vouloir m'apprendre un autre mot beaucoup plus difficile à prononcer, & qui étant réduit à l'orthographe angloise, peut ainsi s'écrire houyhnhnm. Je ne réussis pas si bien d'abord dans la prononciation de ce mot, que dans

celle du premier; mais après quelques essais, cela alla mieux, & les deux chevaux me trouvèrent de l'intelligence.

Lorsqu'ils se furent encore un peu entretenus (sans doute à mon sujet), ils prirent congé l'un de l'autre avec la même cérémonie qu'ils s'étoient abordés. Le bai me fit signe de marcher devant lui, ce que je jugeai à propos de faire, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un autre conducteur. Comme je marchois fort lentement, il se mit à hennir, hhuum hhuum. Je compris sa pensée, & lui donnai à entendre, comme je le pus, que j'étois bien las & avois de la peine à marcher; sur quoi il s'arrêta charitablement, pour me laisser reposer.

CHAPITRE II.

L'auteur est conduit au logis d'un Houyhnhnm: comment il y est reçu. Quelle étoit la nourriture des Houyhnhnms. Embarras de l'auteur pour trouver de quoi se nourrir.

APRÈS avoir marché environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où il y avoit une grande maison de bois fort basse & couverte de paille. Je commençai aussi-tôt à tirer de ma poche les petits présens que je destinois aux

hôtes de cette maison, pour en être reçu plus honnêtement. Le cheval me fit poliment entrer le premier dans une grande salle très-propre, où pour tout meuble il y avoit un ratelier & une auge. J'y vis trois chevaux entiers avec deux cavales qui ne mangeoient point, & qui étoient assis sur leurs jarrets. Sur ces entrefaites le gris-pommelé arriva, & en entrant se mit à hennir d'un ton de maître. Je traversai avec lui deux autres salles de plain-pied, & dans la dernière mon conducteur me fit signe d'attendre, & passa dans une chambre qui étoit proche. Je m'imaginai alors qu'il falloit que le maître de cette maison fût une personne de qualité, puisqu'on me faisoit ainsi attendre en cérémonie dans l'anti-chambre. Mais en même-tems je ne pouvois concevoir qu'un homme de qualité eût des chevaux pour valets-de-chambre. Je craignis alors d'être devenu fou, & que mes malheurs ne m'eussent fait entièrement perdre l'esprit. Je regardai attentivement autour de moi, & me mis à considérer l'anti-chambre, qui étoit à-peu-près meublée comme la première salle. J'ouvrois de grands yeux, je regardois fixement tout ce qui m'environnoit, & je voyois toujours la même chose. Je me pinçai les bras, je me mordis les lèvres, je me battis les flancs, pour m'éveiller

en cas que je fusse endormi ; & comme c'étoient toujours les mêmes objets qui me frappoient les yeux, je conclus qu'il y avoit là de la diablerie & de la plus haute magie.

Tandis que je faisois ces réflexions, le gris-pommelé revint à moi dans le lieu où il m'avoit laissé, & me fit signe d'entrer avec lui dans la chambre, où je vis sur une natte très-propre & très-fine une belle cavale, avec un beau poulain & une belle petite jument, tous appuyés modestement sur leurs hanches. La cavale se leva à mon arrivée, & s'approcha de moi ; & après avoir considéré attentivement mon visage & mes mains, me tourna le derrière d'un air dédaigneux, & se mit à hennir, en prononçant souvent le mot yahou. Je compris bientôt, malgré moi, le sens funeste de ce mot ; car le cheval qui m'avoit introduit me faisant signe de la tête, & me répétant souvent le mot hhuum, hhuum, me conduisit dans une espèce de basse-cour, où il y avoit un autre bâtiment à quelque distance de la maison. La première chose qui me frappa les yeux, ce furent trois de ces maudits animaux que j'avois vus d'abord dans un champ, & dont j'ai fait plus haut la description : ils étoient attachés par le cou, & mangeoient des racines & de la chair d'âne, de chien & de vache morte (comme je l'ai

peigner leurs crins, pour nettoyer & frotter leur peau, pour laver leurs pieds, pour leur donner à manger. Je vous entends, reprit-il, c'est-à-dire, que quoique vos Yahous se flattent d'avoir un peu de raison, les Houyhnhnms sont toujours les maîtres, comme ici. Plût au ciel seulement que nos Yahous fussent aussi dociles & aussi bons domestiques que ceux de votre pays : mais poursuivez, je vous prie.

Je conjurai son honneur de vouloir me dispenser d'en dire davantage sur ce sujet, parce que je ne pouvois, selon les règles de la prudence, de la bienséance & de la politesse, lui expliquer le reste. Je veux savoir tout, me répliqua-t-il ; continuez, & ne craignez point de me faire de la peine. Eh bien, lui dis-je, puisque vous le voulez absolument, je vais vous obéir. Les Houyhnhnms, que nous appellons chevaux, sont parmi nous des animaux très-beaux & très-nobles, également vigoureux, & légers à la course. Lorsqu'ils demeurent chez les personnes de qualité, on leur fait passer le tems à voyager, à courir, à tirer des chars, & on a pour eux toute sorte d'attention & d'amitié, tant qu'ils sont jeunes & qu'ils se portent bien. Mais dès qu'ils commencent à vieillir ou à avoir quelques maux de jambes, on s'en défait aussi-tôt, & on les vend à des

corps, c'étoit en vérité la même chose, excepté par rapport à la couleur & au poil.

Quoi qu'il en soit, ces messieurs n'en jugeoient pas de même, parce que mon corps étoit vêtu, & qu'ils croyoient que mes habits étoient ma peau même, & une partie de ma substance, en sorte qu'ils trouvoient que j'étois, par cet endroit, fort différent de leurs Yahous. Le petit laquais bidet, tenant une racine entre son sabot & son paturon, me la présenta. Je la pris, & en ayant goûté, je la lui rendis sur le champ, avec le plus de politesse qu'il me fut possible. Aussi-tôt il alla chercher, dans la loge des Yahous, un morceau de chair d'âne, & me l'offrit. Ce mets me parut si détestable & si dégoûtant, que je n'y voulus point toucher, & témoignai même qu'il me faisoit mal au cœur. Le bidet jetta le morceau au Yahou, qui sur le champ le dévora avec un grand plaisir. Voyant que la nourriture des Yahous ne me convenoit point, il s'avisa de me présenter de la sienne, c'est-à-dire, du foin & de l'avoine. Mais je secouai la tête, & lui fis entendre que ce n'étoit pas là un mets pour moi. Alors portant un de ses pieds de devant à sa bouche, d'une façon très-surprenante & pourtant très-naturelle, il me fit des signes pour me faire comprendre qu'il ne savoit comment me

nourrir, & pour me demander ce que je voulois donc manger. Mais je ne pus lui faire entendre ma pensée par mes signes ; & quand je l'aurois pu, je ne voyois pas qu'il eût été en état de me satisfaire.

Sur ces entrefaites une vache passa ; je la montrai du doigt, & fis entendre, par un signe expressif, que j'avois envie de l'aller traire. On me comprit, & aussi-tôt on me fit entrer dans la maison, où l'on ordonna à une servante, c'est-à-dire, à une jument, de m'ouvrir une salle, où je trouvai une grande quantité de terrines pleines de lait, rangées très-proprement. J'en bus abondamment, & pris ma réfection fort à mon aise & de grand courage.

Sur l'heure de midi, je vis arriver vers la maison une espèce de chariot ou de carrosse tiré par quatre Yahous. Il y avoit dans ce carrosse un vieux cheval qui paroissoit un personnage de distinction ; il venoit rendre visite à mes hôtes, & dîner avec eux. Ils le reçurent fort civilement, & avec de grands égards. Ils dînèrent ensemble dans la plus belle salle ; & outre du foin & de la paille qu'on leur servit d'abord, on leur servit encore de l'avoine bouillie dans du lait. Leur auge, placée au milieu de la salle, étoit disposée circulairement, à-peu-près comme le tour d'un pressoir de Norman-

die, & divisée en plusieurs compartimens, autour desquels ils étoient rangés, assis sur leurs hanches, & appuyés sur des bottes de paille. Chaque compartiment avoit un ratelier qui lui répondoit, ensorte que chaque cheval & chaque cavale mangeoit sa portion avec beaucoup de décence & de propreté. Le poulain & la petite jument, enfans du maître & de la maîtresse du logis, étoient à ce repas, & il paroissoit que leur père & leur mère étoient fort attentifs à les faire manger. Le gris-pommelé m'ordonna de venir auprès de lui, & il me sembla s'entretenir long-tems à mon sujet avec son ami, qui me regardoit de tems en tems, & répétoit souvent le mot de Yahou.

Depuis quelques momens j'avois mis mes gants : le maître gris-pommelé s'en étant apperçu, & ne voyant plus mes mains telles qu'il les avoit vues d'abord, fit plusieurs signes qui marquoient son étonnement & son embarras. Il me les toucha deux ou trois fois avec son pied, & me fit entendre qu'il souhaitoit qu'elles reprissent leur première figure. Aussitôt je me dégantai : ce qui fit beaucoup parler toute la compagnie, & leur inspira de l'affection pour moi. J'en ressentis bientôt les effets. On s'appliqua à me faire prononcer certains mots que j'entendois, & on m'apprit les noms de l'avoine,

du lait, du feu, de l'eau, & de plusieurs autres choses. Je retins tous ces noms, & ce fut alors plus que jamais, que je fis usage de cette prodigieuse facilité que la nature m'a donnée pour apprendre les langues.

Lorsque le dîner fût fini, le maître cheval me prit en particulier; &, par des signes joints à quelques mots, me fit entendre la peine qu'il ressentoit de voir que je ne mangeois point, & que je ne trouvois rien qui fût de mon goût. *Hlunnh* dans leur langue, signifie de l'avoine. Je prononçai ce mot deux ou trois fois; car, quoique j'eusse d'abord refusé l'avoine qui m'avoit été offerte, cependant, après y avoir réfléchi, je jugeai que je pouvois m'en faire une sorte de nourriture, en la mêlant avec du lait, & que cela me sustenteroit jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de m'échapper, & que je rencontrasse des créatures de mon espèce. Aussi-tôt le cheval donna ordre à une servante, qui étoit une jolie jument blanche, de m'apporter une bonne quantité d'avoine dans un plat de bois. Je fis rôtir cette avoine comme je pus, ensuite je la frottai jusqu'à ce que je lui eusse fait perdre son écorce; puis je tâchai de la vanner: je me mis après cela à l'écraser entre deux pierres; je pris de l'eau, & j'en fis une espèce de gâteau, que je fis

cuire, & que je mangeai tout chaud, en le trempant dans du lait.

Ce fut d'abord pour moi un mets très-insipide, (quoique ce soit une nourriture ordinaire en plusieurs endroits de l'Europe), mais je m'y accoutumai avec le tems; &, m'étant trouvé souvent dans ma vie réduit à des états fâcheux, ce n'étoit pas la première fois que j'avois éprouvé qu'il faut peu de chose pour contenter les besoins de la nature, & que le corps se fait à tout. J'observerai ici que, tant que je fus dans ce pays des chevaux, je n'eus pas la moindre indisposition. Quelquefois, il est vrai, j'allois à la chasse des lapins & des oiseaux, que je prenois avec des filets de cheveux d'Yahou : quelquefois je cueillois des herbes, que je faisois bouillir ou que je mangeois en salade, & de tems en tems je faisois du beurre. Ce qui me causa beaucoup de peine d'abord, fut de manquer de sel; mais je m'accoutumai à m'en passer; d'où je conclus que l'usage du sel est l'effet de notre intempérance, & n'a été introduit que pour exciter à boire; car il est à remarquer que l'homme est le seul animal qui mêle du sel dans ce qu'il mange. Pour moi, quand j'eus quitté ce pays, jeus beaucoup de peine à en reprendre le goût.

C'est assez parler, je crois, de ma nourriture.

ture. Si je m'étendois pourtant plus au long sur ce sujet, je ne ferois, ce me semble, que ce que font dans leurs relations la plupart des voyageurs, qui s'imaginent qu'il importe fort au lecteur de savoir s'ils ont fait bonne chère ou non. Quoiqu'il en soit, j'ai cru que ce détail succinct de ma nourriture étoit nécessaire pour empêcher le monde de s'imaginer qu'il m'a été impossible de subsister pendant trois ans dans un tel pays, & parmi de tels habitans.

Sur le soir, le maître cheval me fit donner une chambre à six pas de la maison, & séparée du quartier des Yahous. J'y étendis quelques bottes de paille, & me couvris de mes habits, ensorte que j'y passai la nuit fort bien, & y dormis tranquillement. Mais je fus bien mieux dans la suite, comme le lecteur verra ci-après, lorsque je parlerai de ma manière de vivre en ce pays-là.



CHAPITRE III.

L'auteur s'applique à apprendre bien la langue, & le Houyhnhnm son maître s'applique à la lui enseigner. Plusieurs Houyhnhnms viennent voir l'auteur par curiosité. Il fait à son maître un récit succinct de ses voyages.

JE m'appliquai extrêmement à apprendre la langue que le Houyhnhnm mon maître, (c'est ainsi que je l'appellerai désormais), ses enfans & tous ses domestiques avoient beaucoup d'envie de m'enseigner. Ils me regardoient comme un prodige, & étoient surpris qu'un animal brute eût toutes les manières, & donnât tous les signes naturels d'un animal raisonnable. Je montrois du doigt chaque chose, & en demandois le nom, que je retenois dans ma mémoire, & que je ne manquois pas d'écrire sur mon petit registre de voyage, lorsque j'étois seul. A l'égard de l'accent, je tâchois de le prendre, en écoutant attentivement. Mais le bidet Alezan m'aida beaucoup.

Il faut avouer que la prononciation de cette langue me parut très-difficile. Les Houyhnhnms parlent en même tems du nez & de la gorge;

& leur langue, également nazale & gutturale, approche beaucoup de celle des Allemands, mais eſt beaucoup plus gracieuſe & bien plus expreſſive. L'empereur Charles-Quint avoit fait cette curieuſe obſervation; auſſi diſoit-il que s'il avoit à parler à ſon cheval, il lui parleroit allemand.

Mon maître avoit tant d'impatience de me voir parler ſa langue, pour pouvoir s'entretenir avec moi, & ſatisfaire ſa curioſité, qu'il employoit toutes ſes heures de loiſir à me donner des lecons, & à m'apprendre tous les termes, tous les tours, & toutes les fineſſes de cette langue. Il étoit convaincu, comme il me l'a avoué depuis, que j'étois un Yahou. Mais ma propreté, ma politeſſe, ma docilité, ma diſpoſition à apprendre l'étonnoient. Il ne pouvoit allier ces qualités avec celles d'un Yahou, animal groſſier, mal-propre & indocile. Mes habits lui cauſoient auſſi beaucoup d'embarras, s'imaginant qu'ils étoient une partie de mon corps; car je ne me déshabillois le ſoir pour me coucher, que lorſque toute la maiſon étoit endormie; & je me levois le matin, & m'habillois avant qu'aucun fût éveillé. Mon maître avoit envie de connoître de quel pays je venois, où & comment j'avois acquis cette eſpèce de raiſon qui paroiſſoit dans toutes mes ma-

nières, & de savoir enfin mon histoire. Il se flattoit d'apprendre bientôt tout cela, vu le progrès que je faisois de jour en jour dans l'intelligence & dans la prononciation de la langue. Pour aider un peu ma mémoire, je formai un alphabet de tous les mots que j'avois appris, & j'écrivis tous ces termes avec l'anglois au-dessous. Dans la suite, je ne fis point difficulté d'écrire, en présence de mon maître, les mots & les phrases qu'il m'apprennoit. Mais il ne pouvoit comprendre ce que je faisois, parce que les Houyhnhnms n'ont aucune idée de l'écriture.

Enfin, au bout de dix semaines, je me vis en état d'entendre plusieurs de ses questions; &, trois mois après, je fus assez habile pour lui répondre passablement. Une des premières questions qu'il me fit, lorsqu'il me crut en état de lui répondre, fut de me demander de quel pays je venois, & comment j'avois appris à contrefaire l'animal raisonnable, n'étant qu'un Yahou. Car ces Yahous, auxquels il trouvoit que je ressemblois par le visage & par les pattes de devant, avoient bien, disoit-il, une espèce de connoissance, avec des ruses & de la malice; mais ils n'avoient point cette conception & cette docilité qu'il remarquoit en moi. Je lui répondis que je venois de fort loin, & que

j'avois traversé les mers avec plusieurs autres de mon espèce, porté dans un grand bâtiment de bois; que mes compagnons m'avoient mis à terre sur cette côte, & m'avoient abandonné. Il me fallut alors joindre au langage plusieurs signes pour me faire entendre. Mon maître me répliqua, qu'il falloit que je me trompasse, & que *j'avois dit la chose qui n'étoit pas*, c'est-à-dire, que je mentois. (Les Houyhnhnms, dans leur langue, n'ont point de mot pour exprimer le mensonge ou la fausseté). Il ne pouvoit comprendre qu'il y eût des terres au-delà des eaux de la mer, & qu'un vil troupeau d'animaux pût faire flotter sur cet élément un grand bâtiment de bois, & le conduire à leur gré. A peine, disoit-il, un Houyhnhnm en pourroit-il faire autant, & sûrement il n'en confieroit pas la conduite à des Yahous.

Ce mot Houyhnhnm, dans leur langue, signifie cheval, & veut dire, selon son étimologie, la perfection de la nature. Je répondis à mon maître, que les expressions me manquoient; mais que, dans quelque tems, je serois en état de lui dire des choses qui le surprendroient beaucoup. Il exhorta madame la cavalle son épouse, messieurs ses enfans le poulain & la jument, & tous ses domestiques, à concourir tous avec zèle à me perfectionner

dans la langue, & tous les jours il y consacroit lui-même deux ou trois heures.

Plusieurs chevaux & cavales de distinction vinrent alors rendre visite à mon maître, excités par la curiosité de voir un Yahou surprenant, qui, à ce qu'on leur avoit dit, parloit comme un Houyhnhnm, & faisoit reluire dans ses paroles & dans ses manières des étincelles de raison. Ils prenoient plaisir à me parler & à me faire des questions à ma portée, auxquelles je répondois comme je pouvois. Tout cela contribuoit à me fortifier dans l'usage de la langue; ensorte qu'au bout ce cinq mois, j'entendois tout ce qu'on me disoit; & m'exprimois assez bien sur la plupart des choses.

Quelques Houyhnhnms qui venoient à la maison pour me voir & me parler, avoient de la peine à croire que je fusse un vrai Yahou, parce que, disoient-ils, j'avois une peau différente de ces animaux: ils ne me voyoient, ajoutoient-ils, une peau à-peu-près semblable à celle des Yahous, que sur le visage & sur les pattes de devant, mais sans poil. Mon maître savoit bien ce qui en étoit; car une chose qui étoit arrivée environ quinze jours auparavant, m'avoit obligé de lui découvrir ce mystère que je lui avois toujours caché jusqu'alors, de peur qu'il ne me prît pour un vrai Yahou, & qu'il ne me mît dans leur compagnie.

J'ai déja dit au lecteur, que tous les soirs, quand toute la maison étoit couchée, ma coutume étoit de me déshabiller, & de me couvrir de mes habits. Un jour mon maître m'envoya, de grand matin, son laquais le bidet Alezan. Lorsqu'il entra dans ma chambre, je dormois profondément; mes habits étoient tombés, & ma chemise étoit retroussée; je me réveillai au bruit qu'il fit, & je remarquai qu'il s'acquittoit de sa commission d'un air inquiet & embarrassé. Il s'en retourna aussitôt vers son maître, & lui raconta confusément ce qu'il avoit vu. Lorsque je fus levé, j'allai souhaiter le bon jour à son *honneur* (c'est le terme dont on se sert parmi les Houyhnhnms, comme nous nous servons de ceux d'altesse, de grandeur & de révérence); il me demanda d'abord ce que c'étoit que son laquais lui avoit raconté ce matin: qu'il lui avoit dit que je n'étois pas le même endormi qu'éveillé; & que, lorsque j'étois couché, j'avois une autre peau que debout.

J'avois jusques-là caché ce secret, comme j'ai dit, pour n'être point confondu avec la maudite & infâme race des Yahous. Mais, hélas! il fallut alors me découvrir malgré moi. D'ailleurs, mes habits & mes souliers commençoient à s'user; &, comme il m'auroit fallu bientôt

les remplacer par la peau d'un Yahou, ou de quelque autre animal, je prévoyois que mon ſecret ne ſeroit pas encore long-tems caché. Je dis donc à mon maître, que, dans le pays d'où je venois, ceux de mon eſpèce avoient coutume de ſe couvrir le corps du poil de certains animaux, préparé avec art, ſoit pour l'honnêteté & la bienſéance, ſoit pour ſe défendre contre la rigueur des ſaiſons. Que, pour ce qui me regardoit, j'étois prêt à lui faire voir clairement ce que je venois de lui dire; que je m'allois dépouiller, & ne lui cacherois ſeulement que ce que la nature nous défend de faire voir. Mon diſcours parut l'étonner: il ne pouvoit, ſur-tout, concevoir que la nature nous obligeât à cacher ce qu'elle nous avoit donné. La nature, diſoit-il, nous a-t-elle fait des préſens honteux, furtifs & criminels? Pour nous, ajouta-t-il, nous ne rougiſſons point de ſes dons, & ne ſommes point honteux de les expoſer à la lumière. Cependant, reprit-il, je ne veux pas vous contraindre.

Je me déshabillai donc honnêtement pour ſatisfaire la curioſité de ſon honneur, qui donna de grands ſignes d'admiration, en voyant la configuration de toutes les parties honnêtes de mon corps. Il leva tous mes vêtemens les uns après les autres, les prenant entre ſon ſabot &

ſon paturon, & les examina attentivement; il me flatta, me carreſſa & tourna pluſieurs fois autour de moi. Après quoi il me dit gravement qu'il étoit clair que j'étois un vrai Yahou, & que je ne différois de tous ceux de mon eſpèce, qu'en ce que j'avois la chair moins dure & plus blanche, avec une peau plus douce; qu'en ce que je n'avois point de poil ſur la plus grande partie de mon corps; que j'avois les griffes plus courtes & un peu autrement configurées; & que j'affectois de ne marcher que ſur mes pieds de derrière. Il n'en voulut pas voir davantage, & me laiſſa m'habiller, ce qui me fit plaiſir, car je commençois à avoir froid.

Je témoignai à ſon honneur, combien il me mortifioit de me donner ſérieuſement le nom d'un animal infâme & odieux. Je le conjurai de vouloir bien m'épargner une dénomination ſi ignominieuſe, & de recommander la même choſe à ſa famille, à ſes domeſtiques & à tous ſes amis : mais ce fut en vain. Je le priai en même tems de vouloir bien ne faire part à perſonne du ſecret que je lui avois découvert touchant mon vêtement, au moins tant que je n'aurois pas beſoin d'en changer; & que pour ce qui regardoit le laquais Alezan, ſon honneur pouvoit lui ordonner de ne point parler de ce qu'il avoit vu.

Il me promit le ſecret, & la choſe fut toujours tenue cachée, juſqu'à ce que mes habits fuſſent uſés, & qu'il me fallût chercher de quoi me vêtir, comme je dirai dans la ſuite. Il m'exhorta en même tems à me perfectionner encore dans la langue, parce qu'il étoit beaucoup plus frappé de me voir parler & raiſonner, que de me voir blanc & ſans poil, & qu'il avoit une envie extrême d'apprendre de moi ces choſes admirables que je lui avois promis de lui expliquer. Depuis ce tems-là il prit encore plus de ſoin de m'inſtruire. Il me menoit avec lui dans toutes les compagnies, & me faiſoit par-tout traiter honnêtement, & avec beaucoup d'égards, afin de me mettre de bonne humeur (comme il me le dit en particulier,) & de me rendre plus agréable & plus divertiſſant.

Tous les jours, lorſque j'étois avec lui, outre la peine qu'il prenoit de m'enſeigner la langue, il me faiſoit mille queſtions à mon ſujet, auxquelles je répondois de mon mieux, ce qui lui avoit déjà donné quelques idées générales & imparfaites de ce que je lui devois dire en détail dans la ſuite. Il ſeroit inutile d'expliquer ici, comment je parvins enfin à pouvoir lier avec lui une converſation longue & ſérieuſe.

Mais, ajouta-t-il, vous ne m'en avez que trop dit au sujet de ce que vous appellez la guerre. Il y a un autre article qui intéresse ma curiosité. Vous m'avez dit, ce me semble, qu'il y avoit dans cette troupe d'Yahous, qui vous accompagnoit sur votre vaisseau, des misérables que les procès avoient ruinés & dépouillés de tout, & que c'étoit la loi qui les avoit mis en ce triste état. Comment se peut-il que la loi produise de pareils effets? D'ailleurs, qu'est-ce que cette loi? votre nature & votre raison ne vous prescrivent-elles pas assez clairement ce que vous devez faire & ce que vous ne devez point faire?

Je répondis à son honneur que je n'étois pas extrêmement versé dans la science de la loi, que le peu de connoissance que j'avois de la jurisprudence, je l'avois puisé dans le commerce de quelques Avocats que j'avois autrefois consulté sur mes affaires; que cependant j'allois lui débiter sur cet article ce que je savois. Je lui parlai donc ainsi: le nombre de ceux qui s'adonnent à la jurisprudence parmi nous, & qui font profession d'interpréter la loi, est infini, & surpasse celui des chenilles. Ils ont entr'eux toute sorte d'étages, de distinctions & de noms. Comme leur multitude énorme rend leur métier peu lucratif, pour

condition seule je poursuivrois mon discours ; & lui exposerois avec sincérité les choses merveilleuses que je lui avois promis de lui raconter.

Il m'assura positivement qu'il ne s'offenceroit de rien. Alors je lui dis que le vaisseau avoit été construit par des créatures qui étoient semblables à moi, & qui dans mon pays & dans toutes les parties du monde où j'avois voyagé, étoient les seuls animaux maîtres, dominans & raisonnables ; qu'à mon arrivée en ce pays j'avois été extrêmement surpris de voir les Houyhnhnms agir comme des créatures douées de raison, de même que lui & tous ses amis étoient fort étonnés de trouver des signes de cette raison dans une créature qu'il leur avoit plu d'appeller un Yahou, & qui ressembloit à la vérité à ces vils animaux par sa figure extérieure, mais non par les qualités de son ame. J'ajoutai que si jamais le ciel permettoit que je retournasse dans mon pays, & que j'y publiasse la relation de mes voyages, & particulièrement celle de mon séjour chez les Houyhnhnms ; tout le monde croiroit que je dirois la chose qui n'est point ; & que ce seroit une histoire fabuleuse & impertinente que j'aurois inventée. Enfin, que malgré tout le respect que j'avois pour lui, pour toute son honorable fa-

mille, & pour tous ſes amis, j'oſois aſſurer qu'on ne croiroit jamais dans mon pays qu'un Houyhnhnm fût un animal raiſonnable, & qu'un Yahou ne fût qu'une bête.

CHAPITRE IV.

Idées des Houyhnhnms ſur la vérité & ſur le menſonge. Les diſcours de l'auteur ſont cenſurés par ſon maître.

PENDANT que je prononçois ces dernières paroles, mon maître paroiſſoit inquiet, embarraſſé, & comme hors de lui-même. Douter & ne point croire ce qu'on entend dire, eſt parmi les Houyhnhnms une opération d'eſprit à laquelle ils ne ſont point accoutumés, & lorſqu'on les y force, leur eſprit ſort, pour ainſi dire, hors de ſon aſſiette naturelle. Je me ſouviens même que m'entretenant quelquefois avec mon maître, au ſujet des propriétés de la nature humaine, telle qu'elle eſt dans les autres parties du monde, & ayant occaſion de lui parler du menſonge & de la tromperie, il avoit beaucoup de peine à concevoir ce que je lui voulois dire. Car il raiſonnoit ainſi : l'uſage de la parole nous a été donné pour nous com-

muniquer les uns aux autres ce que nous pensons, & pour être instruits de ce que nous ignorons. Or, si on dit la chose qui n'est pas, on n'agit point selon l'intention de la nature; on fait un usage abusif de la parole; on parle & on ne parle point. Parler, n'est-ce pas faire entendre ce que l'on pense? Or, quand vous faites ce que vous appellez mentir, vous me faites entendre ce que vous ne pensez point; au lieu de me dire ce qui est, vous me dites ce qui n'est point: vous ne parlez donc pas: vous ne faites qu'ouvrir la bouche, pour rendre de vains sons; vous ne me tirez point de mon ignorance, vous l'augmentez. Telle est l'idée que les Houyhnhnms ont de la faculté de mentir, que nous autres humains possédons dans un dégré si parfait & si éminent.

Pour revenir à l'entretien particulier dont il s'agit, lorsque j'eus assuré son honneur que les Yahous étoient dans mon pays les animaux maîtres & dominans, (ce qui l'étonna beaucoup) il me demanda si nous avions des Houyhnhnms, & quel étoit parmi nous leur état & leur emploi. Je lui répondis que nous en avions en très-grand nombre; que pendant l'été ils paissoient dans les prairies, & que pendant l'hiver, ils restoient dans leurs maisons, où ils avoient des Yahous pour les servir, pour

peigner leurs crins, pour nettoyer & frotter leur peau, pour laver leurs pieds, pour leur donner à manger. Je vous entends, reprit-il, c'est-à-dire, que quoique vos Yahous se flattent d'avoir un peu de raison, les Houyhnhnms sont toujours les maîtres, comme ici. Plût au ciel seulement que nos Yahous fussent aussi dociles & aussi bons domestiques que ceux de votre pays: mais poursuivez, je vous prie.

Je conjurai son honneur de vouloir me dispenser d'en dire davantage sur ce sujet, parce que je ne pouvois, selon les règles de la prudence, de la bienséance & de la politesse, lui expliquer le reste. Je veux savoir tout, me répliqua-t-il; continuez, & ne craignez point de me faire de la peine. Eh bien, lui dis-je, puisque vous le voulez absolument, je vais vous obéir. Les Houyhnhnms, que nous appellons chevaux, sont parmi nous des animaux très-beaux & très-nobles, également vigoureux, & légers à la course. Lorsqu'ils demeurent chez les personnes de qualité, on leur fait passer le tems à voyager, à courir, à tirer des chars, & on a pour eux toute sorte d'attention & d'amitié, tant qu'ils sont jeunes & qu'ils se portent bien. Mais dès qu'ils commencent à vieillir ou à avoir quelques maux de jambes, on s'en défait aussi-tôt, & on les vend à des

Yahous, qui les occupent à des travaux durs, pénibles, bas & honteux, jusqu'à ce qu'ils meurent. Alors on les écorche, on vend leur peau, & on abandonne leurs cadavres aux oiseaux de proie, aux chiens & aux loups qui les dévorent. Telle est dans mon pays la fin des plus beaux, & des plus nobles Houyhnhnms. Mais ils ne sont pas tous aussi bien traités & aussi heureux dans leur jeunesse, que ceux dont je viens de parler. Il y en a qui logent, dès leurs premières années, chez des laboureurs, chez des chartiers, chez des voituriers, & autres gens semblables, chez qui ils sont obligés de travailler beaucoup, quoique fort mal nourris. Je décrivis alors notre façon de voyager à cheval & l'équipage d'un cavalier. Je peignis, le mieux qu'il me fut possible, la bride, la selle, les éperons, le fouet, sans oublier ensuite tous les harnois des chevaux qui traînent un carosse, une charrette, ou une charrue. J'ajoutai que l'on attachoit au bout des pieds de tous nos Houyhnhnms une plaque d'une certaine substance très-dure, appellé fer, pour conserver leur sabot, & l'empêcher de se briser dans les chemins pierreux.

Mon maître me parut indigné de cette manière brutale dont nous traitions les Houyhnhnms dans notre pays. Il me dit qu'il étoit très-

étonné

étonné que nous eussions la hardiesse & l'insolence de monter sur leur dos; que si le plus vigoureux de ses Yahous, osoit jamais prendre cette liberté à l'égard du plus petit Houyhnhnms de ses domestiques, il seroit sur le champ renversé par terre, foulé, écrasé, brisé. Je lui répliquai que nos Houyhnhnms étoient ordinairement domptés & dressés à l'âge de trois ou quatre ans, & que si quelqu'un d'eux étoit indocile, rebelle & rétif, on l'occupoit à tirer des charrettes, à labourer la terre, & qu'on l'accabloit de coups : que les mâles destinés à porter la selle ou à tirer des carrosses, étoient ordinairement coupés deux ans après leur naissance, pour les rendre plus doux & plus dociles ; qu'ils étoient sensibles aux récompenses & aux châtimens, & que pourtant ils étoient dépourvus de raison, ainsi que les Yahous de son pays.

J'eus beaucoup de peine à faire entendre tout cela à mon maître, & il me fallut user de beaucoup de circonlocutions, pour exprimer mes idées, parce que la langue des Houyhnhnms n'est pas riche, & que comme ils ont peu de passions, ils ont aussi peu de termes. Car ce sont les passions multipliées & subtilisées qui forment la richesse, la variété & la délicatesse d'une langue.

Il eſt impoſſible de repréſenter l'impreſſion que mon diſcours fit ſur l'eſprit de mon maître, & le noble courroux dont il fut ſaiſi, lorſque je lui eus expoſé la manière dont nous traitions les Houyhnhnms, & particulièrement notre uſage de les couper pour les rendre plus dociles, & pour les empêcher d'engendrer. Il convint que s'il y avoit un pays où les Yahous fuſſent les ſeuls animaux raiſonnables, il étoit juſte qu'ils y fuſſent les maîtres, & que tous les autres animaux ſe ſoumiſſent à leurs loix, vu que la raiſon doit l'emporter ſur la force. Mais conſidérant la figure de mon corps, il ajouta qu'une créature telle que moi étoit trop mal faite, pour pouvoir être raiſonnable, ou au moins pour pouvoir ſe ſervir de ſa raiſon dans la plupart des choſes de la vie. Il me demanda en même tems ſi tous les Yahous de mon pays me reſſembloient? Je lui dis que nous avions tous à-peu-près la même figure, & que je paſſois pour aſſez bien fait; que les jeunes mâles & les femelles avoient la peau plus fine & plus délicate; & que celle des femelles étoit ordinairement, dans mon pays, blanche comme du lait. Il me répliqua qu'il y avoit à la vérité quelque différence entre les Yahous de ſa baſſe-cour & moi; que j'étois plus propre qu'eux, & n'étois pas tout-à-fait ſi laid; mais que par

rapport aux avantages solides, il croyoit qu'ils l'emportoient sur moi ; que mes pieds de devant & de derrière étoient nuds, & que le peu de poil que j'y avois, étoit inutile, puisqu'il ne suffisoit pas pour me préserver du froid. Qu'à l'égard de mes pieds de devant, ce n'étoient pas proprement des pieds, puisque je ne m'en servois point pour marcher ; qu'ils étoient foibles & délicats, que je les tenois ordinairement nuds, & que la chose dont je les couvrois de tems en tems, n'étoit ni si forte, ni si dure, que la chose dont je couvrois mes pieds de derriere : que je ne marchois point sûrement, vu que si un de mes pieds de derrière venoit à chopper ou à glisser, il falloit nécessairement que je tombasse. Il se mit alors à critiquer toute la configuration de mon corps, la platitude de mon visage, la proéminence de mon nez, la situation de mes yeux attachés immédiatement au front ; ensorte que je ne pouvois regarder ni à ma droite, ni à ma gauche, sans tourner ma tête : il dit que je ne pouvois manger sans le secours de mes pieds de devant que je portois à ma bouche, & que c'étoit apparemment pour cela que la nature y avoit mis tant de jointures, afin de suppléer à ce défaut ; qu'il ne voyoit pas de quel usage me pouvoient être tous ces petits membres

ſéparés qui étoient au bout de mes pieds de derrière ; qu'ils étoient aſſurément trop foibles & trop tendres, pour n'être pas coupés & briſés par les pierres & par les brouſſailles ; & que j'avois beſoin, pour y remédier, de les couvrir de la peau de quelqu'autre bête ; que mon corps nud & ſans poils étoit expoſé au froid, & que pour l'en garantir, j'étois contraint de le couvrir de poils étangers, c'eſt-à-dire, de m'habiller & de me déshabiller chaque jour, ce qui étoit, ſelon lui, la choſe du monde la plus ennuyeuſe & la plus fatiguante ; qu'enfin il avoit remarqué que tous les animaux de ſon pays avoient une horreur naturelle des Yahous, & les fuyoient : enſorte que ſuppoſant que nous avions dans mon pays reçu de la nature le préſent de la raiſon, il ne voyoit pas comment, même avec elle, nous pouvions guérir cette antipathie naturelle que tous les animaux ont pour ceux de notre eſpèce, & par conſéquent comment nous pouvions en tirer aucun ſervice. Enfin, ajouta-il, je ne veux pas aller plus loin ſur cette matière ; je vous quitte de toutes les réponſes que vous me pourriez faire, & vous prie ſeulement de vouloir bien me raconter l'hiſtoire de votre vie, & de me décrire le pays où vous êtes né.

Je répondis que j'étois diſpoſé à lui donner

satisfaction sur tous les points qui intéressoient sa curiosité ; que je doutois fort qu'il me fût possible de m'expliquer assez clairement sur des matières dont son honneur ne pouvoit avoir aucune idée, vu que je n'avois rien remarqué de semblable dans son pays ; que néanmoins je ferois mon possible, & que je tâcherois de m'exprimer par des similitudes & des métaphores, le priant de m'excuser si je ne me servois pas des termes propres.

Je lui dis donc que j'étois né d'honnêtes parens dans une île qu'on appelloit l'Angleterre, qui étoit si éloignée, que le plus vigoureux des Houyhnhnms pourroit à peine faire ce voyage pendant la course annuelle du soleil; que j'avois d'abord exercé la chirurgie, qui est l'art de guérir les blessures; que mon pays étoit gouverné par une femelle que nous appellions la reine ; que je l'avois quitté pour tâcher de m'enrichir, & de mettre à mon retour ma famille un peu à son aise ; que, dans le dernier de mes voyages, j'avois été capitaine de vaisseau, ayant environ cinquante Yahous sous moi, dont la plupart étoient morts en chemin, ensorte que j'avois été obligé de les remplacer par d'autres tirés de diverses nations ; que notre vaisseau avoit deux fois été en danger de faire naufrage ; la première fois, par une violente

tempête ; & la seconde, pour avoir heurté contre un rocher.

Ici mon maître m'interrompit pour me demander comment j'avois pu engager des étrangers de différentes contrées à se hasarder de venir avec moi, après les périls que j'avois courus, & les pertes que j'avois faites. Je lui répondis que c'étoient tous des malheureux qui n'avoient ni feu, ni lieu, & qui avoient été obligés de quitter leur pays, soit à cause du mauvais état de leurs affaires, soit pour les crimes qu'ils avoient commis ; que quelques-uns avoient été ruinés par les procès, d'autres par la débauche, d'autres par le jeu ; que la plupart étoient des traîtres, des assassins, des voleurs, des empoisonneurs, des brigands, des parjures, des faussaires, des faux-monnoyeurs, des ravisseurs, des suborneurs, des soldats déserteurs, & presque tous des échappés de prison, qu'enfin nul d'eux n'osoit retourner dans son pays, de peur d'y être pendu, ou d'y pourrir dans un cachot.

Pendant ce discours, mon maître fut obligé de m'interrompre plusieurs fois. J'usois de beaucoup de circonlocutions pour lui donner l'idée de tous ces crimes qui avoient obligé la plupart de ceux de ma suite à quitter leur pays. Il ne pouvoit concevoir à quelle intention ces gens

là avoient commis ces forfaits, & ce qui les y avoit pu porter. Pour lui éclaircir un peu cet article, je tâchai de lui donner une idée du desir insatiable que nous avions tous de nous agrandir & de nous enrichir, & des funestes effets du luxe, de l'intempérance, de la malice & de l'envie. Mais je ne pus lui faire entendre tout cela que par des exemples & des hypothèses; car il ne pouvoit comprendre que tous ces vices existassent réellement. Aussi me parut-il comme une personne dont l'imagination est frappée du récit d'une chose qu'elle n'a jamais vue, & dont elle n'a jamais oui parler, qui baisse les yeux, & ne peut exprimer, par ses paroles, sa surprise & son indignation.

Ces idées, pouvoir, gouvernement, guerre, loi, punition, & plusieurs idées pareilles, ne peuvent se représenter dans la langue des Houyhnhnms, que par de longues périphrases. J'eus donc beaucoup de peine, lorsqu'il me fallut faire à mon maître une relation de l'Europe, & particulièrement de l'Angleterre ma patrie.



CHAPITRE V.

L'auteur expose à son maître ce qui ordinairement allume la guerre entre les princes de l'Europe ; il lui explique ensuite comment les particuliers se font la guerre les uns aux autres. Portrait des procureurs & des juges d'Angleterre.

LE lecteur observera, s'il lui plaît, que ce qu'il va lire est l'extrait de plusieurs conversations que j'ai eues, en différentes fois, pendant deux années, avec le Houyhnhnm mon maître. Son honneur me faisoit des questions, & exigeoit de moi des récits détaillés, à mesure que j'avançois dans la connoissance & dans l'usage de la langue. Je lui exposai, le mieux qu'il me fut possible, l'état de toute l'Europe. Je discourus sur les arts, sur les manufactures, sur le commerce, sur les sciences ; & les réponses que je fis à toutes ses demandes furent le sujet d'une conversation inépuisable. Mais je ne rapporterai ici que la substance des entretiens que nous eûmes au sujet de ma patrie ; &, y donnant le plus d'ordre qu'il me sera possible, je m'attacherai moins au tems & aux circonstances, qu'à l'exacte vérité. Tout ce qui m'in-

quiète, eſt la peine que j'aurai à rendre avec grace & avec énergie les beaux diſcours de mon maître, & ſes raiſonnemens ſolides. Mais je prie le lecteur d'excuſer ma foibleſſe & mon incapacité, & de s'en prendre auſſi un peu à la langue défectueuſe dans laquelle je ſuis à préſent obligé de m'exprimer.

Pour obéir donc aux ordres de mon maître, un jour je lui racontai la dernière révolution arrivée en Angleterre par l'invaſion du prince d'Orange, & la guerre que ce prince ambitieux fit enſuite au roi de France, le monarque le plus puiſſant de l'Europe, dont la gloire étoit répandue dans tout l'univers, & qui poſſédoit toutes les vertus royales. J'ajoutai que la reine Anne, qui avoit ſuccédé au prince d'Orange, avoit continué cette guerre, où toutes les puiſſances de la chrétienté étoient engagées. Je lui dis que cette guerre funeſte avoit pu faire périr juſqu'ici environ un million de Yahous; qu'il y avoit eu plus de cent villes aſſiégées & priſes, & plus de trois cens vaiſſeaux brulés ou coulés à fond.

Il me demanda alors quelles étoient les cauſes & les motifs les plus ordinaires de nos querelles, & de ce que j'appellois la guerre. Je répondis que ces cauſes étoient innombrables, & que je lui en dirois ſeulement les principales.

Souvent, lui dis-je, c'est l'ambition de certains princes, qui ne croyent jamais posséder assez de terre, ni gouverner assez de peuple. Quelquefois c'est la politique des ministres, qui veulent donner de l'occupation aux sujets mécontents: ç'a été quelquefois le partage des esprits dans le choix des opinions. L'un croit que siffler est une bonne action, l'autre que c'est un crime: l'un dit qu'il faut porter des habits blancs, l'autre qu'il faut s'habiller de noir, de rouges, de gris. L'un dit qu'il faut porter un petit chapeau retroussé, l'autre dit qu'il en faut porter un grand, dont les bords tombent sur les oreilles, &c. (J'imaginai exprès ces exemples chimériques, ne voulant pas lui expliquer les causes véritables de nos dissentions par rapport à l'opinion, vu que j'aurois eu trop de peine & de honte à les lui faire entendre.) J'ajoutai que nos guerres n'étoient jamais plus longues & plus sanglantes, que lorsqu'elles étoient causées par ces opinions diverses, que des cerveaux échauffés savoient faire valoir de part & d'autre, & pour lesquelles ils excitoient à prendre les armes.

Je continuai ainsi: deux princes ont été en guerre, parce que tous deux vouloient dépouiller un troisième de ses états, sans y avoir aucun droit ni l'un ni l'autre. Quelquefois un

souverain en a attaqué un autre, de peur d'en être attaqué. On déclare la guerre à son voisin, tantôt parce qu'il est trop fort, tantôt parce qu'il est trop foible. Souvent ce voisin à des choses qui nous manquent, & nous avons des choses aussi qu'il n'a pas: alors on se bat pour avoir tout ou rien. Un autre motif de porter la guerre dans un pays, est lorsqu'on le voit désolé par la famine, ravagé par la peste, déchiré par les factions. Une ville est à la bienséance d'un prince, & la possession d'une petite province arrondit son état: sujet de guerre. Un peuple est ignorant, simple, grossier & foible; on l'attaque, on en massacre la moitié, on réduit l'autre à l'esclavage; & cela pour le civiliser. Une guerre fort glorieuse, est lorsqu'un souverain généreux vient au secours d'un autre qui l'a appellé, & qu'après avoir chassé l'usurpateur, il s'empare lui-même des états qu'il a secourus, tue, met dans les fers, ou bannit le prince qui avoit imploré son assistance. La proximité du sang, les alliances, les mariages, autres sujets de guerre parmi les princes; plus ils sont proches parents, plus ils sont près d'être ennemis. Les nations pauvres sont affamées, les nations riches sont ambitieuses; or l'indigence & l'ambition aiment également les changemens & les révolutions.

Pour toutes ces raisons, vous voyez bien que parmi nous le métier d'un homme de guerre, est le plus beau de tous les mêtiers. Car qu'est-ce qu'un homme de guerre ? C'est un Yahou payé pour tuer de sang froid ses semblables, qui ne lui ont fait aucun mal.

Vraiment ce que vous venez de me dire des causes ordinaires de vos guerres (me repliqua son honneur) me donne une haute idée de votre raison. Quoi qu'il en soit, il est heureux pour vous, qu'étant si méchants, vous soyez hors d'état de vous faire beaucoup de mal. Car quelque chose que vous m'ayez dit des effets terribles de vos guerres cruelles, où il périt tant de monde, je crois en vérité que vous m'avez dit la chose qui n'est point. La nature vous a donné une bouche plate sur un visage plat : ainsi je ne vois pas comment vous pouvez vous mordre que de gré à gré. A l'égard des griffes que vous avez aux pieds de devant & de derrière, elles sont si foibles & si courtes, qu'en vérité un seul de nos Yahous en déchireroit une douzaine comme vous.

Je ne pus m'empêcher de secouer la tête, & de sourire de l'ignorance de mon maître. Comme je savois un peu l'art de la guerre, je lui fis une ample description de nos canons, de nos coulevrines, de nos mousquets, de nos carabines,

de nos pistolets, de nos boulets, de notre poudre, de nos sabres, de nos baïonnettes: je lui peignis les sièges de places, les tranchées, les attaques, les sorties, les mines & les contremines; les assauts, les garnisons passées au fil de l'épée: je lui expliquai nos batailles navales, je lui représentai de gros vaisseaux coulant à fond avec tout leur équipage; d'autres criblés de coups de canon, fracassés & brûlés au milieu des eaux; la fumée, le feu, les ténèbres, les éclairs; le bruit, les gémissemens des blessés, les cris des combattans, les membres sautant en l'air, la mer ensanglantée, & couverte de cadavres. Je lui peignis ensuite nos combats sur terre, où il y avoit encore beaucoup plus de sang versé, & où quarante mille combattans périssoient en un jour de part & d'autre; & pour faire valoir un peu le courage & la bravoure de mes chers compatriotes, je dis que je les avois une fois vus dans un siège faire heureusement sauter en l'air une centaine d'ennemis; & que j'en avois vu sauter encore davantage dans un combat sur mer, ensorte que les membres épars de tous ces Yahous, sembloient tomber des nues, ce qui avoit formé un spectacle fort agréable à nos yeux.

J'allois continuer & faire encore quelque belle description, lorsque son honneur m'or-

donna de me taire. Le naturel du Yahou, me dit-il, est si mauvais, que je n'ai point de peine à croire que tout ce que vous venez de raconter ne soit possible, dès que vous lui supposez une force & une adresse égales à sa méchanceté & à sa malice. Cependant, quelque mauvaise idée que j'eusse de cet animal, elle n'approchoit point de celle que vous venez de m'en donner. Votre discours me trouble l'esprit & me met dans une situation où je n'ai jamais été; je crains que mes sens, effrayés des horribles images que vous leur avez tracées, ne viennent peu-à-peu à s'y accoutumer. Je hais les Yahous de ce pays; mais après tout, je leur pardonne toutes leurs qualités odieuses, puisque la nature les a faits tels, & qu'ils n'ont point la raison pour se gouverner & se corriger. Mais qu'une créature, qui se flatte d'avoir cette raison en partage, soit capable de commettre des actions si détestables, & de se livrer à des excès si horribles, c'est ce que je ne puis comprendre, & ce qui me fait conclure en même tems que l'état des brutes est encore préférable à une raison corrompue & dépravée. Mais de bonne foi, votre raison est-elle une vraie raison? n'est-ce point plutôt un talent que la nature vous a donné, pour perfectionner tous vos vices?

Mais, ajouta-t-il, vous ne m'en avez que trop dit au sujet de ce que vous appellez la guerre. Il y a un autre article qui intéresse ma curiosité. Vous m'avez dit, ce me semble, qu'il y avoit dans cette troupe d'Yahous, qui vous accompagnoit sur votre vaisseau, des misérables que les procès avoient ruinés & dépouillés de tout, & que c'étoit la loi qui les avoit mis en ce triste état. Comment se peut-il que la loi produise de pareils effets? D'ailleurs, qu'est-ce que cette loi? votre nature & votre raison ne vous prescrivent-elles pas assez clairement ce que vous devez faire & ce que vous ne devez point faire?

Je répondis à son honneur que je n'étois pas extrêmement versé dans la science de la loi, que le peu de connoissance que j'avois de la jurisprudence, je l'avois puisé dans le commerce de quelques Avocats que j'avois autrefois consulté sur mes affaires; que cependant j'allois lui débiter sur cet article ce que je savois. Je lui parlai donc ainsi: le nombre de ceux qui s'adonnent à la jurisprudence parmi nous, & qui font profession d'interpréter la loi, est infini, & surpasse celui des chenilles. Ils ont entr'eux toute sorte d'étages, de distinctions & de noms. Comme leur multitude énorme rend leur métier peu lucratif, pour

faire enſorte qu'il donne au moins de quoi vivre, ils ont recours à l'induſtrie & au manége. Ils ont appris, dès leurs premières années, l'art merveilleux de prouver, par un diſcours entortillé, que le noir eſt blanc, & que le blanc eſt noir. Ce ſont donc eux qui ruinent & dépouillent les autres par leur habileté, reprit ſon honneur? Oui, ſans doute, lui répliquai-je, & je vais vous en donner un exemple, afin que vous puiſſiez mieux concevoir ce que je vous ai dit.

Je ſuppoſe que mon voiſin a envie d'avoir ma vache, auſſitôt il va trouver un procureur, c'eſt-à-dire un docte interprête de la loi, & lui promet une récompenſe, s'il peut faire voir que ma vache n'eſt point à moi. Je ſuis obligé de m'adreſſer auſſi à un Yahou de la même profeſſion, pour défendre mon droit; car il n'eſt pas permis par la loi de me défendre moi-même. Or moi, qui aſſurément ai de mon côté la juſtice & le bon droit, je ne laiſſe pas de me trouver alors dans deux embarras conſidérables. Le premier eſt que le Yahou auquel j'ai eu recours pour plaider ma cauſe, eſt par état & ſelon l'eſprit de ſa profeſſion, accoutumé dès ſa jeuneſſe à ſoutenir faux; enſorte qu'il ſe trouve comme hors de ſon élément, lorſque je lui donne la vérité pure & nue à défendre,

il

il ne sait alors comment s'y prendre. Le second embarras est que ce même procureur, malgré la simplicité de l'affaire dont je l'ai chargé, est pourtant obligé de l'embrouiller, pour se conformer à l'usage de ses confrères, & pour la traîner en longueur autant qu'il est possible, sans quoi ils l'accuseroient de gâter le métier, & de donner mauvais exemple. Cela étant, pour me tirer d'affaire, il ne me reste que deux moyens. Le premier est d'aller trouver le procureur de ma partie, & de tâcher de la corrompre, en lui donnant le double de ce qu'il espère recevoir de son client; & vous jugez bien qu'il ne m'est pas difficile de lui faire goûter une proposition aussi avantageuse. Le second moyen, qui peut-être vous surprendra, mais qui n'est pas moins infaillible, est de recommander à ce Yahou qui me sert d'avocat, de plaider ma cause un peu confusément, & de faire entrevoir aux juges qu'effectivement ma vache pourroit bien n'être pas à moi, mais à mon voisin. Alors les juges, peu accoutumés aux choses claires & simples, feront plus d'attention aux subtils argumens de mon avocat, trouveront du goût à l'écouter & à balancer le pour & le contre, & en ce cas seront bien plus disposés à juger en ma faveur, que si on se contentoit de leur prouver mon droit en quatre mots.

C'eſt une maxime parmi les juges, que tout ce qui a été jugé ci-devant, a été bien jugé. Auſſi ont-ils grand ſoin de conſerver dans un greffe tous les arrêts antérieurs, même ceux que l'ignorance a dictés, & qui ſont le plus manifeſtement oppoſés à l'équité & à la droite raiſon. Ces arrêts antérieurs forment ce qu'on appelle la juriſprudence; on les produits comme des autorités, & il n'y a rien qu'on ne prouve & qu'on ne juſtifie en les citant. On commence néanmoins depuis peu à revenir de l'abus où l'on étoit, de donner tant de force à l'autorité des choſes jugées: on cite des jugemens pour & contre; on s'attache à faire voir que les eſpèces ne peuvent jamais être entièrement ſemblables; & j'ai oui-dire à un juge très-habile, que les arrêts ſont pour ceux qui les obtiennent.

Au reſte, l'attention des juges ſe tourne plutôt vers les circonſtances que vers le fond d'une affaire. Par exemple, dans le cas de ma vache, ils voudront ſavoir ſi elle eſt rouge ou noire, ſi elle a de longues cornes; dans quel champ elle a coutume de paître; combien elle rend de lait par jour, & ainſi du reſte. Après quoi, ils ſe mettent à conſulter les anciens arrêts: la cauſe eſt miſe de tems en tems ſur le bureau: heureux ſi elle eſt jugée au bout de dix ans.

Il faut observer encore que les gens de loi ont une langue à part, un jargon qui leur est propre, une façon de s'exprimer que les autres n'entendent point. C'est dans cette belle langue inconnue que les loix sont écrites; loix multipliées à l'infini, & accompagnées d'exceptions innombrables. Vous voyez que dans ce labyrinthe le bon droit s'égare aisément; que le meilleur procès est très-difficile à gagner, & que si un étranger, né à trois cens lieues de mon pays, s'avisoit de venir me disputer un héritage qui est dans ma famille depuis trois cens ans, il faudroit peut-être trente ans pour terminer ce différend, & vuider entièrement cette difficile affaire.

C'est dommage, interrompit mon maître, que des gens qui ont tant de génie & de talents, ne tournent pas leur esprit d'un autre côté, & n'en fassent pas un meilleur usage. Ne vaudroit-il pas mieux, ajouta-t-il, qu'ils s'occupassent à donner aux autres des leçons de sagesse & de vertu, & qu'ils fissent part au public de leurs lumières. Car ces habiles gens possèdent sans doute toutes les sciences. Point du tout, répliquai-je, ils ne savent que leur métier & rien autre chose: ce sont les plus grands ignorants du monde sur toute autre matière; ils sont ennemis de la belle littérature & de toutes les

ſciences; & dans le commerce ordinaire de la vie, ils paroiſſent ſtupides, peſants, ennuyeux, impolis. Je parle en général; car il s'en trouve quelques-uns qui ſont ſpirituels, agréables & galants.

CHAPITRE VI.

Du luxe, de l'intempérance, & des maladies qui règnent en Europe. Caractère de la nobleſſe.

MON maître ne pouvoit comprendre comment toute cette race de praticiens étoit ſi malfaiſante & ſi redoutable. Quel motif, diſoit-il, les porte à faire un tort ſi conſidérable à ceux qui ont beſoin de leur ſecours; & que voulez-vous dire par cette récompenſe que l'on promet à un procureur, quand on le charge d'une affaire? Je lui répondis que c'étoit de l'argent. J'eus un peu de peine à lui faire entendre ce que ce mot ſignifioit: je lui expliquai nos différentes eſpèces de monnoie, & les métaux dont elle étoit compoſée: je lui en fis connoître l'utilité, & lui dis que lorſqu'on en avoit beaucoup, on étoit heureux; qu'alors on ſe procuroit de beaux habits, de belles maiſons, de belles terres; qu'on faiſoit bonne chère, &

qu'on avoit à son choix toutes les plus belles femelles; que pour cette raison nous ne croyons avoir jamais assez d'argent, & que plus nous en avions, plus nous en voulions avoir; que le riche oisif jouissoit du travail du pauvre, qui pour trouver de quoi sustenter sa misérable vie, suoit du matin jusqu'au soir, & n'avoit pas un moment de relâche. Eh quoi, interrompit son honneur, toute la terre n'appartient-elle pas à tous les animaux, & n'ont-ils pas tous un droit égal aux fruits qu'elle produit pour leur nourriture? Pourquoi y a-t-il des Yahous privilégiés, qui recueillent ces fruits, à l'exclusion de leurs semblables; & si quelques-uns y prétendent un droit particulier, ne doit-ce pas être principalement ceux qui par leur travail ont contribué à rendre la terre fertile? Point du tout, lui répondis-je, ceux qui font vivre tous les autres par la culture de la terre, sont justement ceux qui meurent de faim.

Mais, me dit-il, qu'avez-vous entendu par ce mot de bonne-chère, lorsque vous m'avez dit qu'avec de l'argent on faisoit bonne-chère dans votre pays? Je me mis alors à lui exposer les mets les plus exquis, dont la table des riches est ordinairement couverte, & les manières différentes dont on apprête les viandes: je lui dis sur cela tout ce qui me vint à l'esprit, & lui

appris que, pour bien assaisonner ces viandes, & sur-tout pour avoir de bonnes liqueurs à boire, nous équipions des vaisseaux & entreprenions de longs & dangereux voyages sur la mer; ensorte qu'avant de pouvoir donner une honnête collation à quelques femelles de qualité, il falloit avoir envoyé plusieurs vaisseaux dans les quatre parties du monde.

Votre pays, repartit-il, est donc bien misérable, puisqu'il ne fournit pas de quoi nourrir ses habitans! Vous n'y trouvez pas même de l'eau, & vous êtes obligés de traverser les mers, pour chercher de quoi boire! Je lui répliquai que l'Angleterre ma patrie produisoit trois fois plus de nourriture que ses habitans n'en pouvoient consommer; & qu'à l'égard de la boisson, nous composions une excellente liqueur avec le suc de certains fruits, ou avec l'extrait de quelques grains, qu'en un mot rien ne manquoit à nos besoins naturels: mais que pour nourrir notre luxe & notre intempérance, nous envoyions dans les pays étrangers ce qui croissoit chez nous, & que nous en rapportions en échange de quoi devenir malades & vicieux; que cet amour du luxe, de la bonne chère & du plaisir, étoit le principe de tous les mouvemens de nos Yahous; que pour y atteindre, il falloit s'enrichir; que c'étoit ce qui produi-

ſoit les filoux, les voleurs, les M.... les parjures, les flatteurs, les ſuborneurs, les fauſſaires, les faux témoins, les menteurs, les joueurs, les impoſteurs, les fanfarons, les mauvais auteurs (1), les empoiſonneurs, les impudiques, les précieux ridicules, les eſprits forts. Il me fallut définir tous ces termes.

J'ajoutai que la peine que nous prenions d'aller chercher du vin dans les pays étrangers, n'étoit pas faute d'eau, ou d'autre liqueur bonne à boire; mais parce que le vin étoit une boiſſon qui nous rendoit gais, qui nous faiſoit en quelque manière ſortir hors de nous-mêmes, qui chaſſoit de notre eſprit toutes les idées ſérieuſes, qui rempliſſoit notre tête de mille imaginations folles, qui rappelloit le courage, ban-

---

(1) Il eſt bien ſurprenant de trouver ici les mauvais auteurs & les précieux ridicules en ſi mauvaiſe compagnie. Mais on n'a pu rendre autrement les mots de *ſcribling* & de *canting*. On voit que l'auteur les a malignement confondus tous enſemble, & qu'il y a auſſi joint exprès les *free-thinking*, c'eſt-à-dire, les eſprits forts, ou les incrédules, dont il y a un grand nombre en Angleterre. Au reſte, il eſt aiſé de concevoir que le deſir de s'avancer dans le monde produit des eſprits libertins, fait faire de mauvais livres, & porte à écrire d'un ſtyle précieux & affecté, afin de paſſer pour bel eſprit.

Pour toutes ces raisons, vous voyez bien que parmi nous le métier d'un homme de guerre, est le plus beau de tous les mêtiers. Car qu'est-ce qu'un homme de guerre ? C'est un Yahou payé pour tuer de sang froid ses semblables, qui ne lui ont fait aucun mal.

Vraiment ce que vous venez de me dire des causes ordinaires de vos guerres (me repliqua son honneur) me donne une haute idée de votre raison. Quoi qu'il en soit, il est heureux pour vous, qu'étant si méchants, vous soyez hors d'état de vous faire beaucoup de mal. Car quelque chose que vous m'ayez dit des effets terribles de vos guerres cruelles, où il périt tant de monde, je crois en vérité que vous m'avez dit la chose qui n'est point. La nature vous a donné une bouche plate sur un visage plat : ainsi je ne vois pas comment vous pouvez vous mordre que de gré à gré. A l'égard des griffes que vous avez aux pieds de devant & de derrière, elles sont si foibles & si courtes, qu'en vérité un seul de nos Yahous en déchireroit une douzaine comme vous.

Je ne pus m'empêcher de secouer la tête, & de sourire de l'ignorance de mon maître. Comme je savois un peu l'art de la guerre, je lui fis une ample description de nos canons, de nos coulevrines, de nos mousquets, de nos carabines,

de nos pistolets, de nos boulets, de notre poudre, de nos sabres, de nos baïonnettes : je lui peignis les sièges de places, les tranchées, les attaques, les sorties, les mines & les contre-mines, les assauts, les garnisons passées au fil de l'épée : je lui expliquai nos batailles navales, je lui représentai de gros vaisseaux coulant à fond avec tout leur équipage ; d'autres criblés de coups de canon, fracassés & brûlés au milieu des eaux ; la fumée, le feu, les ténèbres, les éclairs ; le bruit, les gémissemens des blessés, les cris des combattans, les membres sautant en l'air, la mer ensanglantée, & couverte de cadavres. Je lui peignis ensuite nos combats sur terre, où il y avoit encore beaucoup plus de sang versé, & où quarante mille combattans périssoient en un jour de part & d'autre ; & pour faire valoir un peu le courage & la bravoure de mes chers compatriotes, je dis que je les avois une fois vus dans un siège faire heureusement sauter en l'air une centaine d'ennemis ; & que j'en avois vu sauter encore davantage dans un combat sur mer, ensorte que les membres épars de tous ces Yahous, sembloient tomber des nues, ce qui avoit formé un spectacle fort agréable à nos yeux.

J'allois continuer & faire encore quelque belle description, lorsque son honneur m'or-

font un choix d'herbes, de minéraux, de gomme, d'huile, d'écailles, de fels, d'excréments, d'écorces d'arbres, de ferpents, de crapauds, de grenouilles, d'araignées, de poiffons; & de tout cela ils nous compofent une liqueur d'un odeur & d'une goût abominable, qui foulève le cœur, qui fait horreur, qui révolte tous les fens. C'eft cette liqueur que nos médecins nous ordonnent de boire pour l'évacuation fupérieure, qu'on appelle vomiffement. Tantôt ils tirent de leur magafin d'autres drogues qu'ils nous font prendre, foit par l'orifice d'en haut, foit par l'orifice d'en bas, felon leur fantaifie : c'eft alors, ou une médecine qui purge les entrailles, & caufe d'effroyables tranchées, ou bien c'eft un clyftère qui lave & relâche les inteftins. La nature, difent-ils fort ingénieufement, nous a donné l'orifice fupérieur & vifible, pour ingérer, & l'orifice inférieur & fecret, pour égérer : or la maladie change la difpofition naturelle du corps, il faut donc que le remède agiffe de même, & combatte la nature; & pour cela, il eft néceffaire de changer l'ufage des orifices, c'eft-à-dire, d'avaler par celui d'en bas, & dévacuer par celui d'en haut.

Nous avons d'autres maladies qui n'ont rien de réelle que leur idée. Ceux qui font atta-

lides. Il prétendoit que le Yahou étoit l'animal le plus difforme, le plus méchant & le plus dangereux que la nature eût jamais produit; qu'il étoit également malin & indocile; & qu'il ne songeoit qu'à nuire à tous les autres animaux. Il rappella une ancienne tradition répandue dans le pays, selon laquelle on assuroit que les Yahous n'y avoient pas été de tout tems; mais que dans un certain siècle, il en avoit paru deux sur le haut d'une montagne, soit qu'ils eussent été formés d'un limon gras & glutineux, échauffé par les rayons du soleil, soit qu'ils fussent sortis de la vase de quelque marécage, soit que l'écume de la mer les eût fait éclorre; que ces deux Yahous en avoient engendré plusieurs autres, & que leur espèce s'étoit tellement multipliée, que tout le pays en étoit infecté; que pour prévenir les inconvénients d'une pareille multiplication, les Houyhnhnms avoient autrefois ordonné une chasse générale des Yahous; qu'on en avoit pris une grande quantité; & qu'après avoir détruit tous les vieux, on en avoit gardé les plus jeunes pour les apprivoiser autant que cela seroit possible, à l'égard d'un animal aussi méchant, & qu'on les avoit destinés à tirer & à porter. Il ajouta que ce qu'il y avoit de plus certain dans cette tradition, étoit que les Yahous n'étoient point

ceux-ci; que pour cela ils restoient toute leur vie dans l'état de servitude qui leur convenoit, & qu'aucun d'eux ne songeoit à sortir de ce rang pour s'élever à celui de maître, ce qui paroîtroit dans le pays une chose énorme & monstrueuse. Il faut, disoit-il, rester dans l'état où la nature nous a fait éclore; c'est l'offenser, c'est se révolter contr'elle que de vouloir sortir du rang dans lequel elle nous a donné l'être. Pour vous, ajouta-t-il, vous êtes sans doute né ce que vous êtes; car vous tenez du ciel votre noblesse, c'est-à-dire, votre bon esprit & votre bon naturel.

Je rendis à son honneur de très-humbles actions de graces de la bonne opinion qu'il avoit de moi; mais je l'assurai en même-tems que ma naissance étoit très-basse, étant né seulement d'honnêtes parens, qui m'avoient donné une assez bonne éducation. Je lui dis que la noblesse parmi nous n'avoit rien de commun avec l'idée qu'il en avoit conçue; que nos jeunes gentilshommes étoient nourris dès leur enfance, dans l'oisiveté & dans le luxe; que dès que l'âge le leur permettoit, ils s'épuisoient avec des femelles débauchées & corrompues, & contractoient des maladies odieuses; que lorsqu'ils avoient consumé tout leur bien, & qu'ils se voyoient entiérement ruinés,

ils se marioient; à qui? à une femelle de basse naissance, laide, mal-saine, mais riche; qu'un pareil couple ne manquoit point d'engendrer des enfans mal constitués, noués, scrophuleux, difformes, ce qui continuoit quelquefois jusqu'à la troisième génération, à moins que la judicieuse femelle n'y remédiât, en implorant le secours de quelque charitable ami. J'ajoutai que parmi nous, un corps sec, maigre, décharné, foible, infirme, étoit devenu une marque presque infaillible de noblesse; que même une complexion robuste, & un air de santé alloient si mal à un homme de qualité, qu'on en concluoit aussi-tôt qu'il étoit le fils de quelque domestique de sa maison, à qui madame sa mère avoit fait part de ses faveurs, sur-tout s'il avoit l'esprit tant soit peu élevé, juste & bien fait, s'il n'étoit ni bourru, ni efféminé, ni brutal, ni capricieux, ni débauché, ni ignorant (1).

---

(1) Je ne crois pas qu'aucun auteur s'avise de prendre à la lettre cette mordante hyperbole. La noblesse angloise, selon M. de Saint-Evremond, possède la fine fleur de la politesse, & on peut dire en général que les seigneurs anglois sont les plus honnêtes gens de l'Europe. Ils ont presque tous l'esprit orné; ils font beaucoup de cas des gens de lettres; ils cultivent les sciences, & il y en a peu qui ne soient en état de composer des

CHAPITRE VII.

Parallèle des Yahous & des Hommes.

LE lecteur sera peut-être scandalisé des portraits fidèles que je fis alors de l'espèce humaine, & de la sincérité avec laquelle j'en parlai devant un animal superbe, qui avoit déja une si mauvaise opinion de tous les Yahous. Mais j'avoue ingénuement que le caractère des Houyhnhnms, & les excellentes qualités de ces vertueux quadrupèdes avoient fait une telle impression sur mon esprit, que je ne pouvois les comparer à nous autres humains, sans mépriser tous mes semblables. Ce mépris me les fit regarder comme presqu'in-

---

livres. Il ne faut donc prendre cet endroit que comme une pure plaisanterie, ainsi que la plupart des autres traits satyriques répandus dans cet ouvrage. Si quelque esprit plus mal-fait étoit d'humeur de les appliquer sérieusement à la noblesse françoise, ce seroit encore une bien plus grande injustice. Ce sont les hommes de néant qui ont fait fortune, ou par leurs pères, ou par eux-mêmes, à qui ces traits peuvent convenir, & non pas aux personnes de qualité, qui, en France comme ailleurs, sont la portion de l'état la plus vertueuse, la plus modérée & la plus polie.

une autre particularité qui me regardoit personnellement, & dont je ressentis bientôt les funestes effets. C'est, hélas, la principale époque de ma vie infortunée. Mais avant que d'exposer cet article, il faut que je dise encore quelque chose du caractère & des usages des Houyhnhnms.

Les Houyhnhnms n'ont point de lèvres; ils ne savent ni lire ni écrire, & par conséquent toute leur science est la tradition. Comme ce peuple est paisible, uni, sage, vertueux, très-raisonnable, & qu'il n'a aucun commerce avec les peuples étrangers, les grands événemens sont très-rares dans leur pays, & tous les traits de leur histoire, qui méritent d'être sus, peuvent aisément se conserver dans leur mémoire, sans la surcharger.

Ils n'ont ni maladies ni médecins. J'avoue que je ne puis décider si le défaut des médecins vient du défaut des maladies, ou si le défaut des maladies vient du défaut des médecins, ce n'est pas pourtant qu'ils n'ayent de tems en tems quelques indispositions; mais ils savent se guérir aisément eux-memes, par la connoissance parfaite qu'ils ont des plantes & des herbes médicinales, vu qu'ils étudient sans cesse la botanique dans leurs promenades, & souvent même pendant leurs repas.

compatriotes. Lors même que je les révélois, j'usois de restrictions mentales, & tâchois de dire le faux sans mentir. N'étois-je pas en cela, tout-à-fait excusable? Qui est-ce qui n'est pas un peu partial, quand il s'agit de sa chère patrie?

J'ai rapporté jusqu'ici la substance de mes entretiens avec mon maître, durant le tems que j'eus l'honneur d'être à son service; mais pour éviter d'être long, j'ai passé sous silence plusieurs autres articles.

Un jour il m'envoya chercher de grand matin, & m'ordonnant de m'asseoir à quelque distance de lui, (honneur qu'il ne m'avoit point encore fait), il me parla ainsi : J'ai repassé dans mon esprit tout ce que vous m'avez dit, soit à votre sujet, soit au sujet de votre pays. Je vois clairement que vous & vos compatriotes avez une étincelle de raison, sans que je puisse deviner comment ce petit lot vous est échu. Mais je vois aussi que l'usage que vous en faites n'est que pour augmenter tous vos défauts naturels, & pour en acquérir d'autres, que la nature ne vous avoit point donnés. Il est certain que vous ressemblez aux Yahous de ce pays-ci pour la figure extérieure, & qu'il ne vous manque, pour être parfaitement tel qu'eux, que de la force, de l'agilité

avec toute ſa famille, à ſe rendre chez lui pour une affaire importante, on convint de part & d'autre du jour & de l'heure. Nous fûmes ſurpris de ne point voir arriver la compagnie au tems marqué. Enfin l'épouſe, accompagnée de ſes deux enfans, ſe rendit au logis, mais un peu tard, & dit en entrant qu'elle prioit qu'on l'excuſât, parce que ſon mari venoit de mourir. Elle ne ſe ſervit pourtant pas du terme de mourir, qui eſt une expreſſion mal-honnête, mais de celui de Shnuwnh, qui ſignifie à la lettre aller retrouver ſa grand'mère. Elle fut très-gaie pendant tout le tems qu'elle paſſa au logis, & mourut elle-même gaiement au bout de trois mois, ayant eu une aſſez agréable agonie.

Les Houyhnhnms vivent la plupart ſoixante-dix & ſoixante-quinze ans, & quelques-uns quatre-vingt. Quelques ſemaines avant que de mourir, ils preſſentent ordinairement leur fin, & n'en ſont point effrayés. Alors ils reçoivent les viſites & les complimens de tous leurs amis qui viennent leur ſouhaiter un bon voyage. Dix jours avant le décès, le futur mort, qui ne ſe trompe preſque jamais dans ſon calcul, va rendre toutes les viſites qu'il a reçues, porté dans une litière par ſes Yahous; c'eſt alors qu'il prend congé dans les formes de tous ſes amis,

le voiſinage, meurt de vieilleſſe ou par accident, nos Yahous n'ont pas plutôt appris cette agréable nouvelle, que les voilà tous en campagne, troupeau contre troupeau, baſſe-cour contre baſſe-cour; c'eſt à qui s'emparera de la vache. On ſe bat, on s'égratigne, on ſe déchire juſqu'à ce que la victoire penche d'un côté; & ſi on ne ſe maſſacre point, c'eſt qu'on n'a pas la raiſon des Yahous d'Europe, pour inventer des machines meurtrières, & des armes maſſacrantes.

Nous avons, en quelques endroits de ce pays, de certaines pierres luiſantes de différentes couleurs, dont nos Yahous ſont fort amoureux. Lorſqu'ils en trouvent, ils font leur poſſible pour les tirer de la terre où elles ſont ordinairement un peu enfoncées, ils les portent dans leurs loges, & en font un amas qu'ils cachent ſoigneuſement, & ſur lequel ils veillent ſans ceſſe comme ſur un tréſor, prenant bien garde que leurs camarades ne le découvrent. Nous n'avons encore pu connoître d'où leur vient cette inclination violente pour les pierres luiſantes, ni à quoi elles peuvent leur être utiles. Mais je m'imagine à préſent que cette avarice de vos Yahous, dont vous m'avez parlé, ſe trouve auſſi dans les nôtres, & que c'eſt ce qui les rend ſi paſſionnés pour les pierres lui-

ſantes. Je voulus une fois enlever à un de nos Yahous ſon cher tréſor. L'animal voyant qu'on lui avoit ravi l'objet de ſa paſſion, ſe mit à hurler de toute ſa force; il entra en fureur & puis tomba en foibleſſe; il devint languiſſant; il ne mangea plus, ne dormit plus, ne travailla plus, juſqu'à ce que j'euſſe donné ordre à un de mes domeſtiques de reporter le tréſor dans l'endroit d'où je l'avois tiré. Alors le Yahou commença à reprendre ſes eſprits & ſa bonne humeur, & ne manqua pas de cacher ailleurs ſes bijoux.

Lorſqu'un Yahou a découvert dans un champ une de ces pierres, ſouvent un autre Yahou ſurvient qui la lui diſpute. Tandis qu'ils ſe battent, un troiſième accourt & emporte la pierre, & voilà le procès terminé. Selon ce que vous m'avez dit, ajouta-t-il, vos procès ne ſe vuident pas ſi promptement dans votre pays, ni à ſi peu de frais. Ici les deux plaideurs (ſi je puis les appeller ainſi) en ſont quittes pour n'avoir ni l'un ni l'autre la choſe diſputée, au lieu que chez vous en plaidant on perd ſouvent, & ce qu'on veut avoir & ce qu'on a.

Il prend ſouvent à nos Yahous une fantaiſie dont nous ne pouvons concevoir la cauſe. Gras, bien couchés, traités doucement par leurs maîtres, pleins de ſanté & de force, ils tom-

bent tout-à-coup dans un abattement, dans un dégoût, dans une mélancolie noire qui les rend mornes & ſtupides. En cet état, ils fuient leurs camarades, ils ne mangent point, ils ne ſortent point, ils paroiſſent rêver dans le coin de leur loge, & s'abîmer dans leurs penſées lugubres. Pour les guérir de cette maladie, nous n'avons trouvé qu'un remède, c'eſt de les réveiller par un traitement un peu dur, & de les employer à des travaux pénibles. L'occupation que nous leur donnons alors, met en mouvement tous leurs eſprits, & rappelle leur vivacité naturelle. Lorſque mon maître me raconta ce fait avec ſes circonſtances, je ne pus m'empêcher de ſonger à mon pays, où la même choſe arrive ſouvent, & où l'on voit des hommes comblés de biens & d'honneurs, pleins de ſanté & de vigueur, environnés de plaiſirs, & préſervés de toute inquiétude, tomber tout-à-coup dans la triſteſſe & dans la langueur, devenir à charge à eux-mêmes, ſe conſumer par des réflexions chimériques, s'affliger, s'appéſantir, & ne faire plus aucun uſage de leur eſprit livré aux vapeurs hypocondriaques. Je ſuis perſuadé que le remède qui convient à cette maladie, eſt celui qu'on donne aux Yahous, & qu'une vie laborieuſe & pénible, eſt un régime excellent pour la triſteſſe & la

mélancolie. C'eſt un remède que j'ai éprouvé moi-même, & que je conſeille au lecteur de pratiquer lorſqu'il ſe trouvera dans un pareil état. Au reſte, pour prévenir le mal, je l'exhorte à n'être jamais oiſif ; & ſuppoſé qu'il n'ait malheureuſement aucune occupation dans le monde, je le prie d'obſerver qu'il y a de la différence entre ne faire rien & n'avoir rien à faire.

Nos Yahous (continua mon maître) ont une paſſion violente pour une certaine racine qui rend beaucoup de jus. Ils la cherchent avec ardeur, & la ſucent avec un plaiſir extrême, & ſans ſe laſſer. Alors on les voit tantôt ſe careſſer, tantôt s'égratigner, tantôt hurler & faire des grimaces, tantôt jaſer, danſer, ſe jetter par terre, ſe rouler & s'endormir dans la boue.

Les femelles des Yahous ſemblent redouter & fuir l'approche des mâles ; elles ne ſouffrent point qu'ils les careſſent ouvertement devant les autres ; la moindre liberté en public les bleſſe, les révolte, & les met en courroux. Mais lorſqu'une [illegible] ces chaſtes femelles voit paſſer dans un endroit écarté quelque Yahou jeune & bien fait, auſſi-tôt elle ſe cache derrière un arbre ou un buiſſon, de manière pourtant que le jeune Yahou puiſſe l'apperce-

voir & l'aborder. Auffi-tôt elle s'enfuit, mais regardant fouvent derrière elle, & conduit fi bien fes pas, que le Yahou paffionné qui la pourfuit, l'atteint enfin dans un lieu favorable au myftère & à fes defirs. Là déformais elle attendra tous les jours fon nouvel amant, qui ne manquera point de s'y rendre, à moins qu'une pareille aventure ne fe préfente à lui fur le chemin, & ne lui faffe oublier la première. Mais la femelle manque quelquefois elle-même au rendez-vous; le changement plaît des deux côtés, & la diverfité eft autant du goût de l'un que de l'autre. Le plaifir d'une femelle eft de voir des mâles fe terraffer, fe mordre, s'égratigner, fe déchirer pour l'amour d'elle: elle les excite au combat, & devient le prix du vainqueur, à qui elle fe donne pour l'égratigner dans la fuite lui-même, ou pour en être égratignée: & c'eft par-là que finiffent toutes leurs amours. Ils aiment paffionnément leurs petits; les mâles, qui s'en croyent les pères, les chériffent, quoiqu'il leur foit impoffible de s'affurer qu'ils aient eu part à leur naiffance.

Je m'attendois que fon Honneur alloit en dire bien davantage au fujet des mœurs des Yahous, & qu'il ne lui échapperoit rien de de tous nos vices. J'en rougiffois davantage

pour l'honneur de mon espèce, & je craignois qu'il n'allât décrire tous les genres d'impudicité qui règnent parmi les Yahous de son pays: ç'auroit été l'affreuse image de nos débauches à la mode, où la nature ne suffit pas à nos desirs effrénés, où cette nature se cherche sans se trouver, & où nous formons des plaisirs inconnus aux autres animaux. Vice odieux auquel les seuls Yahous ont du penchant, & que la raison n'a pu étouffer dans ceux de notre hémisphère.

CHAPITRE VIII.

Philosophie & mœurs des Houyhnhnms.

Je priois quelquefois mon maître de me laisser voir les troupeaux des Yahous du voisinage, afin d'examiner par moi-même leurs manières & leurs inclinations. Persuadé de l'aversion que j'avois pour eux, il n'appréhenda point que leur vue & leur commerce me corrompît; mais il voulut qu'un gros cheval Alezan-brûlé, l'un de ses fidèles domestiques, & qui étoit d'un fort bon naturel, m'accompagnât toujours, de peur qu'il ne m'arrivât quelque accident. Ces Yahous me regardoient comme un

de leurs ſemblables, ſur-tout ayant une fois vu mes manches retrouſſées, avec ma poitrine & mes bras découverts. Ils voulurent pour lors s'approcher de moi, & ils ſe mirent à me contrefaire, en ſe dreſſant ſur leurs pieds de derrière, en levant la tête & en mettant une de leurs pattes ſur le côté. La vue de ma figure les faiſoit éclater de rire; ils me témoignèrent néanmoins de l'averſion & de la haine, comme font toujours les ſinges ſauvages à l'égard d'un ſinge apprivoiſé, qui porte un chapeau, un habit & des bas.

Il ne m'arriva avec eux qu'une aventure. Un jour qu'il faiſoit fort chaud, & que je me baignois, une jeune Yahouſſe me vit, ſe jetta dans l'eau, s'approcha de moi & ſe mit à me ſerrer de toute ſa force. Je pouſſai de grands cris, & je crus qu'avec ſes griffes elle alloit me déchirer; mais, malgré la fureur qui l'animoit, & la rage peinte dans ſes yeux, elle ne m'égratigna ſeulement pas. L'Alezan accourut & la menaça, & auſſi-tôt elle prit la fuite. Cette hiſtoire ridicule ayant été racontée à la maiſon, réjouit fort mon maître & toute ſa famille; mais elle me cauſa beaucoup de honte & de confuſion. Je ne ſais ſi je dois remarquer que cette Yahouſſe avoit les cheveux noirs & la peau bien moins brune que toutes celles que j'avois vues.

Comme j'ai passé trois années entières dans ce pays-là, le lecteur attend de moi, sans doute, qu'à l'exemple de tous les autres voyageurs, je fasse un ample récit des habitans de ce pays, c'est-à-dire, des Houyhnhnms, & que j'expose en détail leurs usages, leurs mœurs, leurs maximes, leurs manières. C'est aussi ce que je vais tâcher de faire, mais en peu de mots.

Comme les Houyhnhnms, qui sont les maîtres & les animaux dominans dans cette contrée, sont tous nés avec une grande inclination pour la vertu, & n'ont pas même l'idée du mal par rapport à une créature raisonnable, leur principale maxime est de cultiver & de perfectionner leur raison, & de la prendre pour guide dans toutes leurs actions. Chez eux la raison ne produit point de problêmes, comme parmi nous, & ne forme point d'argumens également vraisemblables pour & contre. Ils ne savent ce que c'est que de mettre tout en question, & de défendre des sentimens absurdes, & des maximes malhonnêtes & pernicieuses, à la faveur de la probabilité. Tout ce qu'ils disent porte la conviction dans l'esprit, parce qu'ils n'avancent rien d'obscur, rien de douteux, rien qui soit déguisé ou défiguré par les passions & par l'intérêt. Je me souviens que j'eus beaucoup de peine à faire comprendre

à mon maître ce que j'entendois par le mot d'opinion, & comment il étoit possible que nous disputassions quelquefois, & que nous fussions rarement du même avis. La raison, disoit-il, n'est-elle pas immuable? La vérité n'est-elle pas une? Devons-nous affirmer comme sûr ce qui est incertain? Devons-nous nier positivement ce que nous ne voyons pas clairement ne pouvoir être? Pourquoi agitez-vous des questions que l'évidence ne peut décider, & où, quelque parti que vous preniez, vous serez toujours livrés au doute & à l'incertitude? A quoi servent toutes ces conjectures philosophiques, tous ces vains raisonnemens sur des matières incompréhensibles, toutes ces recherches stériles, & ces disputes éternelles? Quand on a de bons yeux, on ne se heurte point: avec une raison pure & clairvoyante, on ne doit point contester; & puisque vous le faites, il faut que votre raison soit couverte de ténèbres, ou que vous haïssiez la vérité.

C'étoit une chose admirable que la bonne philosophie de ce cheval: Socrate ne raisonna jamais plus sensément. Si nous suivions ces maximes, il y auroit assurément en Europe moins d'erreurs qu'il n'y en a. Mais alors que deviendroient nos bibliothèques, que deviendroit la réputation de nos savans & le négoce

de nos libraires? La république des lettres ne ne seroit plus que celle de la raison, & il n'y auroit dans les universités d'autres écoles que celles du bon sens.

Les Houyhnhnms s'aiment les uns les autres, s'aident, se soutiennent & se soulagent réciproquement. Ils ne se portent point envie: ils ne sont point jaloux du bonheur de leurs voisins. Ils n'attentent point sur la liberté & sur la vie de leurs semblables; ils se croiroient malheureux si quelqu'un de leur espèce l'étoit, & ils disent à l'exemple d'un ancien: *Nihil caballini à me alienum puto.* Ils ne médisent point les uns des autres; la satyre ne trouve chez eux ni principe ni objets: les supérieurs n'accablent point les inférieurs du poids de leur rang & de leur autorité; leur conduite sage, prudente & modérée ne produit jamais le murmure; la dépendance est un lien, & non un joug, & la puissance toujours soumise aux loix de l'équité, est révérée sans être redoutable.

Leurs mariages sont bien mieux assortis que les nôtres. Les mâles choisissent pour épouses des femelles de la même couleur qu'eux. Un gris-pommelé épousera toujours une gris-pommelée, & ainsi des autres. On ne voit donc ni changement, ni révolution, ni déchet dans les familles; les enfans sont tels que leurs pères &

leurs mères : leurs armes & leurs titres de noblesse consistent dans leur figure, dans leur taille, dans leur force, dans leur couleur; qualités qui se perpétuent dans leur postérité ; ensorte qu'on ne voit point un cheval magnifique & superbe engendrer une rosse, ni d'une rosse naître un beau cheval, comme cela arrive si souvent en Europe.

Parmi eux, on ne remarque point de mauvais ménage. L'épouse est fidèle à son mari, & le mari l'est également à son épouse.

L'un & l'autre vieillissent sans se refroidir, au moins du côté du cœur : le divorce & la séparation, quoique permis, n'ont jamais été pratiqués chez eux ; les époux sont toujours amants, & les épouses toujours maîtresses ; ils ne sont point impérieux, elles ne sont point rebelles, & jamais elles ne s'avisent de refuser ce qu'ils sont en droit, & presque toujours en état d'exiger.

Leur chasteté réciproque est le fruit de la raison, & non de la crainte, des égards, ou du préjugé. Ils sont chastes & fidèles, parce que pour la douceur de leur vie & pour le bon ordre, ils ont promis de l'être. C'est l'unique motif qui leur fait considérer la chasteté comme une vertu. Ils regardent d'ailleurs comme un vice condamné par la nature la né-

gligence d'une propagation légitime de leur eſpèce ; ils abhorrent tout ce qui y peut mettre obſtacle, on y apporter quelque retardement.

Ils élèvent leurs enfans avec un ſoin infini. Tandis que la mère veille ſur le corps & ſur la ſanté, le père veille ſur l'eſprit & ſur la raiſon. Ils répriment en eux, autant qu'il eſt poſſible, les ſaillies & les ardeurs fougueuſes de la jeuneſſe, & les marient de bonne heure, conformément aux conſeils, de la raiſon, & aux deſirs de la nature. En attendant, ils ne ſouffrent aux jeunes mâles qu'une ſeule maîtreſſe qui loge avec eux, & eſt miſe au nombre des domeſtiques de la maiſon, mais qui au moment du mariage eſt toujours congédiée.

On donne aux femelles à-peu-près la même éducation qu'aux mâles, & je me ſouviens que mon maître trouvoit déraiſonnable & ridicule notre uſage à cet égard. Il diſoit que la moitié de notre eſpèce n'avoit d'autre talent que celui de la multiplier.

Le mérite des mâles conſiſte principalement dans la force & dans la légéreté, & celui des femelles dans la douceur & dans la ſoupleſſe. Si une femelle a les qualités d'un mâle, on lui cherche un époux qui ait les qualités d'une femelle; alors tout eſt compenſé, & il arrive,

comme quelquefois parmi nous, que la femme est le mari, & que le mari est la femme. En ce cas, les enfans qui naissent d'eux ne dégénèrent point, mais rassemblent & perpétuent heureusement les propriétés des auteurs de leur être.

CHAPITRE IX.

Parlement des Houyhnhnms. Question importante agitée dans cette assemblée de toute la nation. Détail au sujet de quelques usages du pays.

PENDANT mon séjour en ce pays des Houyhnhnms, environ trois mois avant mon départ, il y eut une assemblée générale de la nation, une espèce de parlement, où mon maître se rendit comme député de son canton. On y traita une affaire qui avoit déja été cent fois mise sur le bureau, & qui étoit la seule question qui eût jamais partagé les esprits des Houyhnhnms. mon maître à son retour me rapporta tout ce qui s'étoit passé à ce sujet.

Il s'agissoit de décider s'il falloit absolument exterminer la race des Yahous. Un des membres soutenoit l'affirmative, & appuyoit son avis de diverses preuves très-fortes & très-so-

lides. Il prétendoit que le Yahou étoit l'animal le plus difforme, le plus méchant & le plus dangereux que la nature eût jamais produit; qu'il étoit également malin & indocile; & qu'il ne songeoit qu'à nuire à tous les autres animaux. Il rappella une ancienne tradition répandue dans le pays, selon laquelle on assuroit que les Yahous n'y avoient pas été de tout tems; mais que dans un certain siècle, il en avoit paru deux sur le haut d'une montagne, soit qu'ils eussent été formés d'un limon gras & glutineux, échauffé par les rayons du soleil, soit qu'ils fussent sortis de la vase de quelque marécage, soit que l'écume de la mer les eût fait éclorre; que ces deux Yahous en avoient engendré plusieurs autres, & que leur espèce s'étoit tellement multipliée, que tout le pays en étoit infecté; que pour prévenir les inconvénients d'une pareille multiplication, les Houyhnhnms avoient autrefois ordonné une chasse générale des Yahous; qu'on en avoit pris une grande quantité; & qu'après avoir détruit tous les vieux, on en avoit gardé les plus jeunes pour les apprivoiser autant que cela seroit possible, à l'égard d'un animal aussi méchant, & qu'on les avoit destinés à tirer & à porter. Il ajouta que ce qu'il y avoit de plus certain dans cette tradition, étoit que les Yahous n'étoient point

Ylnhniamshy, (c'eſt-à-dire aborigenes). Il repréſenta que les habitans du pays, ayant eu l'imprudente fantaiſie de ſe ſervir des Yahous, avoient mal-à-propos négligé l'uſage des ânes qui étoient de très-bons animaux, doux, paiſibles, dociles, ſoumis, aiſés à nourrir, infatigables, & qui n'avoient d'autre défaut que d'avoir une voix un peu déſagréable, mais qui l'étoit encore moins que celle de la plupart des Yahous.

Pluſieurs autres ſénateurs ayant harangué diverſement & très-éloquemment ſur le même ſujet, mon maître ſe leva & propoſa un expédient judicieux, dont je lui avois fait naître l'idée. D'abord il confirma la tradition populaire par ſon ſuffrage, & appuya ce qu'avoit dit ſavamment ſur ce point d'hiſtoire l'honorable membre qui avoit parlé avant lui. Mais il ajouta qu'il croyoit que ces deux premières Yahous, dont il s'agiſſoit, étoient venus de quelques pays d'outre-mer, & avoient été mis à terre, & enſuite abandonnés par leurs camarades; qu'ils s'étoient d'abord retirés ſur les montagnes & dans les forêts; que dans la ſuite des tems, leur naturel s'étoit altéré; qu'ils étoient devenus ſauvages & farouches, & entièrement différents de ceux de leur eſpèce qui habitent des pays éloignés. Pour établir & appuyer ſolidement

cette

cette propofition, il dit qu'il avoit chez lui, depuis quelque tems, un Yahou très-extraordinaire, dont tous les membres de l'affemblée avoient fans doute oui parler, & que plufieurs même avoient vu. Il raconta alors comment il m'avoit trouvé d'abord, & comment mon corps étoit couvert d'une compofition artificielle de poils & de peaux de bêtes: il dit que j'avois une langue qui m'étoit propre, & que pourtant j'avois parfaitement appris la leur; que je lui avois fait le récit de l'accident qui m'avoit conduit fur ce rivage; qu'il m'avoit vu dépouillé & nud, & avoit obfervé que j'étois un vrai & parfait Yahou, fi ce n'eft que j'avois la peau blanche, peu de poil & des griffes fort courtes. Ce Yahou étranger, ajouta-t-il, m'a voulu perfuader que dans fon pays, & dans beaucoup d'autres qu'il a parcourus, les Yahous font les feuls animaux maîtres, dominans & raifonnables, & que les Houyhnhnms y font dans l'efclavage & dans la mifère. Il a certainement toutes les qualités extérieures de nos Yahous; mais il faut avouer qu'il eft bien plus poli, & qu'il a même quelque teinture de raifon. Il ne raifonne pas tout-à-fait comme un Houyhnhnm, mais il a au moins des connoiffances & des lumières fort fupérieures à celles de nos Yahous. Mais voici, meffieurs, ce qui

va vous ſurprendre, & à quoi je vous ſupplie de faire attention ; le croirez-vous ? Il m'a aſſuré que dans ſon pays on rendoit Eunuque les Houyhnhnms dès leur plus tendre jeuneſſe ; que cela les rendoit doux & dociles, & que cette opération étoit aiſée & nullement dangereuſe. Sera-ce la première fois, meſſieurs, que les bêtes nous aurons donné quelques leçons, & que nous aurons ſuivi leur utile exemple ; La fourmi ne nous apprend-elle pas à être induſtrieux & prévoyans, & l'hirondelle ne nous a-t-elle pas donné les premiers élémens de l'architecture ? Je conclus donc qu'on peut fort bien introduire en ce pays-ci, par rapport aux jeunes Yahous, l'uſage de la caſtration. L'avantage qui en réſultera, eſt que ces Yahous, ainſi mutilés, ſeront plus doux, plus ſoumis, plus traitables, & par ce même moyen, nous en détruirons peu-à-peu la maudite engeance. J'opine en même-tems qu'on exhortera tous les Houyhnhnms, à élever avec grand ſoin les ânons, qui ſont en vérité préférables aux Yahous, à tous égards, ſur-tout en ce qu'ils ſont capables de travailler à l'âge de cinq ans, tandis que les Yahous ne ſont capables de rien juſqu'à douze.

Voilà ce que mon maître m'apprit des délibérations du parlement. Mais il ne me dit pas

j'avois pris terre, & comme je n'avois point d'armes, je ne voulus pas m'avancer dans le pays. Je ramassai quelques coquillages sur le rivage, que je n'osai faire cuire, de peur que le feu ne me fit découvrir par les habitants de la contrée. Pendant les trois jours que je me tins caché en cet endroit, je ne vécus que d'huîtres & de moules, afin de ménager mes petites provisions. Je trouvai heureusement un petit ruisseau dont l'eau étoit excellente.

Le quatrième jour, m'étant risqué d'avancer un peu dans les terres, je découvris vingt ou trente habitants du pays sur une hauteur qui n'étoit pas à plus de cinq cens pas de moi. Ils étoient tout nuds, hommes, femmes & enfants, & se chauffoient autour d'un grand feu. Un d'eux m'apperçut, & me fit remarquer aux autres. Alors cinq de la troupe se détachèrent & se mirent en marche de mon côté. Aussi-tôt je me mis à fuir vers le rivage, je me jettai dans mon canot, & je ramai de toute ma force. Les sauvages me suivirent le long du rivage, & comme je n'étois pas fort avancé dans la mer, il me décochèrent une flèche qui m'atteignit au genou gauche & m'y fit une large blessure, dont je porte encore aujourd'hui la marque. Je craignis que le dard ne fût empoisonné ; ainsi ayant ramé fortement, &

de leurs ſemblables, ſur-tout ayant une fois vu mes manches retrouſſées, avec ma poitrine & mes bras découverts. Ils voulurent pour lors s'approcher de moi, & ils ſe mirent à me contrefaire, en ſe dreſſant ſur leurs pieds de derrière, en levant la tête & en mettant une de leurs pattes ſur le côté. La vue de ma figure les faiſoit éclater de rire; ils me témoignèrent néanmoins de l'averſion & de la haine, comme font toujours les ſinges ſauvages à l'égard d'un ſinge apprivoiſé, qui porte un chapeau, un habit & des bas.

Il ne m'arriva avec eux qu'une aventure. Un jour qu'il faiſoit fort chaud, & que je me baignois, une jeune Yahouſſe me vit, ſe jetta dans l'eau, s'approcha de moi & ſe mit à me ſerrer de toute ſa force. Je pouſſai de grands cris, & je crus qu'avec ſes griffes elle alloit me déchirer; mais, malgré la fureur qui l'animoit, & la rage peinte dans ſes yeux, elle ne m'égratigna ſeulement pas. L'Alezan accourut & la menaça, & auſſi-tôt elle prit la fuite. Cette hiſtoire ridicule ayant été racontée à la maiſon, réjouit fort mon maître & toute ſa famille; mais elle me cauſa beaucoup de honte & de confuſion. Je ne ſais ſi je dois remarquer que cette Yahouſſe avoit les cheveux noirs & la peau bien moins brune que toutes celles que j'avois vues.

avec toute sa famille, à se rendre chez lui pour une affaire importante, on convint de part & d'autre du jour & de l'heure. Nous fûmes surpris de ne point voir arriver la compagnie au tems marqué. Enfin l'épouse, accompagnée de ses deux enfans, se rendit au logis, mais un peu tard, & dit en entrant qu'elle prioit qu'on l'excusât, parce que son mari venoit de mourir. Elle ne se servit pourtant pas du terme de mourir, qui est une expression mal-honnête, mais de celui de Shnuwnh, qui signifie à la lettre aller retrouver sa grand'mère. Elle fut très-gaie pendant tout le tems qu'elle passa au logis, & mourut elle-même gaiement au bout de trois mois, ayant eu une assez agréable agonie.

Les Houyhnhnms vivent la plupart soixante-dix & soixante-quinze ans, & quelques-uns quatre-vingt. Quelques semaines avant que de mourir, ils pressentent ordinairement leur fin, & n'en sont point effrayés. Alors ils reçoivent les visites & les complimens de tous leurs amis qui viennent leur souhaiter un bon voyage. Dix jours avant le décès, le futur mort, qui ne se trompe presque jamais dans son calcul, va rendre toutes les visites qu'il a reçues, porté dans une litière par ses Yahous; c'est alors qu'il prend congé dans les formes de tous ses amis,

& qu'il leur dit un dernier adieu en cérémonie, comme s'il quittoit une contrée pour aller paſſer le reſte de ſa vie dans une autre.

Je ne veux pas oublier d'obſerver ici que les Houyhnhnms n'ont point de terme dans leur langue pour exprimer ce qui eſt mauvais, & qu'ils ſe ſervent de métaphores tirées de la difformité & des mauvaiſes qualités des Yahous. Ainſi lorſqu'ils veulent exprimer l'étourderie d'un domeſtique, la faute d'un de leurs enfans, une pierre qui leur a offenſé le pied, un mauvais tems, & autres choſes ſemblables, ils ne font que dire la choſe dont il s'agit, en y ajoutant ſimplement l'épithète d'Yahou. Par exemple, pour exprimer ces choſes, ils diront *hhhm Yahou*, *Whnaholm Yahou*, *Ynlhmndwiklima Yahou*, & pour ſignifier une maiſon mal bâtie, ils diront *Ynholmhnmrohlnw Yahou*.

Si quelqu'un deſire en ſavoir davantage au ſujet des mœurs & des uſages des Houyhnhnms, il prendra, s'il lui plaît, la peine d'attendre qu'un gros volume in quarto, que je prépare ſur cette matière, ſoit achevé. J'en publierai inceſſamment le proſpectus, & les ſouſcripteurs ne ſeront point fruſtrés de leur eſpérance, & de leurs droits. En attendant, je prie le public de ſe contenter de cet abrégé, & de vouloir bien que j'achève de lui conter le reſte de mes aventures.

alloient me lier. Je leur dis qu'ils feroient de moi tout ce qu'ils jugeroient à propos.

Ils avoient bien envie de savoir mon histoire & mes aventures, mais je leur donnai peu de satisfaction, & tous conclurent que mes malheurs m'avoient troublé l'esprit. Au bout de deux heures, la chaloupe, qui étoit allée porter de l'eau douce au vaisseau, revint avec ordre de m'amener incessamment à bord. Je me jettai à genoux, pour prier qu'on me laissât aller, & qu'on voulût bien ne point me ravir ma liberté: mais ce fut en vain; je fus lié & mis dans la chaloupe, & dans cet état conduit à bord & dans la chambre du capitaine.

Il s'appelloit Pedro de Mendez, & étoit un homme très-généreux & très-poli. Il me pria d'abord de lui dire qui j'étois: & ensuite me demanda ce que je voulois boire & manger: il m'assura que je serois traité comme lui-même, & me dit enfin des choses si obligeantes, que j'étois tout étonné de trouver tant de bonté dans un Yahou. J'avois néanmoins un air sombre, morne & fâché, & je ne répondis autre chose à toutes ses honnêtetés, sinon que j'avois à manger dans mon canot. Mais il ordonna qu'on me servit un poulet, & qu'on me fît boire d'un vin excellent; & en attendant, il me fit donner un bon lit dans une chambre fort

commode. Lorſque j'y eut été conduit, je ne voulus point me deshabiller, & je me jettai ſur le lit dans l'état où j'étois. Au bout d'une demi-heure, tandis que tout l'équipage étoit à dîner, je m'échappai de ma chambre, dans le deſſein de me jetter dans la mer, & de me ſauver à la nage, afin de n'être point obligé de vivre avec des Yahous. Mais je fus prévenu par un des mariniers, & le capitaine ayant été informé de ma tentative, ordonna de m'enfermer dans ma chambre.

Après le dîner, D. Pedro vint me trouver, & voulut ſavoir quel motif m'avoit porté à former l'entrepriſe d'un homme déſeſpéré. Il m'aſſura en même-tems qu'il n'avoit envie que de me faire plaiſir, & me parla d'une manière ſi touchante & ſi perſuaſive, que je commençai à le regarder comme un animal un peu raiſonnable. Je lui racontai en peu de mots l'hiſtoire de mon voyage, la révolte de mon équipage dans un vaiſſeau dont j'étois capitaine. & la réſolution qu'ils avoient priſe de me laiſſer ſur un rivage inconnu; je lui appris que j'avois paſſé trois ans parmi les Houyhnhnms, qui étoient des chevaux parlants & des animaux raiſonnants & raiſonnables. Le capitaine prit tout cela pour des viſions & des menſonges, ce qui me choqua extrêmement. Je lui dis que

j'avois oublié à mentir, depuis que j'avois quitté les Yahous d'Europe; que chez les Houyhnhnms on ne mentoit point, non pas même les enfans & les valets: qu'au surplus il croiroit ce qu'il lui plairoit, mais que j'étois prêt à répondre à toutes les difficultés qu'il pourroit m'opposer, & que je me flattois de lui pouvoir faire connoître la vérité.

Le capitaine, homme sensé, après m'avoir fait plusieurs autres questions, pour voir si je ne me couperois pas dans mes discours, & avoir vu que tout ce que je disois étoit juste, & que toutes les parties de mon histoire se rapportoient les unes aux autres, commença à avoir un peu meilleure opinion de ma sincérité; d'autant plus qu'il m'avoua qu'il s'étoit autrefois rencontré avec un matelot Hollandois, lequel lui avoit dit qu'il avoit pris terre, avec cinq autres de ses camarades, à une certaine île ou continent, au sud de la Nouvelle-Hollande, où ils avoient mouillé pour faire aiguade; qu'ils avoient apperçu un cheval chassant devant lui un troupeau d'animaux parfaitement ressemblans à ceux que je lui avois décrits, & auxquels je donnois le nom de Yahous, avec plusieurs autres particularirés que le capitaine me dit qu'il avoit oubliées, & dont il s'étoit mis alors peu en

me faisoit quelquefois des questions auxquelles j'avois l'honneur de répondre. J'accompagnois aussi mon maître dans ses visites; mais je gardois toujours le silence, à moins qu'on ne m'interrogeât. Je faisois le personnage d'auditeur avec une satisfaction infinie: tout ce que j'entendois étoit utile & agréable, & toujours exprimé en peu de mots, mais avec grace; la plus exacte bienséance étoit observée sans cérémonie. Chacun disoit & entendoit ce qui pouvoit lui plaire. On ne s'interrompoit point, on ne s'assommoit point de récits longs & ennuyeux, on ne disputoit point, on ne chicanoit point.

Ils avoient pour maxime, que dans une compagnie il est bon que le silence règne de tems en tems; & je crois qu'ils avoient raison. Dans cet intervalle & pendant cette espèce de trève, l'esprit se remplit d'idées nouvelles, & la conversation en devient ensuite plus animée & plus vive. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur les avantages & les agrémens de l'amitié, sur les devoirs de la justice, sur la bonté, sur l'ordre, sur les opérations admirables de la nature, sur les anciennes traditions, sur les conditions & sur les bornes de la vertu, sur les règles invariables de la raison; quelquefois sur les délibérations de la prochaine

assemblée du parlement, & souvent sur le mérite de leurs poëtes, & sur les qualités de la bonne poésie.

Je puis dire, sans vanité, que je fournissois quelquefois moi-même à la conversation; c'est-à-dire, que je donnois lieu à de fort beaux raisonnements, car mon maître les entretenoit de tems en tems de mes aventures & de l'histoire de mon pays; ce qui leur faisoit faire des réflexions fort peu avantageuses à la race humaine, & que pour cette raison je ne rapporterai point. J'observerai seulement que mon maître paroissoit mieux connoître la nature des Yahous qui sont dans les autres parties du monde, que je ne la connoissois moi-même. Il découvroit la source de tous nos égarements, il approfondissoit la matière de nos vices & de nos folies, & devinoit une infinité de choses dont je ne lui avois jamais parlé. Cela ne doit point paroître incroyable; il connoissoit les Yahous de son pays, ensorte qu'en leur supposant un certain petit degré de raison, il supputoit de quoi ils étoient capables avec ce surcroît, & son estimation étoit toujours juste.

J'avouerai ici ingénument que le peu de lumière & de philosophie que j'ai aujourd'hui, je l'ai puisé dans les sages leçons de ce cher maître, & dans les entretiens de tous ses judi-

cieux amis ; entretiens préférables aux doctes conférences des académies d'Angleterre, de France, d'Allemagne & d'Italie. J'avois pour tous ces illustres personnages une inclination mêlée de respect & de crainte, & j'étois pénétré de reconnoissance pour la bonté qu'ils avoient de vouloir bien ne me point confondre avec leurs Yahous, & de me croire peut-être moins imparfait que ceux de mon pays.

Lorsque je me rappellois le souvenir de ma famille, de mes amis, de mes compatriotes & de toute la race humaine en général, je me les représentois tous comme de vrais Yahous pour la figure & pour le caractère, seulement un peu plus civilisés, avec le don de la parole & un petit grain de raison. Quand je considérois ma figure dans l'eau pure d'un clair ruisseau, je détournois le visage sur le champ, ne pouvant soutenir la vue d'un animal qui me paroissoit aussi difforme qu'un Yahou. Mes yeux, accoutumés à la noble figure des Houyhnhnms, ne trouvoient de beauté animale que dans eux. A force de les regarder & de leur parler, j'avois pris un peu de leurs manières, de leurs gestes, de leur démarche ; & aujourd'hui que je suis en Angleterre, mes amis me disent quelquefois que je trotte comme un cheval. Quand je parle & que je ris, il semble que je hennisse. Je me

vois tous les jours raillé sur cela, sans en ressentir la moindre peine.

Dans cet état heureux, tandis que je goûtois les douceurs du parfait repos, que je me croyois tranquille pour tout le reste de ma vie, & que ma situation étoit la plus agréable & la plus digne d'envie, un jour mon maître m'envoya chercher de meilleur matin qu'à l'ordinaire. Quand je me fus rendu auprès de lui, je le trouvai très-sérieux, ayant un air inquiet & embarrassé, voulant me parler & ne pouvant ouvrir la bouche. Après avoir gardé quelque tems un morne silence, il me tint ce discours: je ne sais comment vous allez prendre, mon cher fils, ce que je vais vous dire; vous saurez que dans la dernière assemblée du parlement, à l'occasion de l'affaire des Yahous, qui a été mise sur le bureau, un député a représenté à l'assemblée, qu'il étoit indigne & honteux que j'eusse chez moi un Yahou que je traitois comme un Houyhnham; qu'il m'avoit vu converser avec lui, & prendre plaisir à son entretien comme à celui d'un de mes semblables; que c'étoit un procédé contraire à la raison & à la nature, & qu'on n'avoit jamais oui parler de chose pareille. Sur cela l'assemblée m'a exhorté à faire de deux choses l'une, ou à vous reléguer parmi les autres Yahous qu'on

va mutiler au premier jour, ou à vous renvoyer dans le pays d'où vous êtes venu. La plupart des membres qui vous connoiſſent & qui vous ont vu chez moi ou chez eux, ont rejetté l'alternative, & ont ſoutenu qu'il ſeroit injuſte & contraire à la bienſéance de vous mettre au rang des Yahous de ce pays, vu que vous avez un commencement de raiſon, & qu'il ſeroit même à craindre alors que vous ne leur en communiquaſſiez; ce qui les rendroit peut-être plus méchants encore; que d'ailleurs étant mêlé avec les Yahous, vous pourriez cabaler avec eux, les ſoulever, les conduire tous dans une forêt ou ſur le ſommet d'une montagne, enſuite vous mettre à leur tête, & venir fondre ſur tous les Houyhnhnms, pour les déchirer & les détruire. Cet avis a été ſuivi à la pluralite des voix, & j'ai été exhorté à vous renvoyer inceſſamment. Or, on me preſſe aujourd'hui d'exécuter ce réſultat, & je ne puis plus différer. Je vous conſeille donc de vous mettre à la nage, ou bien de conſtruire un petit bâtiment ſemblable à celui qui vous a apporté dans ces lieux, & dont vous m'avez fait la deſcription, & de vous en retourner par mer, comme vous êtes venu. Tous les domeſtiques de cette maiſon, & ceux même de mes voiſins, vous aideront dans cet ou-

vrage. S'il n'eût tenu qu'à moi, je vous aurois gardé toute votre vie à mon ſervice, parce que vous avez d'aſſez bonnes inclinations, que vous vous êtes corrigé de pluſieurs de vos défauts & de vos mauvaiſes habitudes, & que vous avez fait tout votre poſſible pour vous conformer, autant que votre malheureuſe nature en eſt capable, à celle des Houyhnhnms.

(Je remarquerai en paſſant que les décrets de l'aſſemblée générale de la nation des Houyhnhnms, s'expriment toujours par le mot de Hnhloayn, qui ſignifie exhortation. Ils ne peuvent concevoir qu'on puiſſe forcer & contraindre une créature raiſonnable, comme ſi elle étoit capable de déſobéir à la raiſon).

Ce diſcours me frappa comme un coup de foudre; je tombai en un inſtant dans l'abattement & dans le déſeſpoir, & ne pouvant réſiſter à l'impreſſion de la douleur, je m'évanouis aux pieds de mon maître qui me crut mort. Quand j'eus un peu repris mes ſens, je lui dis d'une voix foible & d'un air affligé, que quoique je ne puſſe blâmer l'exhortation de l'aſſemblée générale, ni la ſollicitation de tous ſes amis qui le preſſoient de ſe défaire de moi, il me ſembloit néanmoins, ſelon mon foible jugement, qu'on auroit pu décerner contre moi une peine moins rigoureuſe; qu'il

quadrupèdes, de ſerpens, d'oiſeaux & de poiſſons extraordinaires & rares. Mais à quoi cela ſert-il ? Le principal but d'un voyageur qui publie la relation de ſes voyages, ne doit-ce pas être de rendre les hommes de ſon pays meilleurs & plus ſages, & de leur propoſer des exemples étrangers, ſoit en bien, ſoit en mal, pour les exciter à pratiquer la vertu & à fuir le vice ? C'eſt ce que je me ſuis propoſé dans cet ouvrage, & je crois qu'on doit m'en ſavoir bon gré.

Je voudrois, de tout mon cœur, qu'il fût ordonné par une loi, qu'avant qu'aucun voyageur publiât la relation de ſes voyages, il jureroit & feroit ſerment, en préſence du lord grand chancelier, que tout ce qu'il va faire imprimer eſt exactement vrai, ou du moins qu'il le croit tel. Le monde ne feroit, peut-être, pas trompé comme il l'eſt tous les jours. Je donne d'avance mon ſuffrage pour cette loi, & je conſens que mon ouvrage ne ſoit imprimé qu'après qu'elle aura été dreſſée.

J'ai parcouru, dans ma jeuneſſe, un grand nombre de relations avec un plaiſir infini. Mais depuis que j'ai preſque fait le tour du monde, & que j'ai vu les choſes de mes yeux & par moi-même, je n'ai plus de goût pour cette ſorte de lecture ; j'aime mieux lire des romans.

Je souhaite que mon lecteur pense comme moi.

Mes amis ayant jugé que la relation que j'ai écrite de mes voyages, avoit un certain air de vérité qui plairoit au public, je me suis livré à leurs conseils, & j'ai consenti à l'impression. Hélas, j'ai eu bien des malheurs dans ma vie, mais je n'ai jamais eu celui d'être enclin au mensonge.

.... (1) *Nec si miserum fortuna Sinonem*
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.

Je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'honneur à publier des voyages; que cela ne demande ni science, ni génie, & qu'il suffit d'avoir une bonne mémoire, ou d'avoir tenu un journal exact. Je sais aussi que les faiseurs de relations ressemblent aux faiseurs de dictionnaires, & sont, au bout d'un certain tems, éclipsés & comme anéantis par une foule d'écrivains postérieurs, qui répètent tout ce qu'ils ont dit, & y ajoutent des choses nouvelles. Il m'arrivera, peut-être, la même chose: des voyageurs iront dans les pays où j'ai été, enchériront sur mes descriptions, feront tomber mon livre, &, peut-être, oublier que j'aie jamais écrit. Je regarderois cela comme une vraie mortifica-

(1) Virg. Æneid. L. 2.

cet élément. Ce fut à cette île que je résolus alors de me rendre, lorsque ma barque seroit construite.

Je retournai au logis avec mon camarade; & après avoir un peu raisonné ensemble, nous allâmes dans une forêt qui étoit peu éloignée, où moi avec mon coûteau, & lui avec un caillou tranchant, emmanché fort adroitement, coupâmes les bois nécessaires pour l'ouvrage. Afin de ne point ennuyer le lecteur du détail de notre travail, il suffit de dire qu'en six semaines de tems, nous fîmes une espèce de canot à la façon des Indiens, mais beaucoup plus large, que je couvris de peaux d'Yahous, cousues ensemble avec du fil de chanvre. Je me fis une voile de ces mêmes peaux, ayant choisi pour cela celles des jeunes Yahous, parce que celles des vieux auroit été trop dure & trop épaisse: je me fournis aussi de quatre rames: je fis provision d'une quantité de chair cuite de lapins & d'oiseaux, avec deux vaisseaux, l'un plein d'eau & l'autre de lait.

Je fis l'épreuve de mon canot dans un grand étang, & y corrigeai tous les défauts que j'y pus remarquer, bouchant toutes les voies d'eau avec du suif d'Yahou, & tâchant de le mettre en état de me porter avec ma petite cargaison. Je le mis alors sur une charrette, & le fis con-

duire au rivage par des Yahous, sous la conduite de l'Alezan & d'un autre domestique.

Lorsque tout fut prêt, & que le jour de mon départ fut arrivé, je pris congé de mon maître, de madame son épouse, & de toute la maison, ayant les yeux baignés de larmes, & le cœur percé de douleur. Son honneur, soit par curiosité, soit par amitié, voulut me voir dans mon canot, & s'avança vers le rivage avec plusieurs de ses amis du voisinage. Je fus obligé d'attendre plus d'une heure à cause de la marée; alors observant que le vent étoit bon pour aller à l'île, je pris le dernier congé de mon maître. Je me prosternai à ses pieds pour les lui baiser, & il me fit l'honneur de lever son pied droit de devant jusqu'à ma bouche. Si je rapporte cette circonstance, ce n'est point par vanité; j'imite tous les voyageurs qui ne manquent point de faire mention des honneurs extraordinaires qu'ils ont reçus. Je fis une profonde révérence à toute la compagnie, & me jettant dans mon canot, je m'éloignai du rivage.



CHAPITRE XI.

L'auteur est percé d'une flèche que lui décoche un sauvage. Il est pris par des Portugais qui le conduisent à Lisbonne, d'où il passe en Angleterre.

JE commençai ce malheureux voyage le 15 de février, l'an 171 $\frac{4}{5}$ à neuf heures du matin. Quoique j'eusse le vent favorable, je ne me servis d'abord que de mes rames. Mais considérant que je serois bientôt las, & que le vent pouvoit changer, je me risquai de mettre à la voile; & de cette manière, avec le secours de la marée, je cinglai environ l'espace d'une heure & demie. Mon maître avec tous les Houyhnhnms de sa compagnie, restèrent sur le rivage, jusqu'à ce qu'ils m'eussent perdu de vue, & j'entendis plusieurs fois mon cher ami l'Alezan crier: *Hnuy illa nyha majam Yahou*, c'est-à-dire, prends bien garde à toi, gentil Yahou.

Mon dessein étoit de découvrir, si je pouvois, quelque petite île déserte & inhabitée, où je trouvasse seulement ma nourriture, & de quoi me vêtir. Je me figurois, dans un pareil séjour, une situation mille fois plus heu-

reuse que celle d'un premier ministre. J'avois une horreur extrême de retourner en Europe, & d'y être obligé de vivre dans la société & sous l'empire des Yahous. Dans cette heureuse solitude que je cherchois, j'espérois passer doucement le reste de mes jours, enveloppé dans ma philosophie, jouissant de mes pensées, n'ayant d'autre objet que le souverain bien, ni d'autre plaisir que le témoignage de ma conscience, sans être exposé à la contagion des vices énormes que les Houyhnhnms m'avoient fait appercevoir dans ma détestable espèce.

Le lecteur peut se souvenir que je lui ai dit, que l'équipage de mon vaisseau s'étoit révolté contre moi, & m'avoit emprisonné dans ma chambre; que je restai en cet état pendant plusieurs semaines, sans savoir où l'on conduisoit mon vaisseau, & qu'enfin l'on me mit à terre, sans me dire où j'étois. Je crus néanmoins alors que nous étions à dix degrés au sud du Cap de Bonne-Espérance, & environ à quarante-cinq degrés de latitude méridionale. Je l'inférai de quelques discours généraux que j'avois entendus dans le vaisseau, au sujet du dessein qu'on avoit d'aller à Madagascar. Quoique que ce ne fût-là qu'une conjecture, je ne laissai pas de prendre le parti de cingler à l'est, espérant

& de bon exemple, des femmes & des filles irréprochables, & d'une vertu très-bien éprouvée; de braves officiers, des juges intègres, & ſur tout des gouverneurs d'une probité reconnue, qui ſont conſiſter leur bonheur dans celui des habitans du pays, qui n'y exercent aucune tyrannie, qui n'ont ni avarice, ni ambition, ni cupidité, mais ſeulement beaucoup de zèle pour la gloire & les intérêts du roi leur maître.

Au reſte, quel intérêt aurions-nous à vouloir nous emparer des pays dont j'ai fait la deſcription? Quel avantage retirerions-nous de la peine d'enchaîner & de tuer les naturels? Il n'y a dans ces pays-là, ni mines d'or & d'argent, ni ſucre, ni tabac. Ils ne méritent donc pas de devenir l'objet de notre ardeur martiale, & de notre zèle religieux, ni que nous leur faſſions l'honneur de les conquérir.

Si néanmoins la cour en juge autrement, je déclare que je ſuis prêt d'atteſter, quand on m'interrogera juridiquement, qu'avant moi, nul Européen n'avoit mis le pied dans ces mêmes contrées: je prends à témoin les naturels, dont la dépoſition doit faire foi. Il eſt vrai qu'on peut chicaner par rapport à ces deux Yahous dont j'ai parlé, & qui, ſelon la tradition des Houyhnhnms, parurent autrefois ſur une montagne, & ſont devenus depuis la tige de

j'avois pris terre, & comme je n'avois point d'armes, je ne voulus pas m'avancer dans le pays. Je ramassai quelques coquillages sur le rivage, que je n'osai faire cuire, de peur que le feu ne me fit découvrir par les habitants de la contrée. Pendant les trois jours que je me tins caché en cet endroit, je ne vécus que d'huîtres & de moules, afin de ménager mes petites provisions. Je trouvai heureusement un petit ruisseau dont l'eau étoit excellente.

Le quatrième jour, m'étant risqué d'avancer un peu dans les terres, je découvris vingt ou trente habitants du pays sur une hauteur qui n'étoit pas à plus de cinq cens pas de moi. Ils étoient tout nuds, hommes, femmes & enfants, & se chauffoient autour d'un grand feu. Un d'eux m'apperçut, & me fit remarquer aux autres. Alors cinq de la troupe se détachèrent & se mirent en marche de mon côté. Aussi-tôt je me mis à fuir vers le rivage, je me jettai dans mon canot, & je ramai de toute ma force. Les sauvages me suivirent le long du rivage, & comme je n'étois pas fort avancé dans la mer, il me décochèrent une flèche qui m'atteignit au genou gauche & m'y fit une large blessure, dont je porte encore aujourd'hui la marque. Je craignis que le dard ne fût empoisonné ; ainsi ayant ramé fortement, &

m'étant mis hors de la portée du trait, je tâchai de bien sucer ma plaie, & ensuite je bandai mon genou comme je pus.

J'étois extrêmement embarrassé, je n'osois retourner à l'endroit où j'avois été attaquée; & comme j'étois obligé d'aller du côté du nord, il me falloit toujours ramer, parce que j'avois le vent de nord-ouest. Dans le tems que je jettois les yeux de tous côtés pour faire quelque découverte, j'apperçus au nord-nord-est une voile qui à chaque instant croissoit à mes yeux. Je balançai un peu de tems, si je devois m'avancer vers elle ou non. A la fin l'horreur que j'avois conçue pour toute la race des Yahous, me fit prendre le pati de virer de bord, & de ramer vers le sud; pour me rendre à cette même baie d'où j'étois parti le matin, aimant mieux m'exposer à toute sorte de dangers que de vivre avec des Yahous. J'approchai mon canot le plus près qu'il me fut possible du rivage; & pour moi je me cachai à quelques pas de là, derrière une petite roche qui étoit proche de ce ruisseau dont j'ai parlé.

Le vaisseau s'avança environ à une demi-lieue de la baie, & envoya sa chaloupe avec des tonneaux pour y faire aiguade. Cet endroit étoit connu & pratiqué souvent par les voyageurs, à cause du ruisseau. Les mariniers en

prenant terre, virent d'abord mon canot, & s'étant mis aussi-tôt à le visiter, ils connurent sans peine que celui à qui il appartenoit n'étoit pas loin. Quatre d'entr'eux, bien armés, cherchèrent de tous côtés aux environs, & enfin me trouvèrent couché la face contre terre derrière la roche. Ils furent d'abord surpris de ma figure, de mon habit de peaux de lapins, de mes souliers de bois, & de mes bas fourrés. Ils jugèrent que je n'étois pas du pays, où tous les habitants étoient nuds. Un d'eux m'ordonna de me lever, & me demanda en langage Portugais, qui j'étois. Je lui fis une profonde révérence, & lui dis dans cette même langue, que j'entendois parfaitement, que j'étois un pauvre Yahou banni du pays des Houyhnhnms, & que je le conjurois de me laisser aller. Ils furent surpris de m'entendre parler leur langue, & jugèrent par la couleur de mon visage que j'étois un Européen; mais ils ne savoient ce que je voulois dire par les mots de Yahou & de Houyhnhnms; & ils ne purent en même-tems s'empêcher de rire de mon accent qui ressembloit au hennissement d'un cheval.

Je ressentois à leur aspect des mouvement de crainte & de haine, & je me mettois déja en devoir de leur tourner le dos, & de me

---

TROISIÈME PARTIE.

VOYAGE DE LAPUTA, &c.

alloient me lier. Je leur dis qu'ils feroient de moi tout ce qu'ils jugeroient à propos.

Ils avoient bien envie de savoir mon histoire & mes aventures, mais je leur donnai peu de satisfaction, & tous conclurent que mes malheurs m'avoient troublé l'esprit. Au bout de deux heures, la chaloupe, qui étoit allée porter de l'eau douce au vaisseau, revint avec ordre de m'amener incessamment à bord. Je me jettai à genoux, pour prier qu'on me laissât aller, & qu'on voulût bien ne point me ravir ma liberté: mais ce fut en vain; je fus lié & mis dans la chaloupe, & dans cet état conduit à bord & dans la chambre du capitaine.

Il s'appelloit Pedro de Mendez, & étoit un homme très-généreux & très-poli. Il me pria d'abord de lui dire qui j'étois: & ensuite me demanda ce que je voulois boire & manger: il m'assura que je serois traité comme lui-même, & me dit enfin des choses si obligeantes, que j'étois tout étonné de trouver tant de bonté dans un Yahou. J'avois néanmoins un air sombre, morne & fâché, & je ne répondis autre chose à toutes ses honnêtetés, sinon que j'avois à manger dans mon canot. Mais il ordonna qu'on me servit un poulet, & qu'on me fît boire d'un vin excellent; & en attendant, il me fit donner un bon lit dans une chambre fort

Fin de la Table.

peine de charger sa mémoire, les regardant comme des mensonges.

Il m'ajouta, que puisque je faisois profession d'un si grand attachement à la vérité, il vouloit que je lui donnasse ma parole d'honneur de rester avec lui pendant tout le voyage, sans songer à attenter sur ma vie; qu'autrement, il m'enfermeroit, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Lisbonne. Je lui promis ce qu'il exigeoit de moi; mais je lui protestai en même tems, que je souffrirois plutôt les traitemens les plus fâcheux, que de consentir jamais à retourner parmi les Yahous de mon pays.

Il ne se passa rien de remarquable pendant notre voyage. Pour témoigner au capitaine combien j'étois sensible à ses honnêtetés, je m'entretenois quelquefois avec lui par reconnoissance, lorsqu'il me prioit instamment de lui parler; & je tâchois alors de lui cacher ma misantropie & mon aversion pour tout le genre humain. Il m'échappoit néanmoins de tems en tems quelques traits mordans & satyriques, qu'il prenoit en galant homme, ou auxquels il ne faisoit pas semblant de prendre garde. Mais je passois la plus grande partie du jour seul & isolé dans ma chambre, & je ne voulois parler à aucun de l'équipage. Tel étoit l'état de mon cerveau, que mon commerce

ſonne ce que je lui avois raconté de mon ſéjour parmi les Houyhnhnms, parce que, ſi mon hiſtoire étoit ſue, je ſerois bientôt accablé de viſites d'une infinité de curieux; &, ce qu'il y a de pis, je ſerois, peut-être, brûlé par l'inquiſition.

Le capitaine, qui n'étoit point marié, n'avoit que trois domeſtiques, dont l'un, qui m'apportoit à manger dans ma chambre, avoit de ſi bonnes manières à mon égard, & me paroiſſoit avoir tant de bon ſens pour un Yahou, que ſa compagnie ne me déplut point: il gagna ſur moi de me faire mettre de tems en tems la tête à une lucarne pour prendre l'air: enſuite il me perſuada de deſcendre l'étage d'au-deſſous, & de coucher dans une chambre dont la fenêtre donnoit ſur la rue. Il me fit regarder par cette fenêtre; mais, au commencement, je retirois ma tête auſſitôt que je l'avois avancée: le peuple me bleſſoit la vue. Je m'y accoutumai pourtant peu-à peu. Huit jours après, il me fit deſcendre un étage encore plus bas: enfin il triompha ſi bien de ma foibleſſe, qu'il m'engagea à venir m'aſſeoir à la porte, pour regarder les paſſans, & enſuite à l'accompagner quelquefois dans les rues.

Don Pedro, à qui j'avois expliqué l'état de ma famille & de mes affaires, me dit un jour, que

que j'étois obligé, en honneur & en conſcience, de retourner en mon pays, & de vivre avec ma femme & mes enfans. Il m'avertit en même tems qu'il y avoit dans le port un vaiſſeau prêt à faire voile pour l'Angleterre, & m'aſſura qu'il me fourniroit tout ce qui me ſeroit néceſſaire pour mon voyage. Je lui oppoſai pluſieurs raiſons qui me détournoient de vouloir jamais aller demeurer dans mon pays, & qui m'avoient fait prendre la réſolution de chercher quelque île déſerte pour y finir mes jours. Il me répliqua que cette île que je voulois chercher, étoit une chimère, & que je trouverois des hommes par-tout ; qu'au contraire, lorſque je ſerois chez moi, j'y ſerois le maître, & pourrois y être auſſi ſolitaire qu'il me plairoit.

Je me rendis à la fin, ne pouvant mieux faire ; j'étois d'ailleurs devenu un peu moins ſauvage. Je quittai Lisbonne le 24 de novembre, & m'embarquai dans un vaiſſeau marchand. Don Pedro m'accompagna juſqu'au port, & eut l'honnêteté de me prêter la valeur de vingt livres ſterlings. Durant ce voyage, je n'eus aucun commerce avec le capitaine, ni avec aucun des paſſagers, & je prétextai une maladie pour pouvoir toujours reſter dans ma chambre. Le cinq décembre mil ſept cent quinze, nous jettâmes l'ancre aux Dunes en-

viron ſur les neuf heures du matin, & à trois heures après midi, j'arrivai à Rotherhith en bonne ſanté, & me rendis au logis.

Ma femme & toute ma famille, en me revoyant, me témoignèrent leur ſurpriſe & leur joie : comme ils m'avoient cru mort, ils s'abandonnèrent à des tranſports que je ne puis exprimer. Je les embraſſai tous aſſez froidement, à cauſe de l'idée d'Yahou, qui n'étoit pas encore ſortie de mon eſprit ; &, pour cette raiſon, je ne voulus point d'abord coucher avec ma femme.

Le premier argent que j'eus, je l'employai à acheter deux jeunes chevaux, pour leſquels je fis bâtir une fort belle écurie, & auxquels je donnai un palfrenier du premier mérite, que je fis mon favori & mon confident. L'odeur de l'écurie me charmoit, & j'y paſſois tous les jours quatre heures à parler à mes chers chevaux, qui me rappelloient le ſouvenir des vertueux Houyhnhnms.

Dans le tems que j'écris cette relation, il y a cinq ans que je ſuis de retour de mon dernier voyage, & que je vis retiré chez moi. La première année, je ſouffris avec peine la vue de ma femme & de mes enfans, & ne pus preſque gagner ſur moi de manger avec eux. Mes idées changèrent dans la ſuite ; & aujourd'hui je ſuis un homme ordinaire, quoique toujours un peu miſantrope.